// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

THE BEACH BOYS
SURF AND DESTROY

• • •

BRUCE SPRINGSTEEN

POKEY LAFARGE
GERARD MANSET
RICHARD HAWLEY

MES DISQUES A MOI
JAY ALANSKI

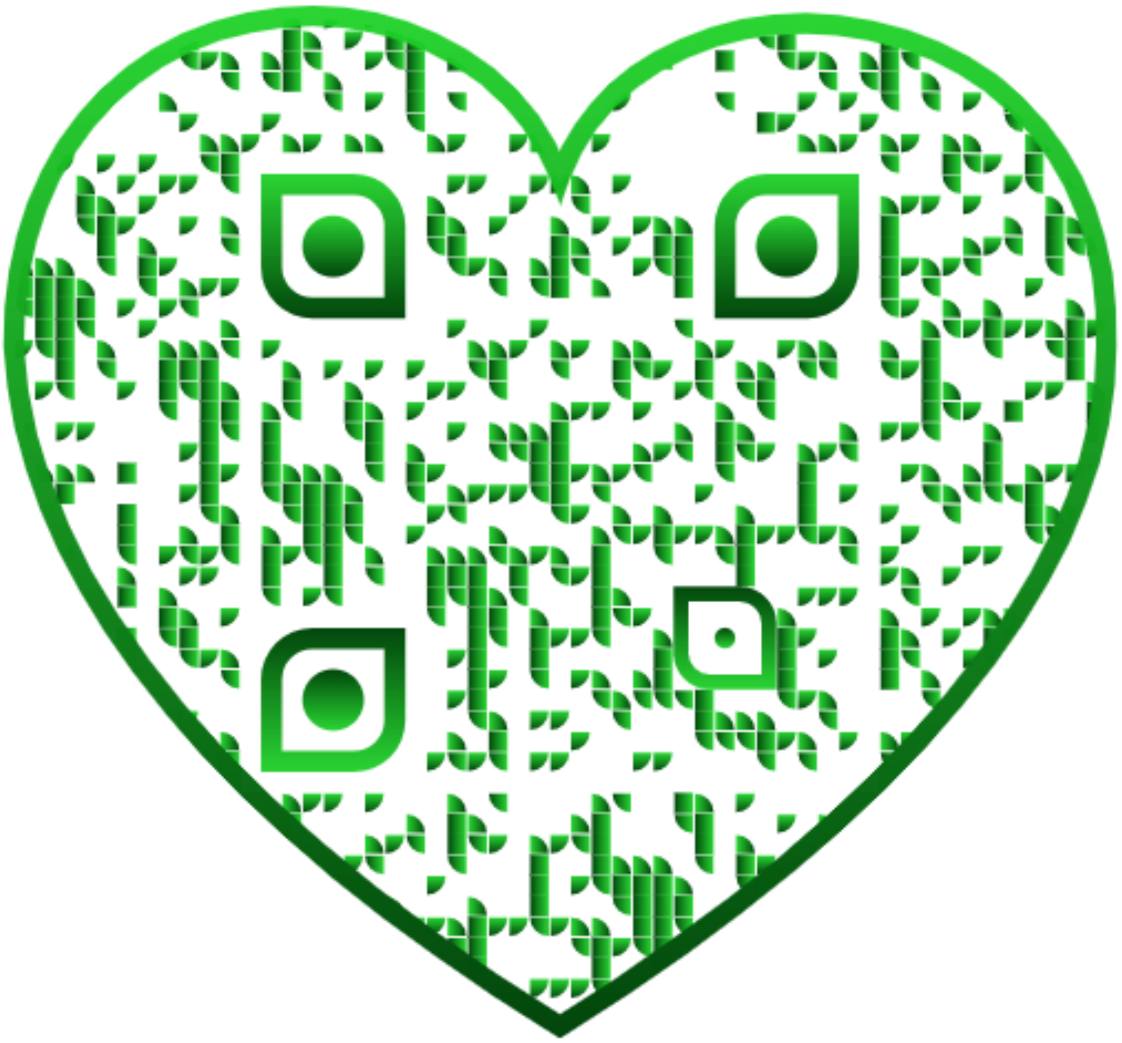
HA THE UNCLEAR
GRANDADDY
SHANNON & THE CLAMS

STEVE ALBINI
DUANE EDDY
LOU REED
DICKEY BETTS

L 19766 - 682 H - F: 6,90 € - RD

JUIN 2024
N°682 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9,90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

Editions Larivière



DENON®

Écouteurs True Wireless Denon PerL

Créez un profil sonore personnalisé grâce à la technologie Acoustique Adaptative Masimo (AAT) pour un son optimisé spécialement pour vous.

En savoir plus sur denon.com

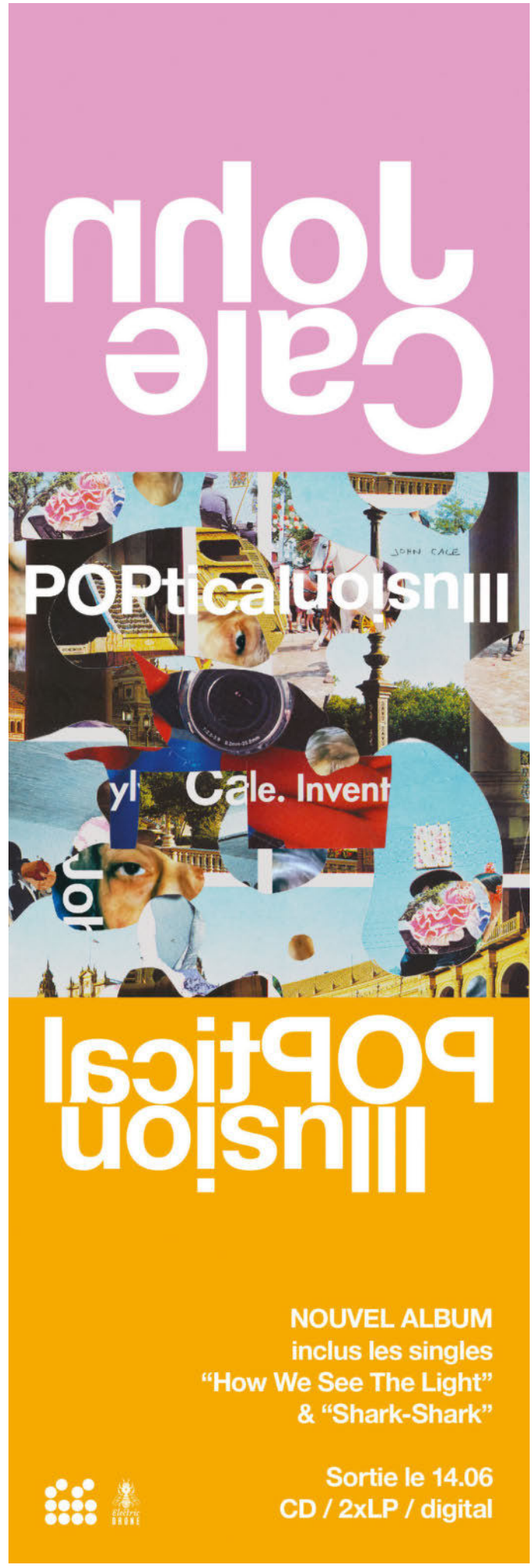
Edito

Disney(lala)land

Les Beach Boys ont deux visages. Au moins.
Celui de deux Amériques. Celle de leurs débuts, des années soixante et des suivantes. Jusqu'à celle d'aujourd'hui. La figure glabre, les cheveux bien peignés et les visages mafflus et barbus, les ventres défaits et les chemises criardes. Casquette de baseball incluse. "Make America Great Again!" brodé dessus ? Pas loin.
Le groupe de l'Amérique, comme ils se proclament. Oui.
L'Amérique des années soixante où ils débutèrent, comme tant.
Celle d'un Président glabre et aux cheveux bien peignés.
L'Amérique de la conquête spatiale, ses mouvements des droits civiques, sa contre-culture, son amour, sa liberté mais sa guerre aussi. Son été de l'amour. Sa musique… Celle des Beach Boys, aux références doo-wop et au look encore un peu fifties.
Ringardisés par l'arrivée massive de groupes anglais, mais trouvant dans la rivalité avec les Beatles une raison d'être, poussant leur musique pop vers des sommets rarement égalés.
Mais derrière les harmonies à cinq voix se nouait un drame.
Une autre Amérique.
La fin des rêves de progrès et d'égalité.
La violence des gangs, les ordis personnels qui déboulent, la malbouffe qui prospère et la guerre froide qui ne se réchauffe pas pour l'Amérique.
Côté Beach Boys, conflits permanents, pétages de plombs et autodestruction.
Les Wilson/ Love/ Jardine seront des champions en la matière.
Raflant des médailles dans toutes les catégories.
Ou comment du chaos naît la beauté.

Aujourd'hui, un documentaire sort sur Disney+.
Disney…
Inventeur d'un monde animé et manichéen ô combien.
Qui n'utilisa même pas la musique des Beach Boys dans "Lilo Et Stitch".
Américain, tellement.
Les Beach Boys sont-ils des méchants ou d'innocents chatons qui chantent ? Des Bambi, des dalmatiens ou des Crochet, des Cruella ?
C'est l'histoire d'une famille. Comme les aime tant Disney.
Trois frères, leur cousin et leur meilleur pote. Un père tyrannique qui maltraite ses fils, cogne l'aîné jusqu'à le rendre à moitié sourd.
Un frère cadet un peu dingo (on ne parle pas ici du fidèle ami de Mickey), un cousin aux idées contraires, un génie tourmenté qui s'enfonce dans une forme de réclusion.
Oasis et Kinks paraissent bien sages en comparaison.
On est loin d'un conte de fées.
La très dysfonctionnelle famille Wilson-Love occupe le terrain depuis soixante ans. Une longévité rare dans l'histoire du rock.
Ils n'ont jamais été cool avec leurs chemisettes à rayures verticales et leur obsession pour les planches qui glissent sur l'écume, les plages avec des filles dessus et les bagnoles avec des filles dedans.
Cet été qui ne se terminerait jamais…
A l'heure où Brian Wilson vient d'être placé sous tutelle et ne semble plus en mesure de grand-chose, voici leur histoire.
Générique de fin, feu d'artifice tiré au-dessus du château de la Belle au bois dormant, laissant dans un ciel de nuit des traînées lumineuses sublimes comme en laisseront pour toujours les mélodies merveilleuses des Beach Boys…
Une fin à la Disney, quoi.

VINCENT TANNIÈRES



Les Eurockeennes

4.5.6.7 JUILLET 2024 Belfort

55 CONCERTS EN PLEIN AIR AVEC

LENNY KRAVITZ • SUM 41 • THE PRODIGY
DROPKICK MURPHYS • IDLES • ROYAL BLOOD
BLACK PUMAS • PRETENDERS • HEILUNG • THE BREEDERS
THE INSPECTOR CLUZO • BAR ITALIA • CAESARIA • LYNKS
GEL • DIRTY DEEP • SPRINTS • SLIFT • GIRL &GIRL • HORSKH
BLONDSHELL • LAMBRINI GIRLS • MANSON'S CHILD AND MORE...

INFOS / BILLETTERIE WWW.EUROCKEENNES.FR

TERRITOIRE DE BELFORT Le Département | CRÉATEUR DES EUROCK ÉENNES
RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTÉ | GRAND BELFORT | CNM | sacem | PRÉFET DU TERRITOIRE DE BELFORT | Les MÉCÈNES DES EUROCKÉENNES | Ray-Ban | rockfolk | L'EST Républicain

Greenroom | Coca-Cola | MUSIC TOUR | cora | SNCF VOYAGEURS | TGV INOUI | DEEZER | Teisseire | NOLT | DARK DOG | france inter

Sommaire 682

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Alexandre Breton **JAY ALANSKI** 10

In Memoriam

Bertrand Bouard **DICKEY BETTS** 14

Nicolas Ungemuth **DUANE EDDY** 16

Basile Farkas **STEVE ALBINI** 18

Tête d'affiche

Romain Burrel **SHANNON & THE CLAMS** 20

Eric Delsart **HA THE UNCLEAR** 22

Jérôme Soligny **GRANDADDY** 24

H.M. **LAST TRAIN** 26

Nicolas Ungemuth **TONY TRUANT** 28

Jérôme Soligny **LOU REED TRIBUTE** 30

En vedette

Vianney G. **RICHARD HAWLEY** 32

Thomas E. Florin **POKEY LAFARGE** 38

Stan Cuesta **GERARD MANSET** 42

Story

Léonard Haddad **BRUCE SPRINGSTEEN** 48

www.rocknfolk.com

En couverture

Basile Farkas et Eric Delsart **THE BEACH BOYS** 54

COUVERTURE PHOTO : MICHAEL OCHS ARCHIVES/ GETTY IMAGES

Photo Jim Herrington DR

20 Shannon & The Clams

54 The Beach Boys

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 LIVE 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Ego-trip hyperbolique

L'énigme de la page 110

Dans votre numéro 681 de mai 2024, je constate l'absence de la page 110. Vous ne nous vendez donc, en réalité que 115 pages au prix de 116 ! Néanmoins, je ne divulguerais pas cette arnaque si vous publiez un article, minimum quatre pages chacun, signé Stan Cuesta ou Patrick Eudeline, sur les géniaux Procol Harum et Gérard Manset. A bon entendeur.

JOËL FERRIEU

Bouillant de culture

La question de Bernard Pivot : pierres qui roulent ou scarabées ?

PATRICK MOALIC

Patriiiiiick

Patrick Moalic ou comment se constituer une discothèque en écrivant deux lignes tous les mois. Chapeau l'artiste.

NICOLAS AUBREE

Une autre époque

Dickey Betts disparu : souvenir de "Jessica", indicatif de "Pas De Panique" de Claude Villers sur France Inter, pépite du 33 tours "Brothers And Sisters" à la pochette magnifique. Souvenir de "Eat A Peach" que j'avais découvert en 1978, au rez-de-chaussée de Beaubourg, du temps où on pouvait choisir d'écouter des vinyles au casque. Une autre époque dont, à juste titre, Chris Robinson dans Rock&Folk d'avril souligne qu'elle ne revêt *"plus la même importance autour des artistes ou des groupes rock"*.

DOMINIQUE

De l'art d'être rock star

"Kurt Cobain, ange déchu le 5 avril 1994, restera la dernière rock star", écriviez-vous dans l'édito du mois dernier. Je résume. Mais à la relire, la sentence semble incomplète. Aussi (permettez-moi de me la péter cinq secondes pour vous faire cette suggestion extravagante), n'aurait-il pas fallu écrire plutôt *"Kurt Cobain, ange déchu le 5 avril 1994, restera la dernière rock star, la dernière… jusqu'à l'apparition de Liam Gallagher le 10 avril (cf. "Supersonic") de cette même année"* ? L'apparition de Liam n'étant de ce point de vue pas dénuée de pédagogie tant, par contraste avec Kurt, il nous a montré que le fait d'être une rock star impliquait déjà d'y consentir et de jouer le jeu. A bien des égards, Liam demeure ainsi le reflet contradictoire de Kurt. Un antagonisme. Certes éclairant. Liam ayant toujours prétendu être *"fait pour ça"*. Tandis que Kurt ne l'était pas. Kurt chantant l'atrabilaire *"I hate myself and I wanna die"*, Liam l'antidoté *"I just want to live, I don't want to die"* (cf. "Live Forever"). Ainsi, comment ne pas être interpelés de ce fait à l'idée que des gars comme les Lemon Twigs, qui eux-mêmes ont longtemps vécu dans un sanctuaire Beatles, comme Liam, puissent s'être à un moment arrêtés pour se dire, comme ils le révèlent quelques pages plus loin, *"est-ce que ça va parler à quelqu'un qui n'est pas dans ma propre tête ?"*. Puisqu'en le lisant, on se dit que ça, c'est précisément quelque chose qui n'est sans doute jamais arrivé à Liam, si c'est lui qu'on a toujours à l'esprit. Et pour cause. Quand la béance entre ce que Kurt avait en tête et ce qu'il vivait semblait pour ce dernier insurmontable, Liam, lui, apparemment imperturbable, donnait l'impression de traverser, sans s'arrêter, l'existence comme dans une transe immersive, un ego-trip hyperbolique, une hypnose, traversé de visions si transcendantes et épatantes, et si souvent répétées, qu'il semblait les avoir intériorisées et être finalement devenu ce qu'il projetait, s'entichant de ce rôle qu'il avait en tête, voilà, se hâtant de se confondre avec cette image, cette version de lui-même avantageuse et de vaquer activement à sa métamorphose. Fascinant de constater ainsi comment Kurt et Liam, les deux dernières rock stars mondiales, et têtes de gondole des années 1990, ont articulé leur alternance avec un discours ayant pour trame l'estime de soi si radicalement opposée. Mais ainsi en va-t-il du rock, un continuum organisé comme une succession de réactions à ce qui précède ? Avec en l'occurrence ici l'ombre *("die")* et la lumière *("live")* — un astre éclairant la face cachée de l'autre — pour sceller ce récit tumultueux. Sans doute le dernier d'ailleurs. Les rock stars après ça n'en étant plus, cessant de faire les gros titres, d'être centrales ou incarnées, eu égard à cette gentrification culturelle impulsée par le cyber. De sorte que si on reste suspendu à l'aura de Kurt et Liam trente ans plus tard, toute considération nostalgique mise à part, c'est que c'est quelque chose qu'on ne peut, aujourd'hui, pas réfuter.

SYD DIDEROU

Syllogisme

Mon cher Rock&Folk, compagnon de route depuis 1972, j'ai une question à poser : suite à l'(excellent) article sur Kurt, j'aimerais connaître la définition de *"rock star"*. Selon toi, Brian Jones, Jimi Hendrix, Jim Morrison, Janis Joplin, Kurt Cobain, Amy Winehouse sont des rock stars mortes à 27 ans… ok, mais alors Paul McCartney, John Lennon, Mick Jagger, Bruce Springsteen, Bob Dylan, Neil Young, Eric Clapton pour ne citer que quelques-uns des plus connus, que sont-ils ? De simples businessmen, des songwriters, de vulgaires chanteurs… ? Voilà, si tu pouvais éclairer ma lanterne, je me coucherais ce soir un peu moins idiot.

ALAIN GILET

Dadaïsme

L'histoire de la fable de la grenouille et du dictateur est très intéressante, la mésaventure du musicien Jean-Yves Labat de Rossi en Ouganda et sa rencontre avec le dictateur Idi Amin Dada feraient un excellent sujet pour un film de cinéma. Bien qu'il y ait eu un précédent en 2006 avec "Le Dernier Roi D'Ecosse" de Kevin Macdonald, même si l'acteur Forest Whitaker malgré tout son immense talent et une excellente prestation, n'était pas assez terrifiant pour incarner le très flippant Idi Amin Dada. Quant au personnage du docteur Nicholas Garrigan, interprété par le très bon James McAvoy, il était, et c'est bien dommage, un personnage fictif créé par l'écrivain Giles Foden.

JACKY SALAMO

Le retour de la censure

J'ai beau aimer les émotions fortes, mais là, je le reconnais, je n'étais pas prêt. Dites, *"trouver quelque chose des Beatles chez Snoop Dogg"*, il faut au moins le courage d'un commando marine pour tenir ces propos au magazine dont les lecteurs vénèrent le quatuor. Je ne remets nullement en cause la sincérité de Marc Voinchet ni son statut de musicologue avisé et reconnu, mais sa déclaration a semé un sacré pataquès chez nos aînés qui ont vécu les sixties. Je les connais bien, dès que l'on touche à leurs précieux *scarabées,* ils ont la pression artérielle à marée haute et sont capables d'investir vos locaux pour protester du camouflet infligé au plus grand groupe de rock du monde (si, si). Alors, la prochaine fois, ne prenez aucun risque et censurez sans faiblesse ce type d'affirmation. Vous éviterez les embrouilles !

MÉFISTO

Helvètes underground

Rectifions la réponse de Mr Terrasson sur les Aiglons, *"des Français que j'aimais bien"*, ben voyons ! Dans votre incontournable question de la rubrique Mes Disques A Moi, "Paul ou Mick ?", il serait de bon ton de mettre quelques vérifications aux réponses données, sous peine de désinformation. Ce qui pourrait entraîner des répercussions sur l'IA qui ne serait plus alors en mesure de savoir qui de la stalactite ou de la stalagmite descend ou monte. Dans la réponse, si Ferre Grignard est bien belge, Les Aiglons, eux, n'ont rien de français. En effet, il s'agit bien d'un groupe suisse fondé à Lausanne, dont l'instrumental "Stalactite" est un succès qui va les rendre célèbres, leur apportant une heure de gloire internationale. Et ils sont reconnus localement comme les premiers rockers helvétiques !

GÉRALD LE LAUSANNOIS

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

rock&folk

COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS ENTENDU

Bande de Rédac'

STORY, INTERVIEWS, NOUVEAUTÉS, RÉÉDITIONS...
CHAQUE MOIS NOS JOURNALISTES DÉCRYPTENT LE NOUVEAU NUMÉRO
ET DÉBATTENT DE L'ACTUALITÉ MUSICALE

ECOUTEZ L'ÉMISSION SUR...

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

MICHKA ASSAYAS
Le journaliste publiera “Very Good Woodstock Trip” pour les cinquante-cinq ans du mythique festival. Issu de sa série d’été sur France Inter et incluant des textes inédits, l’ouvrage sera en librairie le 14 juin.

BEATLES
La version originale du documentaire “Let It Be” de Michael Lindsay-Hogg, publiée en 1970, a été entièrement restaurée par les équipes de Peter Jackson. Elle est visible pour la première fois depuis plus de cinquante ans sur Disney +.

BELLE AND SEBASTIAN
Après leur désistement en 2023 pour des raisons de santé, les Britanniques prennent la route à travers nos régions. Ils seront le 11 juin à Lyon à l’Epicerie Moderne, et le 12 à Nîmes au Paloma.

JOHNNY CASH
Le guitariste Marty Stuart, le regretté bassiste Dave Roe, le batteur Peter Abbott, Dan Auerbach (Black Keys) et bien d’autres ont prêté main-forte à l’élaboration de l’album posthume de l’homme en noir. “Songwriter”, onze morceaux, conçu à partir de reliquats enregistrés en 1993 supervisé par John Carter Cash qui coproduit le disque avec David Ferguson, verra le jour le 28 juin prochain.

DEEP PURPLE
Avant la sortie de “=1” produit par Bob Erzin et annoncée pour le 19 juillet, les légendes du hard rock joueront dans l’Hexagone en juin, à Toulouse au Zénith le 17, à Nancy au Heavy Week End le 22, et à Tilloloy au Festival Retro C Trop le 29.

DIRTY THREE
En stand-by depuis 2012, le groupe formé à Melbourne par Warren Ellis, Mick Turner et Jim White reprend du service le 28 juin avec le très instrumental “Love Changes Everything”.

Elysian Fields

Photo Mark Seliger-DR

ELYSIAN FIELDS
Le duo new-yorkais composé de Jennifer Charles et Oren Bloedow, avec l’assistance de Matthieu Lopez et Olivier Perez, revient avec un treizième opus, “What The Thunder Said”, déjà disponible.

MAXWELL FARRINGTON & LE SUPERHOMARD
Les deux comparses joueront leur dernier-né, “Please, Wait…”, à La Maroquinerie à Paris le 30 mai.

HEAVY WEEK-END
Les 21, 22 et 23 juin, six groupes emblématiques de la scène hard rock et heavy metal : Deep Purple, Judas Priest, Alice Cooper, Megadeth, Extreme et Scorpions se succèderont sur la scène du Nancy Open-Air.

ELTON JOHN
Christophe Delbrouck relate la vie et la carrière artistique de l’excentrique icône pop dans le livre “Sir Elton – L’Odysée Du Petit Reginald Dwight”. 600 pages aux éditions Erick Bonnier, il sera en vente le 6 juin.

ROBERT JON & THE WRECK
Les mastodontes du blues-rock sudiste s’apprêtent à dévoiler “Red Moon Rising” le 28 juin prochain, sur le label du guitariste Joe Bonamassa, Journeyman Records.

MARSHALL
La nouvelle version du casque Major V, offrant plus de 100 heures d’autonomie est disponible sur le site marshall.com au prix de 149 euros. Quant aux oreillettes Minor IV, elles sont proposées au prix de 129 euros.

Dirty Three

Photo Daniel Boud-DR

Orville Peck

Photo DR

PAUL McCARTNEY & WINGS
Capté en 1974 aux studios Abbey Road lors du tournage d'un documentaire, le live "One Hand Clapping", longtemps piraté, bénéficiera enfin d'une sortie officielle en vinyle, CD et numérique. Au total vingt-sept titres, mixés par Giles Martin et Steve Orchard en Dolby Atmos, sortie le 14 juin.

MEGADETH
Les Californiens adeptes de heavy metal prendront d'assaut le Zénith de Paris le 19 juin prochain.

WILLIE NELSON
Pour son pique-nique annuel du 4 juillet prochain qui aura lieu pour la première fois dans le New Jersey au Freedom Mortgage Pavillon (Camden), le Texan toujours flanqué des siens a fait appel à Bob Dylan, Robert Plant, Alison Krauss, Mavis Staples…

NOUVELLE VAGUE
Le 4 juin au Trianon de Paris, le groupe français qui revisite la new wave à la sauce bossa-nova, interprétera entre autres sa dernière livraison, "Should I Stay Or Should I Go?", parue en février dernier pour les vingt ans du projet conçu par le producteur Marc Collin et feu Olivier Libaux.

ORVILLE PECK
Pour annoncer sa signature sur le label Warner, l'artiste country a dévoilé le single "Cowboys Are Frequently, Secretly Fond Of Each Other" (reprise de Ned Sublette de 1981), sa première collaboration avec Willie Nelson. Il précédait la sortie en version digitale le 10 mai dernier de "Stampede, Vol 1", qui contient des duos avec Elton John, Allison Russell, Nathaniel Rateliff… Le volume 2 suivra prochainement.

POND
Nick Allbrook, leader et chanteur du combo psychédélique originaire de Perth (Australie), sortira le 21 juin son dixième album. "Stung!", qui réunira quatorze morceaux, lui a été inspiré en passant la tondeuse chez un voisin.

TY SEGALL
Le prolifique Californien sera à La Rochelle (La Sirène) le 21 juin et à Paris (Elysée Montmartre) le lendemain.

SPARKS
Le label Pale Wizard poursuit sa série hommage "50 Years Later", consacrée au duo formé par Ron et Russell Mael, en célébrant le jubilé de "Kimono My House" (1974). Divers artistes de la scène rock mondiale ont apporté leur contribution à l'édition vinyle limitée "Kimono My House – 50 Years Later". Déjà en vente.

SPIRITUALIZED
C'est au tour du sixième album "Songs In A&E", paru en 2008, période où le leader Jason Pierce était atteint d'une double pneumonie, de jouir d'une réédition dans le cadre de son projet The Spaceman Reissue Program. Accompagnée de nouvelles illustrations, la version vinyle sera dans les bacs le 21 juin prochain.

SUM 41
Les Canadiens seront en tête d'affiche de la deuxième édition du Slam Dunk Festival de Lyon qui se tiendra à la Halle Tony Garnier le 22 juin.

SWIM DEEP
Le quintette d'indie pop a terminé son quatrième album. "There's A Big Star Outside", produit par l'Anglais Bill Ryder-Jones et renfermant dix chansons, sera en vente le 7 juin.

ALAN VEGA
"Insurrection", album posthume contenant onze morceaux inédits tirés du travail solo de l'ex-Suicide, est annoncé pour le 31 mai. Jusqu'au 27 juillet, la Galerie Laurent Godin (Paris) mettra à l'honneur, à travers l'exposition Alan Vega — Cesspool Saints, le *travail plastique* de l'artiste, avec Jared Artaud (The Vacant Lots) en co-commissaire sous la houlette de Liz Lamere, compagne et partenaire musicale d'Alan Vega.

THOM YORKE
Le chanteur de Radiohead s'est chargé de la BO du film dramatique italien "Confidenza" de Daniele Luchetti. La version digitale a vu le jour le 26 avril, le CD et le vinyle sont attendus le 12 juillet.

FRANK ZAPPA
Un nouveau live de près de cinq heures contenant de nombreux inédits et capté le 23 juillet 1968, est annoncé. Au format coffret 3 CD, 5 LP ou en édition vinyle 2 LP "Frank Zappa & The Mothers Of Invention – Whisky A Go Go, 1968" sera disponible le 21 juin.

Condoléances

Steve Albini, **John Barbata** (batteur américain de pop et rock, The Sentinals, CSNY), **Dickey Betts**, **Mister Cee** (DJ américain), **Roger Corman** (cinéaste et producteur américain, "Le Masque De La Mort Rouge"), **Michael Cuscuna** (producteur américain de jazz), **Gérald Duchemin** dit **Mag-ness** (poète, slammeur et photographe français), **Duane Eddy**, **El Globos** (dessinateur français, visuels du Festival des Vieilles Charrues), **Richard Horowitz** (compositeur américain de musiques de film), **Steve Kille** (bassiste américain, Dead Meadow), **Dege Legg** (musicien, journaliste et écrivain américain de folk, delta blues, Brother Dege, Santeria, Black Bayou Construkt), **Mandisa** (chanteuse américaine de gospel), **Jean Musy** (musicien, compositeur et arrangeur français, Nino Ferrer), **Graeme Naysmith** (guitariste britannique, Pale Saints), **Larry Page** (chanteur, producteur et manager britannique, The Kinks, The Troggs…), **Mike Pinder** (musicien britannique, Moody Blues), **Reita** (musicien et bassiste japonais, The Gazette), **David Sanborn** (saxophoniste américain, Eric Clapton), **Richard Tandy** (musicien britannique, Electric Light Orchestra), **Tony Tuff** (chanteur jamaïcain de reggae, African Brothers), **Rico Wade** (producteur américain de hip-hop, Outkast), **Max Werner** (chanteur et batteur néerlandais de rock progressif, Kayak).

“Ça sonnait grandes ondes, j’adorais”

JAY ALANSKY

Qui, aujourd’hui, pour parler avec le même enchantement des Beatles, de Paddy McAloon ou de Cloud rap ? Rien n’est perdu, il se trouve encore des enthousiastes, go-betweens polymaniaques, dont Jay Alansky, fils spirituel de Francis Scott Fitzgerald, perdu dans une époque qui lui doit énormément.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON - PHOTOS MURIEL DELEPONT

AU MILIEU DE PILES DE LIVRES, DONT LA QUASI-INTÉGRALITÉ DE L’EXÉGÈSE PROUSTIENNE, DE DVD, VINYLES ET CD EN PAGAILLE, JAY ALANSKY A LA FACONDE INFATIGABLE ET DANSANTE DES EXALTÉS. “*J’aime l’idée qu’un artiste soit dépassé par ce qu’il fait.*” Dépassés ? Nous ne nous souhaitons pas mieux, au milieu d’une discographie-dédale fascinante, entre productions impeccables pour d’autres — Lio, Les Innocents, Jil Caplan, Marie-France etc. —, les siennes — de “Tendre Est La Nuit” (1980) à ces 167 titres, “The Pulverized Years”, patiemment assemblés sur Bandcamp (un album de huit heures, donc !) — sans oublier quatre livres, huit films, des clips, des expos photos, n’en jetez plus ! Sous différents avatars — A Reminiscent Drive, Bronzino, sEYmour, Alansk.i ou .y —, notre hôte compte parmi ces artistes contemporains aussi essentiels que discrets qui, pour notre bonheur, ont le sens tragique du grandiose.

A la sortie de la messe

ROCK&FOLK : Que ne trouve-t-on pas dans votre discothèque ?

Jay Alansky : Rien ! Si, la chanson française peut-être. Ça ne correspond pas à ma sensibilité, même si je peux reconnaître une chanson bien écrite. Il y a bien “La Mémoire Et La Mer” de Léo Ferré, une chanson de Jacques Brel, mais je n’aime pas du tout Georges Brassens. Les émotions ne me touchent pas. C’est lié à la France, à une certaine couleur du ciel, la ville, Paris, etc. Quand j’entends Barbara, j’ai juste envie de me flinguer. Mon environnement musical depuis que j’ai cinq ou six ans, c’est le rock’n’roll. J’étais enfant quand les Beatles ont sorti leur premier single. Le rock’n’roll a tout irrigué. J’écoutais ça à la radio, m’endormais avec mon transistor. Le jour de sa sortie, sur Europe 1, passe “God Only Knows” des Beach Boys. Cela m’a bouleversé ! Pareil pour “Sgt. Pepper’s…”. En plus, ça sonnait grandes ondes, j’adorais ce son. Dans mon album de 2021, “Wine And Resurrection”, j’ai essayé de retrouver ce son lo-fi, qui viendrait d’une radio lointaine. On passe devant un garage, un type répare sa voiture et on entend une chanson, comme ça, au loin.

R&F : Quelle musique écoutait-on chez vous ?

Jay Alansky : Mon père était éditeur de musique, il n’aimait pas du tout le rock, mais il avait une boutique d’instruments de musique rue Vivienne, et un petit label de disques à compte d’auteur. Un jour, il m’a rapporté des disques de Donovan qu’on lui avait livrés par erreur. J’ai adoré, “Wear Your Love Like Heaven”, “Mellow Yellow”, tout ça. Un autre jour, c’était Nancy Sinatra, The Association ou Eddie Cochran, dont j’étais fan. Ce sont d’abord les sixties qui m’ont marqué, Elvis est venu plus tard, avec Buddy Holly, Gene Vincent. Avec un copain qui adorait Gene, à la sortie de la messe, on se prêtait des disques. Moi, j’en achetais très peu, n’ayant pas d’argent de poche. Enfin, j’avais un système : je piquais tous les jours de l’argent dans le porte-monnaie de ma mère et dans la poche de mon père. A la fin de la semaine, je me retrouvais avec quinze ou vingt francs, et là j’achetais immédiatement un disque chez Gibert. Il y a eu, comme ça, “A Quick One” des Who, mon premier disque acheté. Je suis resté un obsédé. J’achetais souvent sur les pochettes. A ce propos, il y a eu une rencontre importante, dans les années quatre-vingt, c’est Eyeless In Gaza, acheté à cause de la pochette et de “The Eyes Of Beautiful Losers”. “Caught In Flux” était aussi envoûtant que du This Mortal Coil — qui, d’ailleurs, reprenaient sur l’album “It’ll End In Tears”, “Holocaust” d’Alex Chilton dont j’adore “Thirteen”. Là encore, un hommage parfait et tremblant au rock’n’roll et à ses illusions : “Rock And Roll Is Here To Stay”. Quand on sait qu’Eyeless In Gaza est le titre d’un livre d’Aldous Huxley qui a écrit “The Doors Of Perception” dont le groupe s’est inspiré pour trouver un nom ! Je pense aussi à Leonard Cohen, qui a écrit “The Beautiful Losers” dont je me suis inspiré. Bref, j’aime cette idée de constellations qui se forment sans cesse.

R&F : Quand, dans les années soixante-dix, alors élève du lycée Voltaire, vous sortez “Season”, on perçoit déjà l’influence prégnante de la folk et d’une pop ouvragée héritée des sixties.

Jay Alansky : Oui, à l’époque, ce sont les Beatles, les Beach Boys,

PASTURES OF PLENTY
HOLLYWOOD BABYLON
Flaming Creatures
Jack Smith
DIANA CLAPTON
BOB DYLAN
DYLAN
THE BEATLES
WALDEN
JONAS MEKAS
CONVERSATIONS
BEATLES '66
THE SONGS
PAUL McCARTNEY
WARHOL
Leonard Michaels
ANDY WARHOL

“Un disque drogué, lumineux et visionnaire”

Crosby, Stills, Nash & Young, Simon And Garfunkel, une espèce de folk où la mélodie est fondamentale. Lorsque, enfant, j’entends les mélodies de Burt Bacharach — peut-être le plus grand mélodiste de tous les temps — comme “What’s New Pussycat?”, chantée par Tom Jones, je suis complètement bouleversé. Dans les années soixante, les mélodies et les harmonies étaient très complexes et ça faisait des succès énormes. Dans les années quatre-vingt, le groupe qui faisait le lien avec Bacharach, dans la démarche harmonique, l’attachement aux mélodies complexes et en même temps immédiates, c’était Prefab Sprout. Je pense notamment à “From Langley Park To Memphis”, de 1988. Enorme influence de Paddy McAloon. Mais, aujourd’hui, le hip-hop et la musique électronique, que j’aime beaucoup par ailleurs ont appauvri harmoniquement le spectre. La simplicité et l’efficacité priment.

Sous acide

R&F : Pour autant, dès la fin des années quatre-vingt-dix, vous vous orientez vers l’electronica avec votre projet A Reminiscent Drive.

Jay Alansky : Oui, j’en avais marre de la pop, du rock, des chansons.

La techno, l’ambient arrivaient. Il y avait déjà eu Brian Eno ou le rock allemand, en précurseurs. Kraftwerk fut une découverte incroyable, surtout “Trans Europa Express”. Donc, fin quatre-vingt-dix, c’était assez logique d’explorer cette musique à ma manière : une musique électronique à la main, sans ordinateur. J’adorais “Endtroducing.....” de DJ Shadow, uniquement fait de samples, incroyablement riche harmoniquement et très lyrique. Ou le premier Aphex Twin. En fait, le fil rouge, pour moi, c’est le lyrisme, une espèce d’emphase. Quelque chose qui soulève, qui me rappelle Phil Spector, le maître absolu, avec ses cathédrales sonores, ses symphonies de poche, comme il disait.

R&F : Le glam rock, aussi, vous a marqué.

Jay Alansky : Le glam rock, bien sûr ! Adolescent, j’ai entendu “Life On Mars” de David Bowie à sa sortie, ou “Starman”, à Londres, c’était énorme. Mais avant ça, il y avait le Velvet Underground, découvert

avec le double album aux bouteilles de Coca. Un choc esthétique, le contraire du rhythm’n’blues dont les groupes anglais que j’écoutais étaient fous. Le Velvet, c’était trouble, étrange. Comme avec Bob Dylan dans “Like A Rolling Stone”. Le son, l’urgence, le lyrisme, et puis les voix, de Dylan, de Bowie, de Lou Reed ! Et Marc Bolan ! T. Rex, j’ai aimé dès 1968, avec “Debora”. Puis, l’album de soixante-dix, “T.Rex”, génial. De cette période, il y a aussi Sparks, qui ont traduit en anglais les chansons que j’avais écrites pour Lio. Il y a un autre artiste que j’aimais beaucoup, c’est Jobriath. “Creatures Of The Streets”, son deuxième album de 1974, complètement décrié comme du sous-Bowie, contient des chansons folles. Ce type à la voix nasillarde avait des harmonies incroyables. New-yorkais, gay, flamboyant, proustien même, au sens où c’est un malade de réminiscences. Le glam a été très déterminant, jusque dans la façon très maniérée de chanter qui venait de Lou Reed. Mon album le plus électrique, “Our Secret Place”, de 1994, en est très marqué.

R&F : Que gardez-vous des années soixante ?

Jay Alansky : Les Pretty Things, sublimes, Procol Harum, groupe spectral avec des textes étranges, “*You skip the light, Fandango*” dans

“A Whiter Shade Of Pale”, ça ouvrait plein de portes ! Comme les collages à la Burroughs chez Bowie ou ces visions qui se télescopent chez Bolan, ces chansons mystérieuses du John Cale de “Paris 1919”. Et les Kinks ! Mon premier EP, c’était “Dead End Street”. Les Doors aussi ont été très importants. Leur psychédélisme était enraciné dans le blues, la solitude et la désolation de Los Angeles, avec des textes bourrés de secrets et d’obsessions qu’on décryptait inlassablement. Morrison était vraiment transgressif, une sorte de théâtre de la cruauté à lui seul, la connexion sombre avec le Velvet. Tout en cuir, à la Gene Vincent, l’outrage, l’excès, à l’instar des Stooges, que j’ai également adorés, “1969”, “Search And Destroy”. Sous acide à 17 ans, c’était quelque chose ! Il y avait aussi Love avec “Forever Changes”, troisième album totalement baroque, typique de cet affranchissement des formules instrumentales classiques du rock, tout ça initié par les Beatles bien sûr. Tout à coup, tout était possible, les cordes, les clavecins, les trompettes. Là encore, un disque drogué, lumineux et visionnaire. Bon, je n’ai pas encore parlé des Beatles !

R&F : Nous y venions !

Jay Alansky : J’ai une théorie en trois phases : la révélation, le mystère, la présence. La révélation, c’est ce qui se passe quand on découvre un groupe comme ça. Dylan roule sur une autoroute en Amérique, il entend “I Want To Hold Your Hand”, il s’arrête net ! Le mystère : comment est-il possible qu’ils aient fait ça en 1964 et, trois ans plus tard, “Strawberry Fields Forever” ? Aujourd’hui, les gens mettent dix ans à faire dix morceaux ! Enfin, la présence. On écoute un remastering et on est encore scié par la présence des voix. Les Beatles ont la grâce jusqu’à “Abbey Road”, dont la face B est pure luminosité. Les Rolling Stones ne rivalisent pas, même si j’aime beaucoup un album mésestimé comme “Their Satanic Majesties Request”.

Dans ce schéma ternaire rentre un autre artiste que j'ai absolument adoré, c'est Todd Rundgren. D'abord son double, "Something/Anything". Après cet album fantastique où il enregistre tout seul, il sort "A Wizard, A True Star", en 1973, et là, c'est fou : une collision entre les pures harmonies à la Beach Boys, Broadway, Bacharach, Zappa et, en même temps, une violence, un truc très urbain, post-psychédélique, une électricité, une emphase aussi dont je ne me suis toujours pas remis ! Pour revenir sur la grâce, il y a aussi "Off The Wall" de Michael Jackson ou cet album de Joni Mitchell que Prince aimait beaucoup, "The Hissing Of Summer Lawns" de 1975.

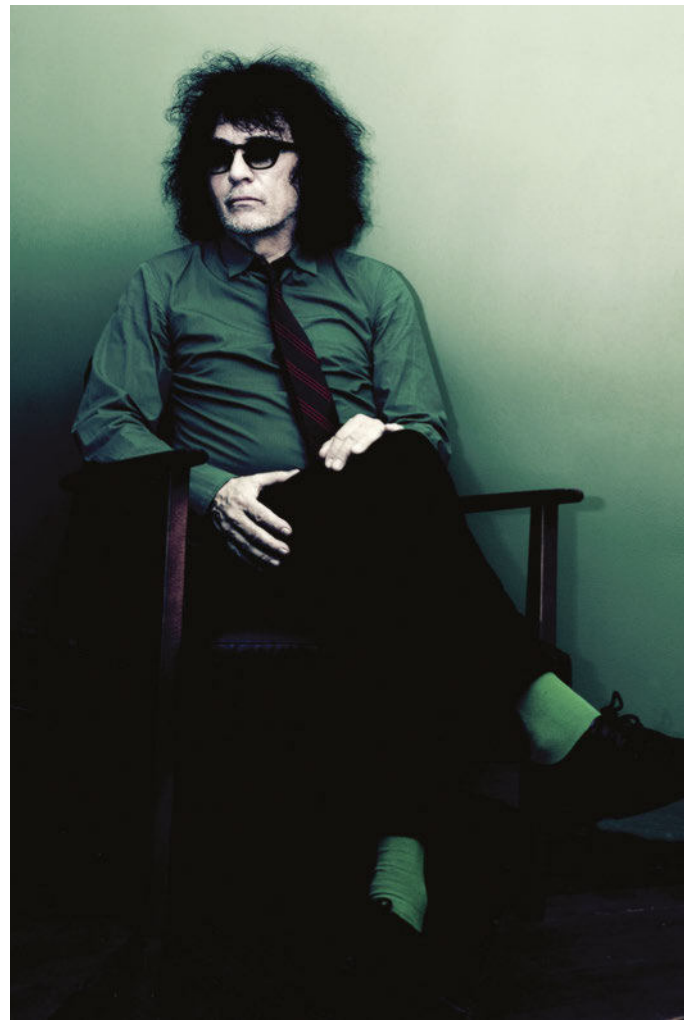
Candeur et gravité

R&F : Votre album de 1993, "Honey On A Razor Blade" réunit tous ces aspects, l'emphase et le lyrisme.

Jay Alansky : Oui. Après, il y a chez Todd Rundgren une incandescence, un rapport à l'enfance, aux souvenirs massacrés par la violence du monde auquel je suis très sensible. Comme chez les Beach Boys ou Syd Barrett. Je me souviens du premier album solo de Barrett, écouté en pleine descente d'acide. Il s'arrête, reprend, n'arrive plus à chanter, c'est le chaos. Je passais de ça à "Sunflower" des Beach Boys, album magnifique, et me souviens avoir été tiraillé entre le désordre mental de Barrett et la plénitude harmonique presque effrayante des Beach Boys sur "Cool Water" ou "Forever". On a toujours envie de pleurer. Sinon, en matière de lyrisme, je voulais ajouter un groupe méconnu, The Blue Nile. Un son clinique, presque froid, avec la voix de Paul Buchanan, brisée, au bord du malheur, même si la rédemption n'est jamais loin. Comme chez Nirvana, dont on pressent quelque chose de complètement excessif et très lyrique, cette façon de démarrer doucement et d'exploser, cette violence, ce mal-être.

R&F : En 1980, après l'explosion punk et l'arrivée de la vague cold, vous sortez le fitzgeraldien "Tendre Est La Nuit", plus proche de Michel Berger que du rock qui vous a nourri.

Jay Alansky : Oui, c'était ma façon de retrouver une fraîcheur. Au début du punk, j'ai adoré Suicide, Richard Hell, les Buzzcocks, "Spiral Scratch", leur premier EP avec "Boredom", "Orgasm Addict". J'ai acheté les Sex Pistols, j'ai aimé tout ça mais, après, j'ai senti un essoufflement. Le disco, dont j'étais fan, renouait avec les musiques noires de Smokey Robinson, Curtis Mayfield. Ça me parlait presque plus que la new wave, même si j'ai acheté "Love Will Tear Us Apart" à sa sortie. J'aimais cette profondeur cachée derrière



une apparente légèreté. "Night Fever" est un hymne incroyable ! Je commençais alors à travailler avec Lio sur "Le Banana Split". Berger, avec "Dancing Disco", écrit pour France Gall, photographiait bien mieux l'époque. "Viens, Je T'Emmène", c'est simple, magique, il y a une foi incroyable. Pour revenir à Fitzgerald, je pense à Eric Carmen, mort récemment, qui avait écrit une chanson extraordinaire, "Boats Against The Current", où il reprend cette idée que nous sommes comme des bateaux sans cesse rejetés par les courants vers notre passé. C'est vraiment quelqu'un qui a œuvré pour le rock'n'roll. Comme Karl Wailinger, créateur de World Party et ancien des Waterboys. Ces gens-là ont en commun ce rêve de fabriquer la chanson parfaite, et cela me touche beaucoup. Comme chez les Flaming Lips. "The Soft Bulletin", de 1999, est le dernier grand album que j'ai écouté. Ce n'est pas toujours très juste, mais ils mettent toutes leurs ressources mélodiques dans cet album, fantastique. Même chose avec "In The Aeroplane Over The Sea", de Neutral Milk Hotel, sorti en 1998, un album fou. Deux albums pleins de foi, de lumière, d'une intensité presque insupportable, de candeur et de gravité. Même si la mort rôde toujours.

R&F : Qu'est-ce que le rock'n'roll pour vous ?

Jay Alansky : Une vie fantasmée, comme le dit Lou Reed dans "Berlin", "*Living my life by proxy*". ★

Mixtape "*Do Anything*" *Bandcamp https://jay-h-alanski.bandcamp.com*

DICKEY BETTS
1943-2024

Cofondateur des Allman Brothers dont il fut le principal architecte sonore, le compositeur de "Blue Sky" et "In Memory Of Elizabeth Reed" est parti reformer son duo avec Duane Allman le 18 avril, à 80 ans.

IL EXISTE UN CERTAIN NOMBRE DE PHOTOS SAISISSANTES DE DICKEY BETTS MAIS ON PEUT S'ARRÊTER SUR L'UNE DES PLUS CÉLÈBRES : CELLE QUI ORNE "AT FILLMORE EAST" (1971). Un mur de briques, des flight cases empilés et six jeunes musiciens du Sud plus ou moins hilares — assis un sourire innocent aux lèvres, Duane Allman tient entre ses mains croisées un sac de dope qu'il vient de récupérer de son dealer. Boots croco, veste en cuir, Dickey Betts est assis à ses côtés, le seul des six à ne pas regarder l'objectif de Jim Marshall. Riant lui aussi mais l'air un peu ailleurs. Au sein de cette fraternité que fut la première formation des Allman Brothers, et jusqu'à son éviction du groupe en 2000, Dickey Betts fut un personnage à part. Une âme solitaire, tenue à devenir un meneur d'hommes par la force des choses. Il fut surtout le principal architecte des innovations musicales induites par le sextette quand bien même celui-ci portait un autre nom que le sien. Ce qui fut loin d'aller de soi.

Jam épique à Jacksonville

Né le 12 décembre 1943 à West Palm Beach, en Floride, Forrest Richard Betts commence à tâter des cordes à l'âge de cinq ans ; son père, violoniste, ses oncles, guitaristes, s'adonnent au bluegrass, aux musiques acadiennes, à la country, et le jeune homme saura faire bon usage de cet apprentissage : en transposant ces lignes mélodiques harmonisées au rock, au blues, en y ajoutant l'influence du jazz, lui et son comparse Duane Allman inventèrent une nouvelle façon pour deux guitaristes de jouer ensemble. A Dickey la mélodie, à Duane l'harmonie. C'est par l'entremise du bassiste Berry Oakley, avec lequel il a fondé Second Coming, que Betts croise la route de ce guitariste blond déjà légendaire dans la région : Duane tente alors de recruter Oakley pour son trio avec le batteur afro-américain Jaimoe, mais le bassiste refuse de faire sans Betts. Lequel renâcle, jusqu'à une jam épique à Jacksonville (Floride), le 23 mars 1969, avec un deuxième batteur, Butch Trucks. Le frère de Duane, Gregg, rentre de Californie, passe à l'orgue et au micro et l'histoire est en marche. Si le premier album est composé par Gregg Allman, Betts place deux morceaux sur le deuxième, l'enjoué "Revival", tirant sur le gospel après une intro sublime, et "In Memory Of Elizabeth Reed", l'un des plus majestueux instrumentaux du rock. C'est sur "At Fillmore East", capté live les 12 et 13 mars 1971 à New York, que le groupe gravit l'Himalaya : une section rythmique qui swingue et trépide, un orgue crémeux comme à l'église et les deux guitares qui gravent les nouvelles Tables de la Loi. Elles vaudront à Duane la postérité, mais Betts s'offre des moments d'une grâce absolue : le développement déchirant sur "Whippin' Post", la longue échappée sur "You Don't Love Me", la charge sabre au clair de "One Way Out" (sur "Eat A Peach")... Puis Duane se tue à moto en octobre, imité par Oakley un an plus tard, et tout change.

Congédié par fax

"Je pensais que les Allman étaient un groupe de blues jusqu'à ce que je découvre la version menée par Dickey Betts", nous disait récemment Ewan Currie, le leader des Sheepdogs, avant de confier son amour pour le jeu du guitariste. Avec "Brothers And Sisters" (1973), Betts devient le leader *de facto* et le principal compositeur. Son "Ramblin' Man" introduit la country dans l'univers du groupe et décroche la timbale. Les Allman sont à leur apogée commercial, mais les Brothers se déchirent. Séparation, reformation en 1979, nouvelle séparation trois ans plus tard. La véritable renaissance interviendra à la fin de la décennie. Trois albums inspirés, des sommets retrouvés. Betts est aux commandes, mais son caractère s'y prête-t-il vraiment ? Ce n'est guère l'avis du batteur Butch Trucks, qui pointera ses penchants tyranniques, alimentés par la boisson et la cocaïne. Au printemps 2000, coup de théâtre : Betts apprend par fax qu'il est congédié. Fureur, course-poursuite avec la police en Floride. Il remontera un groupe, poursuivra une œuvre solo entamée trois décennies plus tôt par le magnifique "Highway Call" (1974). Il raccroche les gants et la Les Paul en 2018, non sans avoir passé le flambeau à son fils Duane, son portrait craché, jusque dans les envolées de guitare, cette façon, notamment, de concevoir chaque solo comme une composition. Personnage complexe, Dickey Betts était tout à la fois un cow-boy et un Indien, un contemplatif qui consultait un guide spirituel navajo et pouvait retourner un bar à lui tout seul. Il lègue certains des plus beaux instrumentaux du rock, des œuvres ciselées, sensuelles, organiques : "High Falls", "Jessica", "Les Bres In A Minor"… Des morceaux témoignant de son amour d'une country lumineuse, également, comme "Blue Sky", cité par son *compadre* Bob Dylan dans son récent "Murder Most Foul" : *"Play Blue Sky, Play Dickey Betts"*. Betts s'est éteint dans sa propriété de Floride qui s'ouvrait sur le golfe du Mexique le 18 avril, à 80 ans, laissant Jaimoe comme seul survivant des Allman d'origine. ★

BERTRAND BOUARD

Photo Dave Brewster/ Star Tribune/ Getty Images

DUANE EDDY

1938-2024

Le roi du rock instrumental vient de s'éteindre. Il avait su labourer des mélodies éternelles sur les cordes graves de sa Gretsch et en faire des symphonies minimalistes. Personne ne l'oubliera.

CINQ LETTRES : T.W.A.N.G. Un son immédiatement reconnaissable. L'idole de Richard Hawley vient de disparaître à l'âge de 86 ans, victime d'un cancer. Il faisait partie du trio de guitaristes instrumentaux ayant rencontré la gloire à la fin des années cinquante et au début de la décennie suivante. Il y avait Dick Dale, le fou furieux du surf qui jouait avec des cordes inversées grosses comme des câbles électriques et pratiquait des allers-retours tellement frénétiques qu'il réduisait en miettes un médiator par morceau. De son côté, Link Wray était le brutaliste : power chords rois et saturation inédite, un solo violent de temps en temps. Duane Eddy était le plus économe de tous. Peu de notes, souvent jouées sur les cordes graves de sa Gretsch. Il avait un look d'enfer et une sacrée belle gueule. De tous les trois, c'est lui qui a vendu le plus de disques. La guitare instrumentale, à l'époque, en dehors du surf, n'était guère porteuse. Mais ces gens — comme les Shadows britanniques un peu après — étaient un peu plus intéressants que Steve Vai, Yngwie Malmsteen ou Joe Satriani, qui ont relancé la mode des lustres plus tard, dans les années quatre-vingt, tous plus navrants les uns que les autres.

Le son de Phoenix

Eddy était techniquement moins doué que l'incroyable Dale et moins novateur que Wray. Mais il a envoyé les tubes à un rythme infernal : seize singles dans le top 40 américain, expédiés entre 1958 et 1963. Douze millions de disques vendus en six ans. Ses morceaux étaient simples, sa Gretsch sonnait comme une guitare baryton qui chantait (ce qui n'était pas le cas de Link Wray ou de Dick Dale). En gros, il ne jouait pas des solos mais des mélodies, et généralement, un saxophone venait pimenter le tout. Il n'était pas mauvais non plus lorsqu'il s'agissait d'utiliser son vibrato Bigsby. Et lorsqu'il s'aventurait dans les aigus, il avait toujours ce son infernal. Le son en question, il le devait à un génie spécialisé dans la découverte de talents : Lee Hazlewood. Né dans l'Etat de New York, Eddy a gagné l'Arizona très jeune, s'est mis à jouer en public et a été repéré par le grand Lee. Etait-ce sa propre voix de baryton qui l'a encouragé à signer le guitariste spécialisé dans les notes graves ? Nul ne le sait. Mais il y a ce son typique de la région que Hawley adule : Lee Hazlewood en chef d'orchestre, et ses cadets, Al Casey, Sanford Clark et Duane Eddy. Le son de Phoenix, quoi. Ce son, sur des machins comme "Yep!". Un truc infernal, abyssal, bourré d'écho. Tout cela est un mélange réunissant les doigts de Duane et les idées de Lee. Quelque chose de phénoménal. "Rebel Rouser", "Movin' 'N' Groovin' ", "Cannonball", "Shazam!", puis le monstrueux "Peter Gunn", classique parmi les classiques, repris mille fois, jamais égalé, une menace flippante durant à peine quelques minutes. Avec Link Wray, c'est l'invention des Cramps en direct. Il y en a beaucoup d'autres encore. Il faut entendre l'intro de "Have Love, Will Travel" (morceau chanté, oui) pour y croire. Hazlewood était un génie du studio, il savait aussi trouver les bons musiciens. Les enregistrements de Duane Eddy à l'époque sont des modèles sonores. D'authentiques mètres étalons de ce que l'on pouvait faire alors avec peu de moyens. Du bricolage de haut niveau. Pas besoin de Nigel Goodrich ni de consoles 24 pistes. Tout jaillissait, encore fallait-il savoir comment s'y prendre. Hazlewood, lui, savait. Et Duane Eddy avait de l'or dans ses mains, outre cette bonne vieille Gretsch 6120, la même qu'Eddie Cochran. Cette interaction permanente entre la guitare et le saxophone (Gil Bernal, Steve Douglas, Jim Horn) débouche sans cesse sur des morceaux nucléaires. Le succès a été phénoménal. Pas seulement aux USA : en Angleterre, c'était une star au niveau d'Elvis.

King of twang

Dans les années soixante, c'est le divorce avec Hazlewood. Duane tâte du cinéma, il avait le look pour ça. Le succès n'est pas au rendez-vous. Durant les seventies, il produit Waylon Jennings et l'un des frères Everly. Sa carrière s'émiette, forcément, à l'époque où les Eagles sont rois, mais il reste une légende. A telle enseigne que, en 1986, il revisite "Peter Gunn" avec Art Of Noise, puis enregistre un album avec les participations de Ry Cooder, John Fogerty, George Harrison, Paul McCartney, James Burton et Steve Cropper. Ça se bousculait au portillon pour rendre hommage à la légende, le *"king of twang"*. Il entre au Rock And Roll Hall Of Fame en 1994. Que reste-t-il de son héritage ? Des morceaux tellement connus qu'on a eu tendance à ne pas les réécouter depuis trop longtemps. Et pourtant, en les remettant sur la platine, à fort volume, c'est un émerveillement intact qui donne toujours raison au vieil adage : *"Less is more"*. ★

NICOLAS UNGEMUTH

Photo PoPsie Randolph/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

GRETSCH

STEVE ALBINI

1962-2024

Le révéré ingénieur du son et musicien américain est mort subitement à 61 ans.

DEPUIS SA DISPARITION, LE 7 MAI, Steve Albini est évoqué avec tristesse par beaucoup de groupes et artistes qui ont travaillé avec lui. Au-delà de la compétence et de l'éthique de travail qu'on lui connaissait, l'ingénieur du son est décrit comme attentionné, arrangeant, de bon conseil face aux pièges du business ou encore excellent cuistot. Albini avait ouvert son studio à Chicago en 1997, Electrical Audio. Il estimait à 1500 le nombre d'albums capté par ses micros.

Théoricien de l'underground

Il naît à Pasadena, Californie, le 22 juillet 1961 mais grandit dans le Montana, à Missoula. Le premier album des Ramones est une épiphanie. Steve joue de la basse dans Just Ducky, un groupe punk de lycée, crétin et violent comme il se doit. Il écrit aussi dans le "Hellgate Lance", le journal du lycée où il dézingue déjà la musique qu'il n'aime pas, s'attire diverses menaces mais écrit aussi une longue tribune sur la difficulté d'être gay en milieu rural. Il part dans l'Illinois, s'inscrit à l'université Northwestern où il étudie le journalisme. Il fonde un autre groupe, Big Black, dont il est d'abord le seul membre avec une boîte à rythmes Roland TR-606, mais finit par trouver des musiciens humains à mesure qu'il s'intègre à la scène souterraine de Chicago. En concert, c'est un déluge hardcore de Telecaster aigües (jouées avec la sangle attachée autour de la taille et le T-shirt rentré dans le jeans) et de sonorités industrielles. "Songs About Fucking" (1987), l'album le plus connu de Big Black, est parfait pour faire partir les invités qui restent trop longtemps. Albini vit ces années dans la scène punk chicagoane comme un sacerdoce. C'est là qu'il développe sur le tas ses talents d'homme de son. Il enregistre le premier Slint ou Urge Overkill, formation qu'il assassinera dans une tribune au moment du pacte faustien avec une major. Son premier fait d'armes majeur est la captation du premier album des Pixies, "Surfer Rosa" (1988). Outre la qualité du disque, immense, on y entend tout ce qui fera la marque de fabrique de ses enregistrements. Le groupe joue en direct avec des médiators en métal, mais le maniaque aux lunettes rondes réussit à saisir sur bandes quelque chose en plus, le son de la pièce, des fréquences et résonances qu'on n'entend pas ailleurs. Il a notamment un don extraordinaire pour faire sonner les parties de batterie. Rien d'ésotérique là-dedans, Albini travaille comme un artisan méthodique. Sa science des hertz parasites et du placement des microphones est précieuse dans une époque (les années quatre-vingt) et un mouvement (le punk et l'indie rock) où la majorité des productions sonnaient mal. Le succès des Pixies lance sa carrière. Avec Kim Deal toujours, qui deviendra l'une de ses clientes les plus fidèles, il enregistre "Pod" (1990), le premier Breeders, en Ecosse. Encore une merveille de dynamique et d'équalisation ciselée. Tad, Jesus Lizard, Pussy Galore, Jon Spencer Blues Explosion passent dans ses vumètres et, en 1993, Nirvana fait appel à ses services, au grand dam de Geffen qui espère quelque chose d'aussi accrocheur que "Nevermind". Albini met en boîte "In Utero" avec une brutalité parfaite mais la maison de disques choisit de remixer les singles. On découvre au cours de cet épisode qu'Albini tenait à un certain nombre de principes. Il refuse le pourcentage de royalties que le label lui propose et préfère facturer ses services à la journée (900 dollars en 2024). En fait, alors que le rock alternatif cartonne, il devient une sorte de délégué syndical occulte du rock américain, un théoricien de l'underground. Il écrit à cette époque une sorte de pamphlet, "The Problem With Music" (lisible sur internet) qui décortique de façon brillante l'arnaque orchestrée par les grosses maisons de disques qui fournissent de mirifiques avances pour mieux saigner la bête. C'est sans doute à cette époque qu'il devient une sorte de saint, respecté et craint pour ses opinions tranchantes comme un scalpel sur une bande 2 pouces. Après "In Utero", tout le monde souhaite le recruter, Bush, Cheap Trick, Low, Helmet... Robert Plant, apparemment fan de Big Black, convie Albini pour l'album du retour avec Jimmy Page, "Walking Into Clarksdale" (1997). Tout le monde, dans tous les styles, veut le son Albini, synonyme de naturalisme et d'authenticité, ce qui devient pour les directeurs artistiques rusés un argument à mettre sur le sticker du CD. L'Américain s'en moque, il accepte les clients sans rien écouter et applique le même tarif à tout le monde, qu'il s'agisse d'un groupe non signé ou de Dionysos.

Poker, Scrabble et politique

Outre Big Black, il joue aussi dans Rapeman à la fin des eighties, un autre projet assez duraille dont il regrettera les pochades provocantes sur le racisme, le fascisme ou la misogynie parfois prises au premier degré. Son grand attelage artistique était bien sûr Shellac, un trio où il chantait et jouait de la guitare, bien plus intéressant pour qui aime autre chose que le noise et le hardcore. Il refusait d'être crédité comme producteur, préférant "recorded by". Une coquetterie ? Non, Steve Albini saisissait les groupes tels quels. Il en a magnifié beaucoup et a aussi enregistré des albums ratés d'artistes majeurs ("Rid Of Me" de PJ Harvey en 1993, "The Weirdness" des Stooges, qu'il vénérait, en 2007). Albini avait d'autres passions : le poker (deux tournois World Series gagnés), la cuisine, la menuiserie, le Scrabble, la politique. Ses réflexions sur la musique, intelligentes et drôles, laissaient entrevoir un penseur qui aurait écrit des livres formidables. Mais sa courte vie s'est achevée trop tôt, sans prévenir (crise cardiaque) après soixante et une années d'action. ★

BASILE FARKAS

Photo Archives Rock&Folk-DR

"C'est pas grave si j'éclate en sanglots"

SHANNON AND THE CLAMS

La puissante chanteuse d'Oakland revient avec un disque **tragique et grandiose** dédié à son fiancé mort dans un accident de la route.

IL Y A DES INTERVIEWS PLUS SENSIBLES QUE D'AUTRES. Celle consistant à interroger une chanteuse sur son fiancé mort tragiquement peu avant leur mariage n'est pas la moins délicate. Août 2022. Shannon Shaw est la plus heureuse des femmes. Son dernier album avec les Clams, "Year Of The Spider" tourne bien et elle va épouser l'homme de sa vie, Joe Haener, un rocker fermier doux comme un agneau. Mais soudain, un cataclysme. Un virage au bout d'un champ. Un pick-up qui arrive en face. Une collision. Un coup de fil de l'hôpital suivi d'une douleur impossible à négocier. "*J'étais à mon enterrement de vie de jeune fille en Californie quand j'ai appris la nouvelle. J'ai pris le premier avion pour l'Oregon sans savoir si Joe était encore vivant. Je suis passée du moment le plus heureux de ma vie au plus violent.*"

Que faire de toute cette peine ? Des chansons. "*C'est comme ça que je fonctionne. Quoi qu'il m'arrive dans la vie, je transforme ça en musique. Je n'ai même pas eu besoin d'en discuter avec le groupe. Ces mecs sont comme mes frères, ils savent comment je travaille. Et eux aussi avaient besoin de dire au revoir à Joe. Ils venaient de perdre un ami. Et puis la musique est arrivée très vite après la disparition de Joe. J'ai pris ça comme un signe que l'univers m'envoyait.*"

Marche nuptiale

Après des semaines de larmes et de doutes, de jams et d'écriture (*le guitariste Cody Blanchard et le clavier Willl Sprott signent et chantent eux aussi quelques chansons*), le groupe accouche d'une vingtaine de titres. De quoi sculpter un LP. Le disque démarre par une marche nuptiale pleine de promesses, "The Vow". Une chanson sur un amour absolu. Le genre de truc que Roy Orbison aurait adoré chanter. "*Joe s'était mis en tête de m'apprendre à jouer de la guitare. Même si je suis nulle,* raconte cette bassiste. *Pour notre mariage, j'avais écrit cette chanson en utilisant uniquement les accords qu'il m'avait appris. Et puis… il est mort... Et au-delà du chagrin d'avoir perdu Joe, j'étais triste que le beau mariage qu'on avait préparé ne se fasse pas. Triste que personne n'entende cette chanson. Puis la tristesse s'est transformée en colère. J'ai fini par me dire* 'Fuck that, cette chanson doit être entendue !' " Dès le deuxième titre, les choses se gâtent. "The Hourglass" est un cyclone d'angoisse crachant des chœurs fantomatiques et de la limaille de fer. "*C'était un choix conscient de mettre ces deux titres l'un à côté de l'autre. En quelques secondes, on passe du bonheur au chaos. C'est ce que j'ai ressenti à la mort de Joe.*" Pendant qu'elle nous parle, les larmes coulent sur le visage de la chanteuse. On voudrait la consoler ou au moins lui tendre

Photo Jim Herrington-DR

un mouchoir, mais nous sommes en 2024 et nos échanges se font par écran interposé. Heureusement, son chien Spanky-Joe, qui pose fièrement sur la pochette de l'album, gratte à la porte pour venir à son secours. "*Il sait que j'ai besoin de lui*". On reprend. Le travail avec Dan Auerbach, moitié des Black Keys, qui produit une nouvelle fois le groupe ? "*C'est le quatrième album qu'on fait ensemble. Cette fois, Dan nous a laissé beaucoup d'espace. Il sait qu'on ne déconne pas. Son studio à Nashville est vraiment incroyable. Le moindre équipement a une histoire dingue. Comme la console de mixage qui vient de Muscle Shoals. Quand j'y rentre, je veux être à la hauteur.*"

Marche funèbre

"Tonight's The Night" de Neil Young, "If I Could Only Remember My Name" de David Crosby, les disques de Nick Cave honorant la mémoire de son fils ou le dernier Sufjan Stevens dédié à son partenaire disparu… Nos étagères sont pleines de disques endeuillés. Mais ce septième album de Shannon And The Clams est différent. Ce n'est ni une marche funèbre ni un mausolée. Le chagrin y prend des formes étonnantes : rock cosmique ("UFO"), ballade pastorale ("Into The Grass"), swing étrange façon Andrew Sisters sous acide ("Big Wheel") ou doo-wop faussement enjoué ("Bean Fields"). Un disque bigarré mais cohérent, dont chaque rayon pointe vers Joe. Jusqu'à son titre cryptique : "*Un jour Joe est rentré d'une journée merdique au boulot. Il m'a demandé :* 'Comment vous dites, déjà, en astrologie quand tout part en sucette ? La lune est au mauvais endroit, c'est ça ?' *J'ai trouvé la phrase tellement poétique que je l'ai notée. C'était étrange comme question parce que j'y connais que dalle en astrologie. En fait, il voulait me demander si Mercure était en rétrograde.*" Les musiciens le savent, les erreurs sont souvent plus intéressantes que les bonnes réponses : "*Voilà. Et pour moi, c'était parfait parce que ça venait de Joe. Il est mort peu de temps après. Et dorénavant pour moi, la lune sera toujours au mauvais endroit.*" Ces chansons douloureuses, il va falloir les défendre sur scène. Chaque soir, traverser le chagrin : "*Je m'y prépare comme je peux. J'ai pris une coach vocale, une amie de Joe. Elle m'apprend à me ressaisir. Et si j'éclate en sanglots, c'est pas grave. Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, je pleure déjà à chaque interview. Mais je veux rester solide. Je veux faire ça pour Joe. Pour ses amis, sa famille. Et pour les gens qui auront un jour à traverser ça. La vie est ainsi faite, on devra tous affronter un jour la mort d'un proche. Et la musique peut être un remède. J'y crois.*" ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album *"The Moon Is In The Wrong Place"*
(Easy Eye Sound)

"Les harmonies sont un art perdu"

HA THE UNCLEAR

Derrière son drôle de nom, ce groupe **néo-zélandais** aux idéaux pop apporte un vent de fraîcheur bienvenu.

QUAND ON PARLE DE ROCK EN NOUVELLE-ZÉLANDE, la capitale du pays ne s'appelle pas Auckland ou Wellington, mais Dunedin, petite ville au sud du pays qui a vu naître au début des années quatre-vingt une scène musicale dont l'influence est toujours aussi présente aujourd'hui. Le fief de héros pop lo-fi tels que The Clean, The Chills ou Jean-Paul Sartre Experience (tous signés sur le label Flying Nun) nous propose aujourd'hui un dernier rejeton porté par un don magique pour les mélodies immédiates. Actif localement depuis 2014, Ha The Unclear a vu sa trajectoire s'accélérer drastiquement ces dernières années. Repéré par le label Think Zik! à la sortie de son premier véritable album en 2018 ("Invisible Lines"), le quatuor publie enfin ses chansons hors des frontières de son lointain pays, pour le bonheur de son flegmatique leader Michael Cathro.

Constructions étranges

C'est ainsi qu'arrive "Kingdom In A Cul-De-Sac", petite merveille de pop de chambre qui rassemble morceaux récents et plus anciens. Rencontré à Paris un matin d'avril, le chanteur se remémore : "*Quand le groupe a débuté, j'écrivais des chansons dans ma chambre, on était trois et notre batteur tapait sur des cartons. Ensuite, j'ai déménagé en Irlande où j'ai écrit beaucoup de chansons parce que c'était une période difficile de ma vie. Je suis rentré et on a enregistré un premier disque autoproduit en 2014, puis un deuxième en 2018. Quand on a signé sur Think Zik!, on s'est dit qu'on allait prendre certaines de ces vieilles chansons et les combiner avec de nouvelles choses parce qu'elles n'avaient pas vraiment été entendues*". Une excellente idée, tant des titres comme "Mannequins" ou "Growing Mould" méritent d'être découverts, avec leurs constructions étranges et leurs harmonies sublimes. "*Les harmonies sont un art perdu dans la musique pop aujourd'hui*, se lamente le chanteur. *Même dans notre niche de musique pop rock, il y a peu de groupes qui font des harmonies. Je trouve qu'écouter un groupe chanter ensemble a quelque chose de spécial. C'est un instrument humain, un truc très organique, c'est facile de se planter. Quand j'étais jeune, à la maison, il y avait toujours ces compilations des années soixante en fond. The Ronettes, The Drifters, The Platters, The Beach Boys, The Beatles… J'ai réalisé que ma sensibilité musicale provenait beaucoup de ces compilations. Plus tard, j'ai aimé un groupe comme les Shins qui avaient le même genre de formes mélodiques*".

Empiler les chœurs

Difficile de ne pas penser à la première période du groupe de James Mercer à l'écoute de Ha The Unclear, qui maîtrise la complexité des harmonies avec brio et en incorpore dans toutes ses chansons. "*J'aime tellement les harmonies vocales ! Je me suis rendu compte, quand j'ai essayé d'incorporer des violons, que les chœurs devenaient redondants. Ça emplissait les mêmes fréquences. J'ai décidé de les écarter et de continuer à empiler les chœurs, même si on n'a que trois chanteurs dans le groupe et qu'il faut qu'on soit malins*". En contrepoint de ces arrangements doux, Cathro écrit des chansons singulières, avec un jeu de guitare très rythmique et une façon de chanter étonnante. "*J'aime avoir un chant anguleux, un peu staccato, un peu parlé, voire crié*, poursuit-il. "*En fait, j'écris d'abord et, quand j'ai un texte complet, la chanson se compose presque d'elle-même. Ça permet de se libérer de la structure. C'est ce qui arrive pour les meilleures chansons. Ça me permet d'être plus versatile, de voir quel genre de musique colle mieux au texte.*" Il en résulte des chansons imprévisibles, au texte fin et plein d'observations subtiles, qui font de ce groupe les nouveaux héros de Dunedin, capitale mondiale fantasmagorique du rock lo-fi. "*Vous savez, il y a 5 millions d'habitants en Nouvelle-Zélande et 1,5 million à Auckland. C'est là que se situe la principale scène musicale*, explique le chanteur. *Tout le monde fantasme à propos de Dunedin, je sais. Il y a une péninsule, c'est très beau, mais c'est paisible, en sommeil même. C'est plus difficile de réussir là-bas. Mais il y a cette architecture gothique et cette humeur qui émane de la musique de Dunedin. C'est une ville universitaire, donc il y a beaucoup de jeunes gens, c'est sans doute pour ça qu'il y a quarante ans cette scène lo-fi a pu prospérer. Quelqu'un a créé ce son que plusieurs groupes se sont approprié, et une scène est née qui est devenue populaire.*" Impossible ainsi pour tout musicien en herbe de passer à côté de l'histoire musicale de la ville. "*Un de mes professeurs à l'université (*Graeme Downes, nda*) jouait dans un groupe nommé The Verlaines, un des plus importants de la scène Flying Nun. Je l'ai eu en cours pendant un an pour obtenir mon diplôme en musicologie. Il aimait beaucoup la musique classique, donc ses compositions étaient très complexes par rapport à d'autres groupes de Dunedin plus minimalistes. Il joue toujours, tout comme The Bats ou The Chills. Il m'a fait connaître cette scène.*" Qu'ils se rassurent, avec Ha The Unclear, ces groupes ont trouvé de dignes héritiers et un nom (improbable) à retenir. ★

Kiwi rock

En dehors de la scène Flying Nun, la Nouvelle-Zélande a peu fait parler d'elle sur la scène internationale dans l'histoire du rock. Si les plus populaires restent sans doute Crowded House, on pense aussi à la scène garage du début des années 2000 avec The Datsuns et The D4 (perpétuée aujourd'hui par Dion Lunadon) et plus récemment à des artistes comme Unknown Mortal Orchestra et surtout Connan Mockasin. Pour la scène actuelle, Michael Cathro nous a livré ses conseils avisés avec notamment The Beths, Ringlets ou Vera Ellen.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Kingdom In A Cul-De-Sac"*
(Think Zik!/ Virgin)

Photo Alex Lovell-Smith-DR

"L'outsider de service"

GRANDADDY

Le retour du groupe de **Jason Lytle**, après sept années de deuil et de silence, est une des belles surprises de cette année 2024.

CERTAINS CONSIDÈRENT QUE PARMI LES GROUPES DE LA VAGUE INDÉ AMÉRICAINE DES ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX, QUI A ÉGALEMENT DÉPOSÉ LES FLAMING LIPS OU MERCURY REV SUR NOTRE RIVAGE, GRANDADDY EST CELUI QUI A RATÉ LE COCHE. On ne partage pas du tout ce point de vue, mais on admet que Jason Lytle et ses camarades (ou plutôt sans) n'ont pas toujours été faciles à suivre. Pourtant, depuis 1997, la formation originaire de Modesto (oui, la ville de "American Graffiti") n'a publié que six albums studio, et "Blu Wav", le plus récent, n'est que le premier depuis sept ans. En vérité, Jason Lytle, l'homme à (presque) tout faire de Grandaddy, n'a pas chômé mais, depuis la reconnaissance du public (et ses pairs) suscitée par "The Sophtware Slump" en 2000, il ne s'est jamais abaissé à courir après le succès. La première fois que le groupe a mis bas les marteaux, Lytle s'est consacré à d'autres projets musicaux (Admiral Radley, BNQT) et a même enregistré des disques sous son nom seul. Finalement, en début d'année, sept ans après le décès du bassiste Kevin Garcia (et l'annulation de concerts de réunion prévus) et plusieurs annonces contradictoires, Jason Lytle est revenu, seul mais sous le nom de son groupe, avec ce disque, peut-être son dernier, que la presse anglo-saxonne et ce journal ont logiquement encensé.

Etat d'esprit

ROCK&FOLK : Dans la chronique de "Blu Wav", on a écrit qu'il reflétait votre vie, une sorte de grand huit émotionnel.
Jason Lytle : Pour être honnête, je ne suis pas certain d'être en mesure de décrire ce disque ou la musique qu'il y a dedans. J'ai travaillé dessus sans savoir ce que je faisais, mais en espérant qu'à un moment, il allait finir par faire sens. Je me dis toujours que les choses vont prendre forme au mastering mais à la fois, je sais que c'est très hypothétique *(rires)*.

R&F : Bien que jeune, vous n'êtes plus exactement un gamin. Est-ce l'album d'une certaine maturité ?
Jason Lytle : J'en suis effectivement à ce stade de ma vie où j'ai fait une sorte de paix avec moi-même et acquis une certaine sagesse. Ça me permet d'agir comme bon me semble et non pas en fonction de ce qu'il y a autour de moi.

R&F : Vous n'éprouvez plus le besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit ?
Jason Lytle : Exactement. Avant, on avait une sorte de complexe d'infériorité. Mais l'idée d'être l'outsider de service ne m'a jamais dérangé. Je n'ai pas voulu rentrer dans un moule, me conformer à quoi que ce soit. Je suis une sorte de punk en paix avec lui-même. Quel drôle de mélange !

R&F : Les textes de "Blu Wav" sont cash : attacher de l'importance à l'honnêteté et à l'intégrité fait de vous un cas à part…
Jason Lytle : Je tenais compte de plus de choses auparavant et mon but, c'était de transformer tout ça en émotion, en un état d'esprit. Mais cette fois, je n'avais même pas réfléchi à un nom pour l'album ou à la façon dont j'allais bien pouvoir présenter ces titres sur scène.

R&F : Grandaddy est plus que jamais un one-man band…
Jason Lytle : Je tiens à préciser que durant toutes ces années, ma relation avec les autres membres du groupe a été assez exceptionnelle. Il est vrai que sur les disques, j'ai parfois tout joué, mais nous sommes restés proches. Il y a deux choses qu'il faut savoir concernant notre relation. Premièrement, j'ai toujours eu besoin de leur avis. Quand je disparaissais pendant deux semaines, puis revenais avec des démos, il m'importait de savoir ce qu'ils en pensaient. Sur ce point, je dépendais d'eux. L'autre chose c'est que ce qui comptait vraiment pour moi, c'était que nous restions de très bons amis. Vous savez, on n'était pas les meilleurs musiciens du monde et j'ai fait avec. Je n'aurais pas pu faire un album de prog rock avec ces gars-là, mais c'est eux que je voulais avec moi. Et cette sorte de limitation a joué dans le son du groupe.

R&F : Vous avez toutefois effectué un énorme travail d'arrangement sur ce disque, sur les voix notamment…
Jason Lytle : Je suis très méticuleux dans ce domaine. Les chœurs ne sont pas toujours comme un millefeuille avec des dizaines de couches, mais je réfléchis beaucoup aux endroits où ils doivent intervenir.

Des dollars

R&F : Les relations avec l'être cher, houleuses ou pas, semblent être votre thème de prédilection.
Jason Lytle : Là encore, je n'y ai pas trop réfléchi avant de comprendre que la plupart des chansons tournaient autour de ça… J'espère toujours qu'elles seront un peu plus joyeuses mais, au final, elles le sont rarement *(rires)*.

R&F : Après tout, c'est l'intention qui compte…
Jason Lytle : C'est ce que je me dis aussi ! Mais chassez le naturel et il revient au galop.

R&F : "Cabin In My Mind" est du calibre de "In My Room" de Brian Wilson…
Jason Lytle : C'est un morceau que je trimbalais depuis des années, notamment le titre ; je l'aimais tellement que je me devais de réussir quelque chose avec.

R&F : Peut-on caresser l'espoir de voir Grandaddy sur scène en Europe prochainement ?
Jason Lytle : Aucun projet pour l'instant, mais enregistrer ce disque m'a rendu plus ouvert, plus réceptif, et je suis prêt à étudier les propositions. Je suis partant pour des expériences, mais pas forcément pour une tournée de cent dates. Je préfère la qualité à la quantité.

R&F : Le Greatest Hits Tour n'est donc pas pour tout de suite ?
Jason Lytle : Non, il faudrait me faire miroiter des dollars pour ça ! Mais surtout, ne jamais dire jamais. ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY
Album *"Blu Wav" (Dangerbird)*

Photo Dustin Aksland-DR

Molida de Re
$4 19 lb
Fajita de Pollo
$2 29 lb
Camaron Mediano
$7 99 lb
3 PACK CANS
$7 49
+TAX +CRV
Budweiser
BUD LIGHT
PRIVATE PROPERTY
NO PARKING
WITHOUT PROPERTY OWNERS PERMISSION
VIOLATORS WILL BE CITED
& OR TOWED AWAY AT
VEHICLES OWNERS EXPENSE
L.A.M.C. 80-71-4 C.V.C.22658-A
WE ALSO DO JUMP-STARTS - LOCK-OUTS
TIRE CHANGE & TOW SERVICES
LOS ANGELES POLICE DEPARTMENT (877)ASK LAPD
Viertel's CENTRAL (213)687.1003
NORTHEAST (323)342.0342

La bande-son d'un film qui n'existe pas

LAST TRAIN

Le quartette mulhousien crée la surprise avec un **essai expérimental.**

LAST TRAIN NE SE CONTENTE PAS D'ÊTRE L'UNE DES VALEURS SÛRES DE NOTRE SCÈNE ROCK ET UN FAROUCHE DÉFENSEUR DE L'INDÉPENDANCE ARTISTIQUE À TRAVERS LES STRUCTURES INDÉPENDANTES QU'IL A FONDÉES : en attendant un prochain disque se situant dans la ligne rock qu'il revendique depuis le début, il n'hésite pas à emprunter des chemins de traverse. Pendant une pause d'un an et demi, il a ainsi travaillé avec l'Orchestre symphonique de Mulhouse la bande-son d'un film qui n'existe pas et pour laquelle il ne s'interdit rien : ni de longues envolées symphoniques, ni un parti pris généralement instrumental, ni deux exceptions chantées, ni des dissonances bruitistes, ni un intermède électronique — comme nous l'explique son chanteur-guitariste.

Un exutoire

ROCK&FOLK : Ne craignez-vous pas de désarçonner votre public avec cet album en grande partie orchestral et symphonique ?

Jean-Noël Scherrer : Certains seront peut-être surpris et ne s'attendent pas à ce que l'on revienne avec ce projet à la marge. Mais les références cinématographiques et le parti pris instrumental sont présents chez nous depuis longtemps, quoique d'une manière moins précise et affirmée. Notre précédente expérience, un vinyle avec un unique morceau de vingt minutes, constituait une sorte d'introduction et une manière de vouloir sortir du format rock. Par le passé, nous avions collaboré avec l'Orchestre symphonique de Mulhouse pour des arrangements de cordes sur quelques morceaux, mais c'était dans une approche pas très intéressante pour ces musiciens. Là, ils deviennent le centre d'une réécriture à partir de nos morceaux qui sont croisés, modifiés et réécrits dans l'optique d'une musique de film : les titres ont été changés car c'est un jeu de piste où tout est référence à notre répertoire.

R&F : Concrètement, comment cela s'est-il passé ?

Jean-Noël Scherrer : A la base du projet, nous devions nous occuper de l'écriture des parties orchestrales. Nous ne sommes pas des orchestrateurs, mais nous nous y sommes attelés avec notre maigre bagage. Personnellement, j'ai pris des cours de piano de sept à quatorze ans, mais mon prof m'a appris à écouter plutôt qu'à lire de la musique : j'ai développé une oreille mais j'ai toujours des difficultés à déchiffrer le solfège. Ce fut donc très dur et vertigineux pour nous de parvenir à écrire des parties pour un cor, un violon alto ou une contrebasse ! Heureusement, Fabien Cali a repris notre travail et l'a traduit pour l'orchestre en y apportant la finesse nécessaire.

R&F : Vous vous éloignez donc du rock ?

Jean-Noël Scherrer : C'est un exercice de style. Depuis toujours, notre cadre est celui d'un groupe de rock. On n'est pas de très bons musiciens mais on a appris à jouer ensemble. Cela dit, le rock n'est pas que de l'énergie et des riffs de guitare : il existe une sensibilité derrière et il nous semblait intéressant de la présenter sous une forme radicalement différente. On voulait jouer avec ce qu'on s'interdisait et qu'on n'osait pas faire. On ressentait une frustration parce que ce qu'on écoute au quotidien se situe parfois en dehors du rock : ambient, classique, musique de film. Ce disque est donc un exutoire.

Vieux titres

R&F : Le batteur, dont l'instrument est la plupart du temps absent, ne s'est-il pas senti frustré ?

Jean-Noël Scherrer : Il s'est mis au service du propos. Et il a entrepris un travail sur des parties percussives sans batterie en se familiarisant avec les timbales, les percussions.

R&F : Et, personnellement, vous ne chantez que sur deux morceaux…

Jean-Noël Scherrer : J'aime bien jouer plutôt que chanter, et cette expérience m'a permis de me libérer du chant. Cela dit, sur "Heroin", reprise d'un de nos vieux titres, il intervient comme un besoin d'accroche : la voix est la signature d'un groupe et elle était utile pour mener au final symphonique. Le bonus "Way Out" correspond à une volonté de se marrer, sur le modèle de ces titres extérieurs à la commande originale qui apparaissent pendant le générique de fin d'un film.

R&F : Pourquoi cette tentative electro avec "Hate And Loathing" ?

Jean-Noël Scherrer : On s'interdisait plein de choses pour conserver le rock à guitares comme ligne directrice. Mais ces sons électroniques sont omniprésents dans ce qu'on écoute aujourd'hui et on voulait leur rendre un hommage. Nous avons découvert le synthé et, sur ce morceau, il occupe une position lead, mais jamais nous ne l'exploiterons dans le cadre du groupe.

R&F : Vous n'envisagez donc pas de modifier votre formation ?

Jean-Noël Scherrer : Cette expérience est un terrain de jeu à part qui nous permet de rester droits dans nos bottes : notre moyen d'expression, c'est un rock organique et nous ne voulons pas en changer. Nous n'intégrerons pas d'autres musiciens ni de synthé, d'ailleurs nous sommes actuellement en studio pour boucler l'album suivant qui se situera dans la suite logique des deux premiers : il sortira dans quelques mois et nous repartirons en tournée dans la foulée. ★

RECUEILLI PAR H.M.

Album *"Original Motion Picture Soundtrack" (Last Train Productions/ Modulor)*

Photo Sybilla Weran - DR

"Je pense à Dominique Laboubée quotidiennement"

TONY TRUANT

L'ancien Antoine Masy-Périer, désormais Truant, est de retour via un album incandescent enregistré avec des anciens Grys-Grys. Au feu les pompiers !

C'EST DEPUIS SÈTE OÙ IL RÉSIDE DEPUIS QUINZE ANS QUE TONY TRUANT ÉVOQUE SON NOUVEL ALBUM — il en a fait plus d'une dizaine en tout depuis qu'il a quitté le groupe de Rouen — qui crache le feu, son nouveau maxi (des musiciens différents sur chaque face) et un peu de sa carrière chez les Snipers, les Dogs et les Wampas. Tout le monde aime Tony : Keith Streng et Peter Zaremba des Fleshtones, les ex-Calamités, les frères Tandy, Marie et Lionel Limiñanas, Pascal Comelade, on en passe. C'est compréhensible : l'homme, en plus d'être doué, est adorable.

Sur un nuage

ROCK&FOLK : Ce disque est furieusement rock'n'roll… Serait-ce dû à la testostérone de vos jeunes accompagnateurs ?
Tony Truant : C'est possible. Il y a quatre ex-Grys-Grys. Je les ai connus gamins, lorsqu'ils se repassaient les cheveux pour ressembler aux Downliners Sect ! On a tout de suite sympathisé, d'autant que le père de l'un d'entre eux est un très bon ami, excellent guitariste qui a joué entre autres avec Les Vierges. Il avait fait la première partie des Dogs sur la tournée "Walking Shadows". Cette clique de gosses est formidable : "*ils marchent seuls dans la nuit noire ce sont des voyous*", ils ont du style et une âme. Quand j'arrive avec mes chansons, je n'ai pas besoin de papoter pendant des heures, nous sommes en harmonie. Ils me rappellent beaucoup les Dogs sur plein de trucs, et on se régale en jouant ensemble. C'est exactement pareil, mais différent quand je joue avec Bongo Joe en duo sur mon maxi. Chantons en chœur avec Crosby "Music Is Love" (*Antoine Masy-Périer citant David Crosby, on a failli en faire un infarctus, ndr*)… Tout cela a tellement bien fonctionné qu'on a répété une journée et tout enregistré en deux jours. C'est correct, en termes de spontanéité de bonne entente, il me semble.

R&F : Sur ce nouvel album, il y a une bonne partie de reprises déconstruites en français… C'était pour vous faire plaisir ?
Tony Truant : En gros, c'est moitié-moitié. "Chouette, Chouette, Chouette", c'est "Well Well Well" de John Lennon. Puis il y a "Les Petits Ballons", composée par Serge Gainsbourg et Jean-Louis Vannier pour France Gall. Le morceau se foutait encore une fois d'elle, comme avec "Les Sucettes". Je suis devenu proche de Vannier depuis que j'habite à Sète. Je lui sers parfois de chauffeur. J'ai un peu réarrangé le morceau pour qu'il soit moins méchant. Il y a "First One's Free", des Flamin'Groovies, que je chantais en yaourt alors que j'étais gamin chez les Snipers, puis une reprise d'un morceau de Dominique coécrit avec Gilles Tandy, "Je N'Irai Pas Jusqu'à 25 Ans", rebaptisé "107 ans". Enfin, j'ai voulu reprendre "The Endless Sleep" (*classique du rock'n'roll fifties gothique par celui qui a aussi composé "The Fire Of Love", ndr*) un morceau de Jody Reynolds que j'ai toujours adoré, rebaptisé "Le Sommeil Sans Fin."

R&F : Comme Keith Moon avec les Who, vous avez réussi à intégrer le groupe de vos rêves, les Dogs…
Tony Truant : Oui, absolument. J'en étais parfaitement conscient, j'étais sur mon nuage et je ne souhaitais pas en redescendre. Et puis il y avait à l'époque, à Rouen, une atmosphère formidable. Le magasin Mélodie Massacre, les frères Tandy, le groupe les Flics, etc. Et des concerts de groupes américains et anglais en permanence, toutes les semaines.

Tony truandé

A l'occasion du Disquaire Day, un album live inédit des Dogs intitulé "Live At Home", enregistré le 12 mars 1984 à la salle Exo7 de Rouen, a été publié, ce qui chagrine Tony Truant. ***"Je l'ai appris totalement par hasard. J'étais très fâché que les responsables n'aient pas pensé à nous prévenir, Hughes*** **(de Portzamparc, bassiste des Dogs, nda)** ***et moi. Les deux derniers survivants de cette formation. La pochette est ignoble et bidouille une photo originale superbe de mon vieil ami Bruno Le Trividic. Même mon petit-fils ferait mieux. Le résultat visuel est désastreux. Ce ne sont pas des méthodes."***

R&F : Sur les photos de concert, on voit Dominique vous regarder avec une complicité très touchante.
Tony Truant : Il était mon grand frère. Oui, il y avait une complicité énorme. Il était gentil, talentueux, intelligent, fidèle, élégant. Les deux albums auxquels j'ai participé et que je préfère sont "Too Much Class For The Neighbourhood" et "Legendary Lovers". Mais il y a de très bonnes chansons sur les autres, comme "A Million Ways Of Killing Time" ou "More More More". Dominique arrivait toujours avec des chansons fabuleuses. Et puis lorsqu'il prenait un solo, il était reconnaissable entre tous, ce qui n'est pas rien.

Avec les Wampas

R&F : Pourquoi avoir quitté le groupe alors ?
Tony Truant : Je ne pense pas avoir la réponse à cette question. Musicalement, Dominique et moi étions en train de nous éloigner. J'avais joué douze ans dans le groupe, il ressortait ses premiers albums d'Alice Cooper. Il aimait bien Kiss aussi. Ce n'était pas mon truc. Je voulais sans doute essayer de faire quelque chose de mon côté, même si cela n'a pas toujours été facile. Mais nous sommes restés proches : avant sa mort, on se voyait, on écoutait de la musique. Le jour où j'ai appris son décès, j'étais dévasté. Depuis, je pense à lui quotidiennement.

R&F : Après, il y a eu les Wampas.
Tony Truant : Je connaissais Philippe Almosnino, guitariste du groupe, depuis longtemps. Un jour, je le croise dans la rue et il me demande de rejoindre les Wampas. Chez eux, il y a ce côté Ramones que j'ai toujours adoré. Et Didier est un mec super, vraiment impressionnant : ça fait tout de même trente ans qu'il tient son groupe. Ce n'est pas rien. Ça force le respect ; je l'aime beaucoup. D'ailleurs, nous allons refaire des concerts. On va encore s'amuser. ★

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH
Album ***"Tony Truant Et Les Solutions Du Sud Profond" (Foo Manchu)***

Photo Angelique Petit-DR

Aussi hasardeux qu'une excursion himalayenne en Louboutin

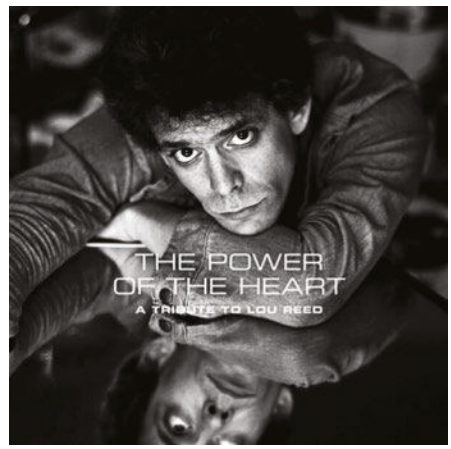
LOU REED

Entre deux rééditions de raretés, le label Light In The Attic publie un disque de reprises de Lou Reed. Un exercice périlleux auquel des pointures telles que **Keith Richards** ou **Joan Jett** se prêtent avec brio.

CEUX QUI ÉPLUCHENT LES NOTES DE POCHETTE, et sont donc curieux de savoir comment et par qui est faite la musique qu'ils aiment, se souviennent peut-être d'avoir lu le nom de Bill Bentley dans les crédits de "Animal Serenade", un live de Lou Reed remarquable paru il y a vingt ans. Bentley est un attaché de presse américain qui, chez Warner, a travaillé pour de nombreux musiciens majeurs dont Reed. Journaliste, aussi, il a rédigé plusieurs livrets de CD et, parce qu'en plus d'avoir les oreilles affûtées il a le cœur grand, Bill est à l'origine de "Where The Pyramid Meets The Eye", un tribute-album à Roky Erickson échafaudé en 1990, lorsque le fondateur de The 13th Floor Elevators était dans la mouise. The Jesus And Mary Chain, ZZ Top et Primal Scream avaient notamment pris part à ce disque de reprises particulièrement réussi. "The Power Of The Heart", dont une édition vinyle limitée était disponible au récent Record Store Day, s'inscrit dans cette lignée d'hommages et paraît sur Light In The Attic, un label américain qui brille par la diversité (de ses rééditions). Ainsi, depuis 2022 et la parution de "Words & Music/May 1965", une compilation d'anciennes démos, Lou Reed côtoie des non-genrés de qualité tels qu'Annette Peacock, Lee Hazlewood ou Tim Buckley.

Rebrousse-poil

"The Power Of The Heart" est le nouveau volume des "Lou Reed Archive Series", proposées en bonne entente avec Laurie Anderson, pour lequel Bill Bentley a sollicité dix musiciens qui se sont chacun approprié une chanson de l'immense répertoire. Evidemment, à l'annonce de sa parution, ce disque de reprises de titres de Reed a fait craindre le pire à plus d'un fan. Certes, les compositions



du fondateur du Velvet Underground sont abordables (peu d'accords et des mélodies — les plus difficiles à composer — qui semblent couler de source), mais sa voix et son phrasé, aussi géniaux qu'inimitables, font que se frotter à une reprise est aussi hasardeux qu'une excursion himalayenne en Louboutin. Et donc, dans l'exercice, Keith Richards (qui détricote "I'm Waiting For The Man" avec ironie), Rufus Wainwright (il aborde "Perfect Day" au premier degré alors que Lou s'était contenté du second), Rickie Lee Jones (qui réinvente "Walk On The Wild Side") et Lucinda Williams (elle interprète un peu "Legendary Hearts" comme si elle était la chanteuse des Pretenders) ne sont pas moins illustres que certains prédécesseurs (David Bowie, Cowboy Junkies, Duffo, les Runaways) et font oublier les vaines tentatives de U2, Duran Duran ou Billy Idol. On valide aussi la prestation de Joan Jett et ses Blackhearts sur "I'm So Free" (un brin convenue, mais c'est le geste qui compte), de Bobby Rush qui fait sonner "Sally Can't Dance" comme Lou Reed avait sciemment évité de le faire (plus vintage que vintage) et de Rosanne Cash qui, ça s'entend, a bien saisi la beauté fatale du texte de "The Magician". Maxim Ludwig et Angel Olsen font déménager "I Can't Stand It" chez le voisin du dessous et les Afghan Whigs reprennent "I Love You, Suzanne" à rebrousse-poil, ce qui est certainement la meilleure chose qui pouvait arriver à cette échappée de "New Sensations". Elle n'est d'ailleurs pas la seule puisque la chanson qui donne son titre à l'album que Lou Reed a sorti en 1984 est relue à la Dandy Warhols — et sans boîte à rythmes – par les trois filles d'Automatic (le père de la batteuse est Kevin Haskins, frère de David J, et batteur de Bauhaus/ Love And Rockets).

Effrayante absence

Naturellement, il n'est pas facile de résister à "The Power Of The Heart", la chanson écrite par Lou Reed pour Laurie Anderson en 2008, à l'occasion de leur mariage. Elle est, en fin de face, interprétée par Brogan Bentley, fils de son père et musicien établi à San Francisco. Dans cette version acoustique, il expose la tendresse du singer-songwriter de New York qui, avouons-le, était peu enclin à le faire. Finalement, la meilleure de cet album dont le livret est illustré de photos de Mick Rock (et de Timothy Greenfield Sanders) est peut-être "Coney Island Baby", intouchable parmi les intouchables, que Mary Gauthier fait sienne sans effort puisque, comme ceux de Lou Reed, les tunnels existentiels dans lesquels elle a rampé à l'adolescence se caractérisaient par une effrayante absence de lumière au bout. La folkeuse originaire de Louisiane, dont le "Drag Queens In Limousines" de 1999 avait peut-être emballé l'ex-protégé d'Andy Warhol, débite les mythiques couplets la fièvre au cœur. Dans le livret, Gauthier confie que sans Reed, elle n'aurait jamais trouvé sa voix. Si on veut, on peut remplacer le "x" par un "e". ★

JEROME SOLIGNY

Album ***"The Power Of The Heart: A Tribute To Lou Reed" (Light In The Attic)***

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

“Je ne vois pas ce que je pourrais faire d’autre”

RICHARD HAWLEY

Après une longue absence, Covid oblige, **le crooner rock de Sheffield** ajoute une nouvelle pierre à sa discographie.

RECUEILLI PAR VIANNEY G.

“*C’EST BIEN, ÇA ME RAPPELLE SHEFFIELD !*” : IL PLEUT À VERSE SUR PARIS ET RICHARD HAWLEY SE MARRE. L’attente fut longue ; on compte sept ans depuis sa dernière venue en France. Il semble le premier surpris de ce long hiatus : “*Sept ans ! Le truc, c’est que le dernier album est sorti juste avant le confinement. Pour résumer, ça a mis un terme à tout, comme un missile qui retombe dans la mer…*” Non pas qu’il soit resté inactif entre-temps, loin de là. Depuis “Further”, son dernier album, il a eu le temps de sortir un “Very Best Of” (commentaire de l’intéressé : “*Ça ne pouvait pas s’appeler ‘Greatest Hits’ parce que je n’ai jamais eu le moindre hit !*”), concocté la juteuse compilation “28 Little Bangers From Richard Hawley’s Jukebox” pour le label Ace (réédition du mois de septembre 2023), dont le volume deux est actuellement en projet, participé avec son compère Jarvis Cocker à la bande-son du film “Asteroid City” et glané un Laurence Olivier Award pour l’adaptation sur les planches de son septième album “Standing At The Sky’s Edge”. A quoi s’ajoute donc ces jours-ci un neuvième album (ou dixième, cela dépend des comptes), ce “In This City They Call You Love” qu’on qualifiera d’ordinairement génial, avec le ratio à peu près habituel de merveilles pures (“People”, “’Tis Night”, “Hear That Lonesome Whistle Blow”), le reste étant à peine moins suprême. Les sujets ne manquant pas, rendez-vous est pris avec le maire officieux de Sheffield pour une séance de rattrapage dans un discret hôtel place du Panthéon. Pendant un peu moins d’une heure, il sera question de son père et de Sonny Boy Williamson, d’Anna Calvi, de Jarvis Cocker et de Tom Hanks, et pour finir d’Homo Sapiens *himself*. Et évidemment de Sheffield.

Cette ville, c’est ma muse

ROCK&FOLK : Cela fait déjà cinq ans que “Further” est sorti. Vous vouliez prendre du temps pour vous ? On a lu quelque part que vous aviez songé à arrêter quand vous avez passé le cap de la cinquantaine.

Richard Hawley : Je crois que la plupart des musiciens, lorsqu’ils vieillissent, en viennent à se demander : combien de temps je peux encore faire ça ? Ça te traverse l’esprit de temps à autre. J’y ai pensé quand j’ai eu 25 ans. Et ensuite à 30 ans, et encore après… Parce que tu ne sais pas combien de temps tu vas encore pouvoir continuer. C’est drôle : plus le temps passe, plus je suis détendu et heureux de jouer… Peut-être que je ne vois pas ce que je pourrais faire d’autre ! Mais je fais de la musique depuis que je suis gamin et la capacité à écrire des chansons n’a semble-t-il pas disparu. C’est comme Son House et Link Wray, ils ont tenu bon. Je ne vois pas pourquoi je n’en ferais pas autant. Et ce n’est pas comme si j’écrivais de la pop : je n’ai pas à composer quelque chose qui soit (*ici il fait une mine pas possible, façon cheerleader, en secouant les bras en l’air, nda*), vous voyez ce que je veux dire ? Ce que je fais n’est pas attaché à un imaginaire de la jeunesse. Mais vous oubliez le covid : ça compte pour deux ans, au moins. (*Il se détourne pour une demande*) Est-ce qu’on peut couper cette musique de merde par pitié ? Désolé, mais c’est putain de fatigant !

Photo Dean Chalkley-DR

Gibson

Photo Chris Saunders-DR

“Je ne peux rien en dire, on me mettrait en prison”

R&F : L’idée pour ce nouvel album était de se concentrer sur la voix, un peu comme pour “Truelove’s Gutter” ?
Richard Hawley : On a essayé d’avoir le plus d’espace possible, sans empiler les couches d’instruments. Et même pour celles avec un plus gros son, les éléments qui les composent sont en fait très simples. Il n’y a pas beaucoup d’overdubs pour laisser de l’espace à la voix. Je crois qu’en vieillissant, je me suis rendu compte que je devais accepter le fait que je suis un chanteur, je ne peux pas l’éviter plus longtemps ! Laisser la chanson respirer… Parce que quand tu crées de la musique, parfois, il y a cette idée qu’il faut remplir tout l’espace afin de garder en permanence l’attention de l’auditeur. Mais en fait, c’est faux. Le plus souvent, si tu laisses de l’espace, de l’air dans la musique, c’est ce qui va retenir ton attention autant que la musique elle-même.

R&F : Sheffield est encore très présent dans vos textes, notamment dans “People”. Il y a pas mal d’allusions assez énigmatiques lorsqu’on n’est pas du cru, par exemple ce passage sur “The Speedwell Lady” et “Old Blue John”.
Richard Hawley : Voyons ça. (*Il se lève, ouvre l’étui de sa guitare, récupère les paroles.*) “*Well I was born and raised by the river*” : la rivière, c’est le Don, près de laquelle je suis né. C’est le grand cours d’eau qui traverse la ville. “*Slowly it flows through this city of knives*” : on fait de la coutellerie à Sheffield. C’est quelque chose qu’on produit depuis des centaines d’années. “*Not too far from the mountain that shivers*” : il y a une montagne nommée Mam Tor autour de la ville, on la surnomme “the shivering mountain”, la montagne frissonnante. Comme c’est un terrain volcanique, la roche s’effrite et régulièrement des monceaux dégringolent. D’où ce surnom. “*The Speedwell lady kisses Old Blue John*” : il y a des cavernes dans les environs de Sheffield, et l’une d’elles s’appelle Speedwell et une autre Old Blue John. C’est le seul endroit au monde où l’on trouve cette sorte de roche. “*Twelve hours a day by the furnace and forges*” : Mon père travaillait là-bas. Et ainsi de suite. Il y en a des tas… C’est presque une référence par ligne. Même les gens de là-bas ne vont pas toutes les repérer.

R&F : Quel rapport entretenez-vous avec la ville et avec ses habitants ? Vous en êtes presque devenu une sorte de porte-parole.
Richard Hawley : J’ai vécu ici toute ma vie. Ma famille a habité cette ville pendant des siècles. On est mentionné dans le Domesday Book (*sorte de recensement réalisé par Guillaume le Conquérant au XI^{ème} siècle, nda*). Je ne sais pas mieux dire… J’aime cet endroit. Cette ville, c’est ma muse. Je ne sais pas ce que c’est que de vivre à New York ou à Paris, ou au Bangladesh, en Pologne, en Australie, au pôle Nord ou en Thaïlande. Mais je sais ce que c’est de vivre à Sheffield. Il s’agit d’écrire sur des choses que tu connais. Et que tu aimes. Le paysage dans lequel on vit ne cesse de disparaître. Surtout en Angleterre. Chaque endroit devient le même que n’importe où ailleurs. Même ici, à Paris, vous n’y échappez pas. On ne peut pas se méprendre sur le fait qu’on est ici (*il désigne le Panthéon du regard*) et pas ailleurs, mais dans nombre d’endroits que l’on visite, on voit les mêmes Starbucks énormes… C’est comme s’ils aspiraient la culture du pays dans lequel ils se trouvent et la transformaient en cette espèce de gros néant américain (*big american nothingness*), dépourvu de personnalité, d’originalité et d’amour. Je n’aime pas ça. Je veux aller à Clermont-Ferrand ou à Paris, peu importe, et *sentir* que je suis dans un endroit différent. Ruskin, le célèbre écrivain, décrivait Sheffield comme un tableau affreux dans un cadre magnifique (“*An ugly picture in a beautiful frame*”) : il parlait des arbres et de la campagne qui entoure la ville. Mais même les horribles immeubles modernes qui ont été construits juste après la guerre, en vieillissant, je les trouve beaux, ils ont presque quelque chose de *panthéonesque* (*en français dans le texte, nda*) !

Le goulot de la bouteille

R&F : Depuis une dizaine années, une nouvelle génération de musiciens émerge au Royaume-Uni, dont certains vous admirent beaucoup, comme Carlos O’Connell, le guitariste de Fontaines DC.
Richard Hawley : Les gars de Fontaines DC, je les vois régulièrement. Carlos, il m’a emprunté ma douze-cordes acoustique pour leur

“Je ne pense pas que le moindre d’entre eux soit un chef-d’œuvre !”

Tueries Hawley

Discographie par Vianney G

“Richard Hawley”

(2001)

On ne remerciera jamais assez Jarvis Cocker et le regretté Steve Mackey de l’avoir poussé à se lancer. Il était temps : Hawley avait 34 ans lors de la sortie de ce premier mini-album de sept chansons, depuis rallongé. Sa patte s’exprime déjà dans ses compositions personnelles mais c’est surtout sa reprise de “Troublesome Waters”, supérieure à celle de Johnny Cash, qui nous décroche la mâchoire.

“Coles Corner”

(2005)

On se souvient de l’embarras des Arctic Monkeys lors de la remise du Mercury Prize en 2006, Alex Turner lâchant : *“Que quelqu’un appelle la police, Richard Hawley s’est fait voler !”*. On le comprend. Difficile d’éviter le syndrome de l’imposteur lorsqu’en face la tracklist déroule “Just Like The Rain”, “I Sleep Alone”, “Born Under A Bad Sign”… Et évidemment, il y a le morceau-titre, l’un de ses classiques, dont Hawley aurait trouvé la mélodie en poussant ses enfants sur la balançoire. Chef-d’œuvre.

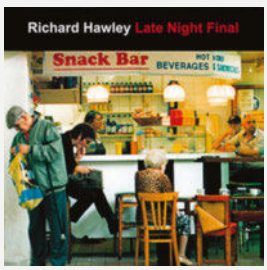
“Standing At The Sky’s Edge”

(2012)

L’album mal aimé des hawleyiens de stricte obédience, où l’Anglais troque les cordes pour des déluges de guitare psyché-prog. S’il ne fait aucun doute que “Standing At The Sky’s Edge” fait partie de ses rares *petits* albums, tout n’est pas à jeter (“Seek It”, “Before”, “Leave Your Body Behind You”) et il lui a sans doute permis de se libérer d’attentes trop lourdes. Le swamp de “You Haunt Me” aurait mérité d’y figurer.

“Late Night Final”

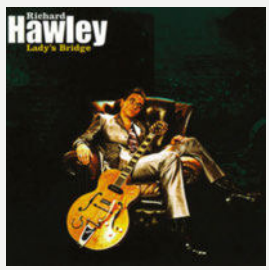
(2001)



La pochette de ce premier album officiel — Hawley au comptoir d’un petit snack de Sheffield, clope au bec, en train de lire la rubrique des sports, calé entre deux retraités — est un manifeste. Le contenu, rock’n’roll et chansons d’amour, l’est tout autant. Se détachent notamment “Baby, You’re My Light”, le premier “tube”, et plus encore “Long Black Train”, immense berceuse blues où le chant a l’étonnante propriété d’humidifier instantanément les pupilles.

“Lady’s Bridge”

(2007)



Le seul du lot auquel on puisse faire le reproche de rétromanie. La production, idéale sur le précédent, a souvent la main lourde, voire vire pompière sur “Our Darkness”. “Serious” et “I’m Looking For Someone To Find Me” ont un petit charme, mais n’échappent pas aux clichés rockab. Restent “Lady Solitude” et surtout “Roll River Roll” dont le piano continue d’enchanter, même lorsqu’on se rend compte qu’il s’agit du récit d’une noyade.

“Hollow Meadows”

(2015)

Retour à un son plus classique, même si une légère vapeur psychédélique entoure encore “Welcome The Sun”. Très proche des démos originelles, les morceaux font la part belle au chant, que Hawley n’a peut-être jamais porté autant à la limite que sur la fragile “Tuesday Pm” ou sur “What Love Means”, à tomber. Son romantisme est aussi un refus *luddite* de l’enfer numérique (“The World Looks Down”). Il y a du Ruskin et du William Morris chez Hawley, il y a même du William Blake, salué dans la majestueuse “Heart Of Oak”. Grand album.

“Lowedges”

(2003)

“Lowedges” est le plus spectorien de tous ses albums, c’est aussi celui à la sentimentalité la plus débondée. Le phénoménal crescendo de “Run For Me” et “Oh My Love” est un torrent qui emporte tout. Les textes sont d’une désarmante nudité (“It’s Over Love”), mais résonnent d’un poids de vérité qui bouleverse dans des proportions presque alarmantes. Hawley n’est pas un *chanteur de charme*, il serait plutôt du genre à vous remuer à même la tripaille. Un sommet.

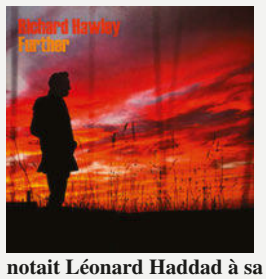
“Truelove’s Gutter”

(2009)

L’album de l’île déserte : “Truelove’s Gutter” est à la fois le chef-d’œuvre de son auteur et son plus radical, *“une épure absolue”* écrivait Nicolas Ungemuth en ces pages. Tout est ici à la fois dilaté, ralenti, approfondi, ramené à l’essentiel, tout aboutit à une sorte de stase hypnotique. On se replonge dans “Ashes On The Fire” pour la dix millième fois et l’on en ressort *brisé* comme si l’on venait de la découvrir. A cette période de sa carrière, Hawley ne touche plus terre, comme l’atteste également l’EP “False Lights From The Land”.

“Further”

(2019)



Exceptionnellement, ce nouveau disque ne porte pas le nom d’un lieu-dit de Sheffield. Si le titre (“Plus Loin”) prête à sourire au sujet d’un musicien si attaché à un lieu et à une esthétique, ce neuvième album est comme le notait Léonard Haddad à sa sortie *“un disque plus léger, plus modeste, presque pop”*. Disque plus concis et plus rock également, comme en témoignent la quasiment stonienne “Off My Mind” et surtout la parfaite “Galley Girl”, sa plus grande réussite dans le genre.

dernier album. Dès qu'ils jouent à Sheffield, ils m'appellent, je les emmène au pub et on picole. J'aime tomber sur des morceaux par accident. Un jour, j'entends une de leurs chansons et je me tourne immédiatement vers mon fils aîné pour lui demander : "*C'est qui ça ?*" Il a regardé sur Internet. C'est lui qui doit s'en charger, moi je ne peux pas… J'ai un portable, mais je ne m'approche pas d'Internet… Pas moyen… Reste où tu es… *Fuck off*… J'ai un crucifix et une gousse d'ail (*rires*) ! Et il me dit : "*C'est ce groupe irlandais, Fontaines DC*". Je lui dis : "*Ils sont bons*". Ça n'est pas simplement un groupe de rock indé, ils ont aussi des racines profondes dans la musique folk.

"Retour vers l'humanité et vers la décence"

R&F : Anna Calvi nous a dit récemment que vous aviez évoqué l'idée d'enregistrer quelque chose ensemble il y a quelques années.
Richard Hawley : C'était une idée d'Anna, elle voulait faire un EP de reprises d'Elvis Presley. Je lui ai répondu que ce serait génial, mais le confinement est arrivé et ça s'est arrêté là. Anna est une guitariste brillante. Elle adore sa Telecaster, mais sur scène elle la balance en l'air comme si elle ne valait pas un kopeck ! Elle est incroyable. C'est une force. Merci de me l'avoir rappelé, ça m'était sorti de l'esprit.

R&F : On connaît l'importance de votre famille dans votre formation musicale, de votre père bien sûr, mais aussi de votre oncle ou de votre grand-père, tous musiciens. Il paraît qu'il y a d'ailleurs des anecdotes assez croustillantes concernant votre père et Sonny Boy Williamson…
Richard Hawley : Je ne peux rien en dire, on me mettrait en prison (*rires*) ! Je les garde de côté. Il est possible que j'écrive là-dessus un jour. Toutes ces histoires sont *incroyables*. *Funny shit man* ! Et très *osées*, très. Mais putain de marrant. Et pas seulement avec Sonny Boy Williamson. Mon oncle Frankie a aussi joué avec Little Walter. C'était cinglé…

Vous aimez Hank Williams ?

R&F : Vraiment… ?
Richard Hawley : *(Il sourit d'un air entendu et finit par céder)* Tous ces gros groupes de rock blanc des seventies, on connaît les frasques qui les ont rendus célèbres, eh bien ce n'est *rien du tout* comparé aux types du blues. *Rien*. Ils étaient *beaucoup* plus furieux. Je peux bien en raconter une… Dans l'Angleterre de 1962, tout fermait à 22 h 30. Donc il n'y avait plus d'alcool. Et Sonny Boy Williamson, qui était un alcoolique chronique — je crois qu'il est mort dix-huit mois après cette tournée —, refuse de monter sur scène tant qu'il n'a pas une bouteille de whisky. Mon père était dans sa vingtaine. Le public était en train de devenir dingue, donc Johnny, le batteur, prend mon père dans son van et l'emmène chez son grand-père. Mon père tient la jambe à son grand-père pendant que Johnny tire la bouteille avant de repartir en trombe à la salle et de donner la bouteille à Sonny Boy Williamson. Sonny Boy n'arrive pas à l'ouvrir, donc il la fracasse contre la table pour y parvenir et entreprend d'en descendre la moitié en une seule gorgée. Puis, il sort sa bite, l'essuie sur le bord de la bouteille et demande à la cantonade : '*Quelqu'un veut boire un coup ?!*'. C'était ce qu'il faisait pour que personne ne puisse lui voler. Vous vous y risqueriez, vous, si vous voyiez quelqu'un coller sa queue contre le goulot ?! *Not safe* ! Même s'il s'agissait du plus merveilleux grand cru qui soit, il n'y a pas de putain de moyen de me faire boire ça (*rires*) ! Finalement, ils sont montés sur scène et ils ont donné un concert incroyable. Et ça, ça n'est que le début, il y a des choses encore bien pires. Et aussi beaucoup plus drôles. Les vétérans du rhythm'n'blues, c'étaient les plus sauvages. Mais ils faisaient ça avec une forme de désinvolture. C'était la vie chez eux, ça n'avait rien de rose.

R&F : Vous avez coécrit plusieurs chansons du film "Asteroid City" (réalisé par Wes Anderson) avec Jarvis Cocker, qui a par ailleurs été l'un de vos premiers soutiens lors de vos débuts en solo…
Richard Hawley : L'un des premiers, oui. On se connaît depuis qu'on est gamins. C'est l'histoire d'une vie. C'est drôle quand on y pense, le film de Wes. C'est quand même étonnant de demander à des Anglais de recréer de la musique traditionnelle américaine. Le titre principal, celui que le petit garçon chante, on a écrit ça à distance avec Jarvis pendant le confinement. Ça nous a donné quelque chose à faire. A la fin du confinement, Wes me téléphone : '*Il faut que tu viennes en Espagne*'. Le tournage avait lieu dans un petit village pas loin de Madrid. On était tous sur le même site, les acteurs et l'équipe au même endroit, avec Tom Hanks et Rita Wilson, sa femme. On a fini par devenir copains parce que le week-end, Jarvis et moi, on s'emmerdait vu qu'il n'y avait rien à foutre ! Donc on sortait nos guitares et on jouait. Petit à petit, tous les acteurs et les membres de l'équipe ont fini par nous rejoindre. A la fin — on est resté là-bas pendant deux ou trois mois —, c'était des sacrées soirées, et Wes a dû finir par les limiter au vendredi soir, parce que si ça durait tout le week-end, personne n'était en état de tourner le lundi matin ! Rita est une super chanteuse. J'avais apporté l'un des vieux livres de mon père, un recueil de chansons de Hank Williams. Un coup, alors que j'étais en train de le lire en mangeant, Tom et Rita l'aperçoivent et me demandent : '*Oh, vous aimez Hank Williams ?*'. On a commencé à discuter et j'ai fini par apprendre à Rita un de ses vieux morceaux qui s'appelle "A Teardrop On A Rose". Et voilà l'histoire.

R&F : Vous avez effectivement des goûts très américains, ça s'entend sur un titre comme "Hear That Lonesome Whistle Blow". Est-ce que le mythe entourant cette musique, ça comptait aussi pour vous ?
Richard Hawley : Je crois que quiconque écoute de la musique développe ce genre de fantasme. Parce qu'il y a cette impression d'altérité qui vous emporte ailleurs, c'est à ça que sert la musique. D'un autre côté, tous les genres de la musique américaine, le folk, la country, le blues, etc., parlent de trains, de montagnes, de rivières et de ce genre de choses. Tout ça, *c'était* autour de moi. Prends le mythe de John Henry : "*John Henry était un métallo*". Mon père était un métallo ! J'écoutais toutes ces chansons de manière totalement innocente quand j'étais gamin. Ça parlait de mon coin d'une certaine manière. C'est pour ça qu'elles ont toujours résonné en moi.

R&F: "*Deep waters/ That we're in*" (sur "Deep Waters"), c'est votre manière personnelle de dire qu'on est dans la merde ?
Richard Hawley : Il suffit de lire les journaux. Je ne suis qu'un guitariste, je ne suis pas un gros bruit ("*I'm not a big noise", nda*), mais ça me paraît évident qu'il nous faut du changement, et rapidement. Il faut faire marche arrière. Retour vers l'humanité. Et retour vers la décence. Parce que je n'en vois nulle part. Mais permettez-moi d'attirer votre attention vers une époque reculée, il y a des milliers et des milliers et des milliers d'années, quand nous vivions dans des grottes, quand la moindre minute était consacrée à la survie, qu'il n'y avait pas d'interrupteur pour avoir la lumière ni de robinet pour avoir de l'eau chaude, quand chaque instant de la vie était consacré à des impératifs tels que faire du feu, trouver un abri et de la nourriture, ou fabriquer des vêtements. Pourtant, même dans des conditions aussi extrêmes, on trouvait le temps de peindre sur les murs. Evidemment, il n'en reste aucune trace, mais je serais prêt à parier — et je ne suis pas un joueur — qu'il y avait aussi de la musique autour du feu, pendant qu'ils faisaient toutes ces choses. Je serais prêt à le parier. ★

Album *"In This City They Call You Love" (BMG)*

Le Crédit Mutuel donne le LA

HEAVY WEEK-END

21-22-23 JUIN 2024

NANCY OPEN AIR

VENDREDI 21

SCORPIONS

EXTREME

THE LAST INTERNATIONALE

SAMEDI 22

DEEP PURPLE

MEGADETH

PRETTY MAIDS

Sortilège

DIMANCHE 23

Judas Priest

ALICE COOPER

TOM MORELLO

AYRON JONES

HWD

VIP UPGRADE DISPONIBLE

HEAVYWEEKEND.LIVE

C STAR · Rock Hard · Schott N.Y.C. · rock&folk · Label Un · gérard drouot productions · Rolling Stone · L'EST Républicain · RIFFX by Crédit Mutuel · Crédit Mutuel · RTL2

“La vie en technicolor”

POKEY LAFARGE

Dans son nouvel album, le crooner américain hors du temps ouvre encore plus son univers country et bluegrass à des sonorités du monde entier, avec l’élégance qui le caractérise.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

POKEY LAFARGE MONTE LES MARCHES QUATRE À QUATRE SANS TRANSPIRER DANS SON TRICOT ITALIEN. La casquette à la main, quelque part dans la cage d’escalier d’un immeuble du XV^{ème} arrondissement de Paris, il nous annonce qu’il vient de se marier. *Mais félicitations ! Moue, seconde annonce : certes, mais “Rhumba Country”, son onzième album l’entraîne dans une tournée d’un an autour du monde. “Mince, et votre jeune épouse ?”* Soupir de soulagement : naturellement, elle joue dans le groupe. Et c’est peut-être à cela que l’on doit la renaissance de Pokey LaFarge : un homme dont la musique, après le rétro mélancolique, transpire désormais la joie. Une clef sort de la poche de son pantalon (deux pinces, évidemment), le parquet grince, il pousse la porte de droite. Ici, le soleil et une bouteille de San Pellegrino nous attendent à une table. Suite de la conversation…

Cuba en octobre

ROCK&FOLK : Où est-ce que vous vivez désormais ? Car vous avez beaucoup déménagé dans votre vie.
Pokey LaFarge : Enormément, en effet. Ma femme et moi avons acheté une maison dans le Maine, à deux heures au nord de Portland, dans une ville au bord de l’Atlantique qui s’appelle, tiens, comme vous : Thomaston. Nous l’avons achetée il y a deux mois et nous n’y serons pas du reste de l’année.

R&F : Mais votre femme part avec vous ? Qu’est-ce qu’elle joue dans le groupe ?
Pokey LaFarge : C’est une chanteuse, celle que l’on entend sur l’album.

R&F : Vous vous êtes rencontrés comme cela ? En jouant de la musique ?
Pokey LaFarge : Plus ou moins. Elle est californienne et c’est pour cela que j’ai passé beaucoup de temps à vivre là-bas. Elle aimait ma musique, elle est venue à l’un de mes concerts, quelqu’un nous a présentés, mais nous étions tous les deux en couple, et des années plus tard…

R&F : Donc, votre lune de miel, cela va être des concerts dans le monde entier ?
Pokey LaFarge : *Presque* le monde entier. L’Asie… On n’a joué qu’une fois en Inde, et devant des Américains. Puis on essaye d’aller au Japon, mais ça prend du temps. Cette année, nous irons en Australie, en Nouvelle-Zélande, et Cuba en octobre… mais pas pour la musique. Puis, j’essaye *vraiment* de jouer au Brésil, car ça, ça serait une tout autre chose…

R&F : Donc Cuba, le pays de la rumba, qui a donné son nom à votre album ?
Pokey LaFarge : Bien sûr. Ce titre est à lire sur beaucoup de niveaux différents. Il y a cette deuxième chanson sur l’album qui s’appelle “For A Night”. Techniquement, c’est une rumba. Sauf que c’est une chanson de country américaine. Bref : en studio, on l’écoutait et j’ai dit à mon producteur “*quelle drôle de chanson, on dirait une sorte de rumba country*”. Voilà le titre. Mais il y a beaucoup d’autres significations à ce nom : c’est un album lumineux, plein de couleurs et qui doit vous emmener dans un lieu rempli de joie, un paradis où résonne cette musique aux influences caribéennes ; bien que tout cela soit plus un état d’esprit qu’un style de musique à proprement parler.

Rythme et bleu

R&F : Vous dites dans le communiqué qui accompagne l’album, “*peut-être que j’avais le blues* (le bleu donc, ndr) *avant, et désormais…*” ?
Pokey LaFarge : “*… je vois la vie en technicolor.*” Voilà : il y a eu des moments difficiles dans ma vie, mais j’en suis sorti.

R&F : Et donc désormais, vous êtes *le rythme et le bleu* ! On ne peut pas vivre de manière mélancolique quand on joue cette musique, si ?
Pokey LaFarge : *Yes*. Et ça marche dans les deux sens. On ne peut pas jouer cette musique si l’on est… Car ce que l’on est, et tout ce que l’on est, s’invite dans la musique, qu’on s’en rende compte ou non.

Photo DR

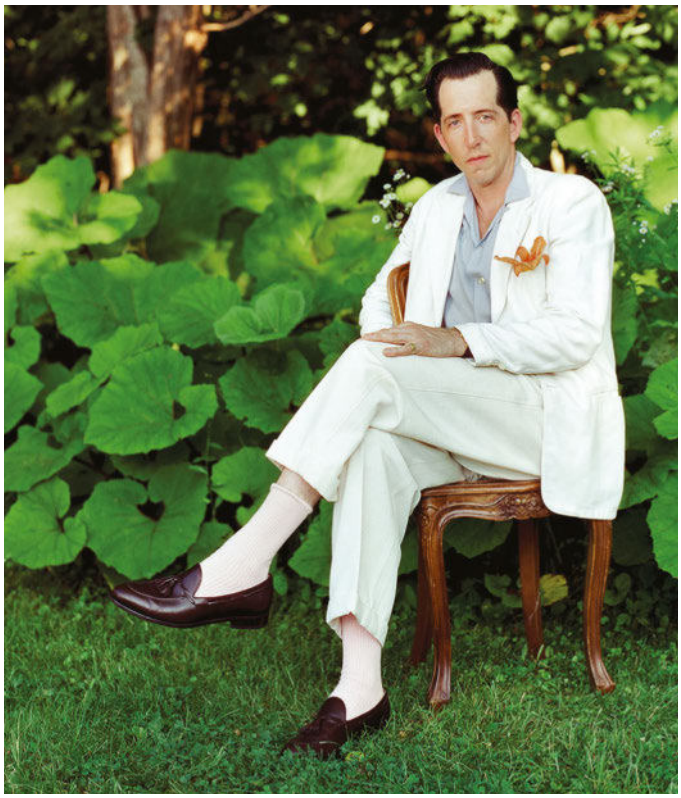


Photo Fabian Fioto-DR

Particulièrement dans la manière de chanter. La voix, c'est l'essence à l'état brut, et peut-être la forme d'art la plus brute. On n'a besoin de rien pour chanter. Je n'ai pas besoin de pinceau, d'appareil, pas même de mes mains. J'ai toujours été conscient d'à quel point la vie influait sur les chansons. Pendant un moment, ma vie était bleue et noire et cette mélancolie, je la glorifiais, je la nourrissais. Puis j'ai décidé de nourrir l'inverse car je vois clairement désormais que ce n'était pas ma nature : c'était seulement l'endroit où je me trouvais à ce moment de ma vie. Mais la voix… rien à faire avec la voix : tout y ressort.

R&F : On retrouve pourtant ce côté mélancolique dans la chanson "Home Home Home", un morceau à la tonalité différente du reste de l'album.
Pokey LaFarge : C'est une vieille chanson de Ken Boothe, une chanson de rocksteady. J'écoute beaucoup ça et ces chansons, au fond, sont des chansons de country. J'ai des chansons beaucoup plus soul, Motown : "Sister André" provient certainement des Impressions par exemple. Mais ces vieux rocksteady, si on les éloigne du rythme jamaïcain, ils deviennent des chansons de country. Et celle-là sonne même comme un gospel.

R&F : Votre tessiture est très large. Vous pouvez être haut, *falsetto*, ou bas comme sur cette chanson, *baryton*. Comment abordez-vous cela au moment d'écrire ?
Pokey LaFarge : Si on est haut dès le début, le seul chemin possible, c'est vers le bas, à moins que l'on reste *falsetto*, ce qui peut être cool : on aime tous Curtis Mayfield. Mais généralement, je commence au milieu, comme cela, la chanson peut dicter la direction dans laquelle aller. Cela permet beaucoup de dynamique. Le registre bas, comme "Home Home Home", nous relaxe, alors qu'une chanson rapide avec une voix qui monte, cela crée beaucoup de tension. C'est étrange la manière dont répondent l'oreille et le cerveau humain à la hauteur du son. Mais monter ainsi, cela vient aussi de toutes les chanteuses qui m'ont influencé.

R&F : Qui par exemple ?
Pokey LaFarge : Celles des vieux gospels : de 1942 jusqu'aux années soixante. Puis Sister Rosetta Tharpe. Ça, c'est… (*il siffle*). La reine du rock'n'roll, mec. Parce que, le blues, bien sûr, en est l'un de ses inventeurs, mais l'église, c'était rock'n'roll. Et Sister Rosetta Tharpe, son jeu de guitare est…

"Quand j'étais au lycée, 'Clandestino' de Manu Chao est devenu énorme"

R&F : …délirant…
Pokey LaFarge : complètement *banane*.

R&F : Ce qui est amusant, c'est que vous rattachez ce passage au Technicolor de votre vie aux musiques apparues au bord des Caraïbes, comme pour rappeler que la vie au bord de la mer est toujours plus douce.
Pokey LaFarge : Mais j'imagine qu'une grande part de l'humanité serait d'accord avec ça. Les populations ont tendance à vouloir vivre près de l'eau et la mer, les rivières ont été les premières routes pour les humains. Moi, j'ai grandi dans une toute petite communauté au centre de l'Illinois : deux heures au sud de Chicago, trois heures au nord de Saint-Louis. Là-bas, ce n'est que du maïs, du soja et de la moutarde. Il n'y a aucun arbre : ils ont tous été abattus pour les cultures, et les grands points d'eau les plus proches sont les grands lacs au nord, et le Mississippi à deux heures de là, vers l'ouest. Donc… ne pas avoir grandi au bord de l'eau, c'est comme si cela m'avait conditionné à le désirer toute ma vie. Je n'ai fait que cela depuis, me rapprocher, d'abord à l'ouest au bord du Pacifique, et désormais au bord de l'Atlantique. Mais ce voyage, je l'avais commencé mentalement par la musique, car elle vous *transporte* littéralement. Et c'est pour cela que, jeune, j'ai dû partir de chez moi, regarder plus loin : parce qu'autour de moi, il n'y avait que cette platitude sans arbres alors que dans la musique, il y avait tous ces paysages qui m'attendaient.

Vieux blues et mambos

R&F : Quel a été votre premier pas vers la musique ?
Pokey LaFarge : Ça a commencé avec le classic rock, la chose la plus accessible pour s'éloigner de la pop. Les groupes de San Francisco : Creedence Clearwater Revival, Captain Beefheart, Steve Miller, et particulièrement le Grateful Dead. Et de là, on regarde quels morceaux ces groupes jouent : des chansons de Buddy Holly, des Meters, de Bo Diddley. Mais moi, c'était la poésie qui m'intéressait à l'époque : Gary Snyder et Jack Kerouac surtout. "Sur La Route" à quinze ans, et je savais que ça allait être toute ma vie. Donc, après le lycée, j'ai commencé par l'Oregon ; mon voyage m'a emporté tout à l'ouest du continent.

R&F : Et la culture non nord-américaine, comment l'avez-vous découverte ?
Pokey LaFarge : On tire le fil : premier Beefheart : Ry Cooder à la guitare, qui mène, en le suivant, jusqu'à Cuba. Et ainsi : Ali Farka Touré a été ma clef vers l'Afrique, il y a eu de la musique indienne... Ah ! Et quand j'étais au lycée, "Clandestino" de Manu Chao est devenu énorme. Mais à cette époque, j'étais amoureux du bluegrass et je jouais de la mandoline. Puis je me suis mis au fingerpicking pour faire du country-blues, puis j'ai acheté une guitare archtop pour jouer du jazz traditionnel. J'étais vraiment puriste à cette époque. Je ne le regrette pas mais je ne veux plus me limiter. Désormais, je veux créer plus d'espace, utiliser moins d'accords, simplifier les chansons pour laisser de la place à l'auditeur, mieux communiquer les émotions, que la musique devienne comme une prière : qu'elle soit lisible. C'est étrange ce mouvement : quand on écoute les vieux blues, des mambos, certaines musiques d'Afrique, il y a parfois deux accords, souvent un, et moins il y en a et plus cela semble spirituel, transcendantal. Et je me demande : qu'est-ce qu'on entend au fond quand on entend si peu ? ★

Album *"Rhumba Country" (New West)*

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2024

RELAY. sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2024

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary

“Vous êtes avec Monsieur Gérard ?”

MANSET

Gérard Manset publie un 24ème album, “L’Algue Bleue”, qui conforte son statut totalement à part dans le paysage musical français. C’est notre Bob Dylan. Sauf que dans son cas, on parlera de Never Beginning Tour. Ce qui ne le rend que plus mystérieux. Entretien avec une légende bien vivante.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

LE PATRON DU RESTAURANT CHINOIS S’AVANCE AVEC UN GRAND SOURIRE : “*Vous êtes avec Monsieur Gérard ?*” Anonymat ou familiarité ? On ne le saura pas, mais cela résume assez bien la dualité du personnage. On imagine Manset austère, secret, limite autiste. “Monsieur Gérard” arrive, sympathique, disert, drôle… La conversation s’entame, off the record. A contrario de son image de “Solitaire”, Manset insiste sur la nécessité d’avoir un copain, un alter ego. Il fait l’éloge de Laurent Malek, son ami d’enfance avec qui il a débuté dans les sixties puis tenu le studio de Milan ; de Bernard Estardy et de son studio CBE ; enfin de Jacques Ehrhart, son comparse actuel en studio depuis “Matrice”, et de Nicolas Comment, son ami et photographe attitré… Oui, nous sommes bien avec Monsieur Gérard.

L’œuvre

ROCK&FOLK : Votre carrière et Rock&Folk ont débuté à peu près en même temps…
Gérard Manset : A Rock&Folk, il y avait Bayon (qui signait alors Bruno T, ndr) pour les premiers articles, une très belle critique de deux pages. J’ai eu la chance de n’avoir quasiment que de très bonnes critiques. Une ou deux fois, j’ai eu des cassages de gueule en règle… Mon côté un peu désinvolte a dû en agacer quelques-uns et ça s’est parfois retourné en mauvaises critiques injustifiées.

R&F : Pensez-vous en termes d’œuvre ?
Gérard Manset : Je suis toujours dans ce qu’on peut appeler l’œuvre, je continue les mêmes albums, ils s’enchevêtrent, se superposent, s’entrecroisent, j’ai toujours des titres qui ont dix ans, d’autres très récents…

R&F : C’était déjà le cas de “Royaume De Siam”…
Gérard Manset : Oui mais à cette époque, ils se chevauchaient sur trois, quatre ans, maintenant c’est sur quinze ans, quelquefois vingt ! Dans le dernier album, “Monsieur” a au moins quinze ans. J’en ai dix versions, plus longues, plus courtes, avec des cordes, sans cordes, avec une voix de fille, sans voix de fille… Et le premier titre, “Comment Tu T’Appelles”, date du Studio de Milan ! Enfin la maquette…

R&F : Vous reprenez les bandes d’époque ?
Gérard Manset : Non, je réenregistre tout. Le seul pour lequel j’avais exhumé des bandes de Milan, c’est “On Nous Ment”, dans “Blossom”, qui est d’ailleurs beaucoup passé en radio… Certaines personnes ont reconnu les guitares sèches que j’avais faites avec David Woodshill.

R&F : Parlez-nous de lui.
Gérard Manset : C’est un Anglais qui avait débarqué à Paris, qui jouait avec des tas de musiciens, très dandy, immensément talentueux, il aurait pu faire une carrière à la Mark Knopfler… Avec le jeune guitariste du dernier album, Fabien Mornay, qui joue très bien, on était en studio, on faisait un petit break, je me suis mis à parler de David.

Photo Nicolas Comment-DR

Je lui dis : '*J'ai eu un studio pendant six ou sept ans, j'y ai fait quelques albums, j'avais un guitariste anglais, il arrivait, il prenait n'importe quelle râpe, accordée, par accordée, avec des cordes en moins, il jouait, une prise, il partait, c'était un chef-d'œuvre*'. Bon, ça n'a pas de sens de dire ça, alors... Je n'avais jamais fait ça, je vais sur YouTube et je lui mets dans les enceintes "2870" ! Ah, là, il a pâli... Et moi aussi d'ailleurs, parce que je ne l'avais jamais entendu comme ça.

R&F : Vous appartenez au monde de la pop ?
Gérard Manset : Je n'ai jamais été là-dedans, d'abord parce que je ne fais pas de scène et que j'ai arrêté la télé depuis quarante ans. Donc, sans télé, sans scène, c'est quand même problématique d'envisager des comparaisons avec le showbiz ou la musique pop...

R&F : Mais on pourrait vous dire : "*il faut un titre qui passe à la radio*" !
Gérard Manset : Ah mais on me l'a souvent dit ! C'est concevable, j'ai un producteur, Warner, j'ai des budgets d'albums très conséquents, j'ai toujours eu une grande liberté, je fais ce que je veux, donc la moindre des choses, c'est qu'en retour... Je n'ai jamais fait d'album complètement délirant. Je suis très soucieux de l'intelligibilité. J'essaie d'être plus proche de Balzac que du Nouveau Roman.

R&F : Quid du premier album ? "Golgotha", c'est superbe, pourquoi ne pas le ressortir ? On n'a jamais vraiment compris…
Gérard Manset : Moi non plus... (*silence*) Je ne le renie pas mais... C'est périphérique, ça ne m'amuse pas. C'est bricolé, c'est une sorte de fausse inspiration. Non, mon univers, je l'assume, c'est "Est-ce Ainsi Que Les Hommes Meurent", c'est "Matrice", c'est "Lumières" qui fait dix minutes. Des choses qui flirtent avec la psychanalyse. Le reste, je m'en fous. On pourrait me dire que "Golgotha" flirte aussi avec la psychanalyse. Non, ça flirte avec le catéchisme bas de gamme... Quand ça n'est pas bien, il ne faut pas le ressortir. Surtout pour faire quoi ? Pour vendre trois albums ?

Inconditionnels

R&F : Outre "Il Voyage En Solitaire", vous avez eu quelques chansons avec un côté pop…
Gérard Manset : Oui, j'en ai encore, mais on ne les entend pas de la même manière parce que la voix est plus âgée. Plus près du premier album, d'ailleurs, avec toujours cette veine 1968. Je vous en cite une : "L'Amour En Océanie", c'est "La Femme Fusée" !

"Sans télé, sans scène, c'est problématique d'envisager le showbiz ou la musique pop..."

Photo Nicolas Comment-DR

R&F : Donc vous appréciez toujours "La Femme Fusée"…
Gérard Manset : Oui, j'y pense à chaque album. Je ne l'ai pas remise, parce qu'il y a une deuxième partie avec tout l'orchestre qui délire, ça monte, il y a des cuivres, je me vois mal réenregistrer tout ce bordel pour quatre mesures... Mais "La Femme Fusée" est prête à partir.

R&F : Qu'est-ce qui vous pousse à continuer ?
Gérard Manset : J'ai encore un grand nombre d'inconditionnels. Ne serait-ce que pour cette petite chapelle, qui a fini par me convaincre que j'avais... pas du talent, c'est bien au-delà, c'est une identité qu'aucun autre n'a... Peut-être Bob Dylan, dans le monde anglo-saxon...

R&F : Et les Bashung, Higelin, Christophe, vos contemporains ?
Gérard Manset : Malheureusement, aucun des trois n'est encore là, alors je peux dire, avec beaucoup de respect, ce que je pense, parce que je les ai croisés, je les admirais. Mais je ne me suis jamais senti comme eux... Higelin avait beaucoup de talent de compositeur, mais c'était un fêlé complet. Bashung était dans un registre autre. J'étais très admiratif, il était remarquable, mais je ne crois pas que j'aurais été pote avec lui à quarante ans. Non, moi, je ne suis pas dans le showbiz, je suis dans la littérature ! Les artistes veulent du pognon, des fans, être adulés... Moi j'ai toujours refusé tout ça. Il n'y en a qu'un, mais qui a mal viré, c'était Jean-Louis Murat... Il avait du talent, une veine de compositeur. J'étais censé le produire, mais quand j'ai entendu ce qu'il avait fait, je lui ai dit : "écoute ce n'est pas la peine, tu n'as besoin de personne..." Il l'a mal pris, il a cru que je ne voulais pas. Au bout de quelques albums, j'aurais peut-être pu intervenir. Comme j'aurais pu intervenir sur Gainsbourg par exemple, mais jamais on ne me l'aurait autorisé. Autour d'eux, personne ne leur disait : "*tu sors du cadre, là*"... Bon, on me dit souvent la même chose : "*mais enfin, personne ne te dit rien ?*" C'est une sorte d'hypnotisme. J'endors tout le monde ou quoi (*sourire*) ? ★

Album *"L'Algue Bleue" (Parlophone)*

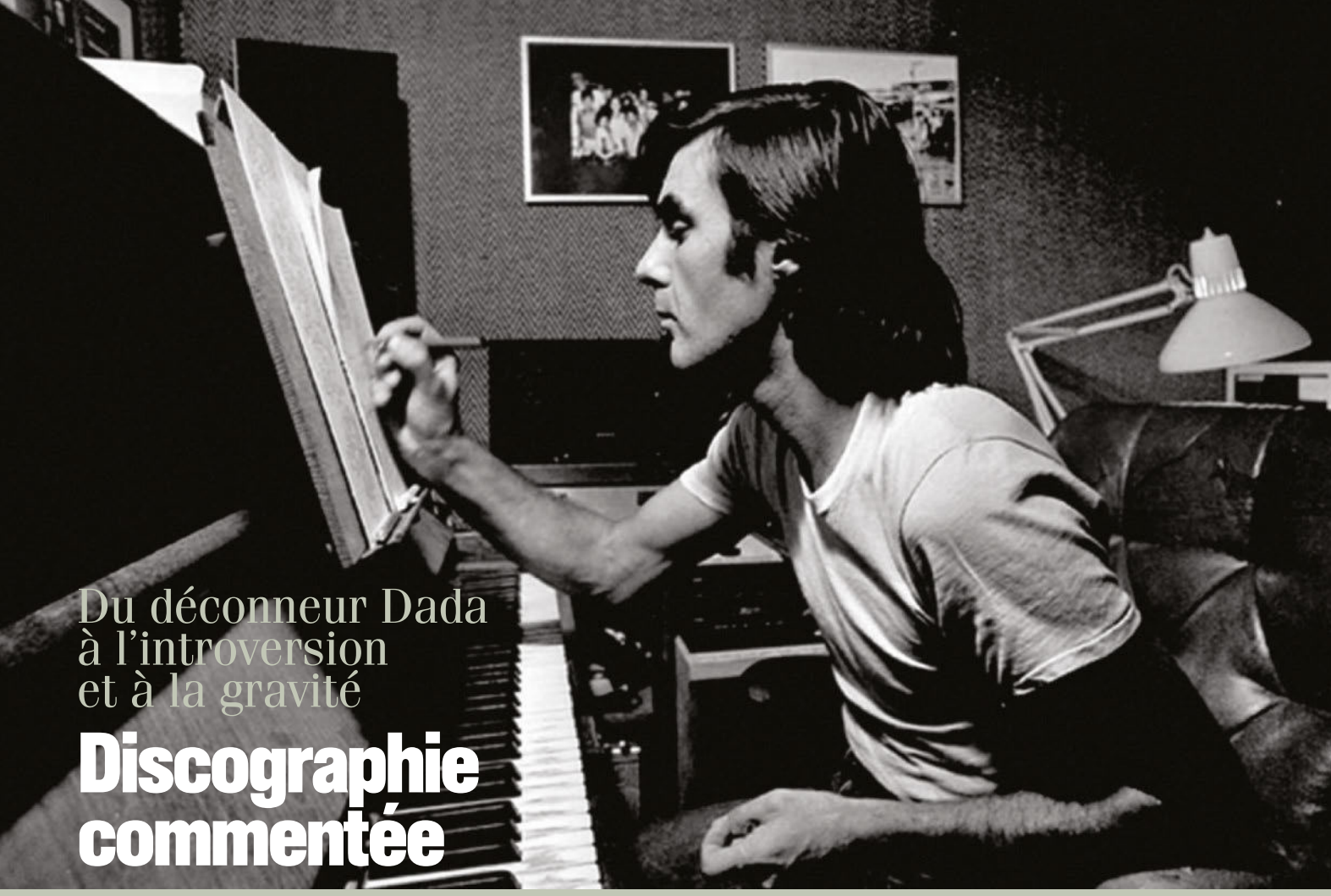


Photo archives Rock&Folk-DR

Du déconneur Dada à l'introversion et à la gravité

Discographie commentée

Vingt-quatre albums tels qu'ils sont parus à l'origine — les douze premiers en vinyle. Les multiples rééditions CD, orchestrées par Manset, seront l'occasion pour lui de réorganiser son œuvre : des chansons disparaîtront, voire des albums entiers, d'autres réapparaîtront ailleurs... Il s'en explique : *"J'entends sempiternellement dire : il nous resaucissonne ses titres, il change les compositions des albums... Je paie le fait de ne pas avoir été une sorte d'escroc qui mettrait sur un CD la même durée qu'un vinyle, 40 minutes, alors qu'un CD, c'est une heure... Donc il reste vingt minutes à remplir. Voilà, moi je les ai remplies. Pour ça, il faut remanier les albums."* RECUEILLI PAR STAN CUESTA

"Gérard Manset"

(1968)

Un culte entoure cet album plusieurs fois réédité en LP sous le titre "Gérard Manset 1968", mais jamais en CD. Il contient le fameux premier single, "Animal On Est Mal" mais aussi d'autres pépites, avec des arrangements de cordes et un son de basse fabuleux. Manset ne s'y reconnaît pas : *"Ça ne m'empêche pas d'être assez admiratif, mais..."* Et si on lui dit que beaucoup de gens l'adorent, il répond : *"Oui, oui, et je les comprends, c'est Ubu Roi."*

"La Mort D'Orion"

(1970)

"Quand le directeur de Pathé a entendu l'album, il est tombé de sa chaise... C'est porté par un son miraculeux, analogique, et par une voix toute jeune... Rendons grâce à Bernard Estardy. Je n'aurais jamais pu faire ça ailleurs, j'avais beau arriver avec les pires délires en tête, il était partant pour tout ! Mais 'La Mort D'Orion' m'a fait tomber dans une sorte de névrose, ma barbe a poussé, je me suis interrogé... On est passé du déconneur Dada à la Magritte à l'introversion et à la gravité. J'étais le premier désarçonné... Tout le monde croit que je faisais mes albums dans un état second, jamais ! Je ne bois pas, je ne fume pas. Je suis debout à 9h du mat', je n'écris pas la nuit. Je ne regarde pas les étoiles, je vis sur les étoiles."

"Long Long Chemin"

(1972)

"L'Album Blanc", aussi titré "Manset" — comme les deux suivants — ou "Celui Qui Marche Devant", d'après l'une de ses grandes chansons, ne fait pas partie des préférés de son auteur, qui a bloqué sa réédition jusqu'en 2017 : *"Je le trouvais presque impudique... Et quelques phrases ne me plaisaient pas, je les trouvais un peu... auteur Sacem. J'aime à la fois être complètement inattendu, déglingué, mais dans l'orthodoxie de la poésie. Donc, il y avait un ou deux mots..."* Ça suffit à empêcher la réédition d'un album ? Monsieur Gérard, dans un éclat de rire : *"Oui, pendant quarante ans !"*

"Y A Une Route"

(1975)

Manset l'appelle "Le Solitaire" — du nom de son unique vrai tube, "Il Voyage En Solitaire", qu'on retrouve ici — et il en garde un souvenir mitigé : *"C'est quand même aussi très grave, 'On Sait Que Tu Vas Vite', 'Attends Que Le Temps Te Vide'..."* Les artistes ne sont pas toujours les meilleurs juges de leur production : ce disque est un chef-d'œuvre.

"Rien A Raconter"

(1976)

Manset a-t-il des albums préférés ? *"De moi ? Bien sûr. Les années Milan, presque tous... Pas le deuxième, 'Rien A Raconter', parce qu'après le "Solitaire", j'étais un peu déglingué par le succès..."* Ce que laisse deviner son titre. Mais ce disque contient deux pures merveilles, "Les Vases Bleues" et "Rouge Gorge", intégrées à d'autres albums lors des rééditions CD.

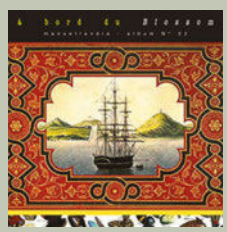
"2870"

(1978)

L'un des meilleurs, avec son morceau titre splendide et terrifiant. Manset le sait : *"Celui-là est du niveau de tous les Anglo-Saxons du monde !"* A l'époque, il déclare ne se mesurer qu'à des artistes comme Pink Floyd. Il tempère aujourd'hui : *"Pink Floyd, ils passaient un an en studio, ils étaient quatre, ils avaient tous les producteurs du monde. Moi j'étais seul... Je bricolais mes trucs chez moi, '2870', la bande est inaudible, c'est des bouts, c'est moi qui ai tout refait. Je n'en suis pas si content parce qu'à part le long morceau titre, de l'autre côté, il y a 'Jésus' et je ne sais plus quoi, je m'en fous un peu..."* Mais il contient aussi "Le Pont" et "Amis", deux de ses plus belles chansons.

GÉRARD MANSET

“Je paie le fait de ne pas avoir été une sorte d’escroc qui mettrait sur un CD la même durée qu’un vinyle”



“Royaume De Siam”
(1979)

Encore un jugement sévère sur un album de toute beauté : *“Enregistré en une journée, on a fini à minuit. Il y a des titres très bien, mais je vais un peu dans tous les sens...”* Le morceau “Royaume De Siam” est un sommet. Avec son ambiance orientale, son sitar et ses cordes, c’est le “Kashmir” de Manset.

“L’Atelier Du Crabe”
(1980)

Son album le plus rock’n’roll avec le morceau titre et surtout le formidable “Manteau Rouge” : *“J’étais jeune, avec une inspiration aussi quelquefois sur des titres rapides, cool... ‘L’Atelier Du Crabe’, de temps en temps, il me venait un truc comme ça, léger, pourquoi pas ? Je n’ai pas de problème avec ça.”*

“Le Train Du Soir”
(1981)

“J’étais très content d’un titre qui s’appelait ‘Marchand De Rêves’...” Ce morceau de douze minutes est effectivement le sommet de cet album moins marquant que les trois suivants.

“Comme Un Guerrier”
(1982)

“Lumières”
(1984)

“Prisonnier De L’Inutile”
(1985)

La fameuse trilogie : *“Là, on entre dans le dur !”* Rien à jeter ? *“On ne peut pas dire ça. Ça ne serait pas raisonnable. Simplement, on est obligé de tout prendre. Voilà, ces trois-là, on prend tout. Pour moi, c’est UN album. J’ai du mal à les dissocier. Je peux mettre un titre de l’un dans un autre...”*

“Matrice”
(1989)

“Revivre”
(1991)

“Matrice” a été le premier album de Manset directement disque d’or (100 000 ventes à l’époque), son plus grand succès, excellent de bout en bout, intense et inspiré. Pour lui, il forme un tout avec le suivant : *“C’est un seul album. Parce que dans ‘Revivre’, il y a aussi quelques titres... ‘Tristes Tropiques’, magnifique, les cordes, j’étais content ! ‘Matrice’/ ‘Revivre’, on prend tout.”*

“La Vallée De La Paix”
(1994)

“Jadis Et Naguère”
(1998)

Déjà, dans “Revivre”, on pouvait regretter l’utilisation d’une boîte à rythmes au son assez daté. Ces deux albums des années 1990 souffrent de problèmes similaires : *“J’ai voyagé pendant au moins dix ans dans tous les coins de la planète, je n’ai sorti que deux albums. Et il y a surtout le fait que c’était les débuts du numérique... C’était effrayant, pas un studio ne s’en sortait, un cauchemar. Là, sur le plan de la production, on pourrait critiquer. Bon, ce n’est pas grave, parce qu’à l’époque, les autres n’avaient pas mieux.”*

“Le Langage Oublié”
(2004)

“Obok”
(2006)

“Manitoba Ne Répond Plus”
(2008)

Trois albums importants qui marquent un net retour en forme. Manset retient surtout les deux derniers : *“Ah oui ! Je mets ‘Manitoba’ et ‘Obok’ ensemble. ‘Le Pays De La Liberté’, ‘Jardin Des Délices’, personne n’a ça !”* “Comme Un Lego”, qui ouvre “Manitoba”, sera interprété par Bashung sur son dernier album, “Bleu Pétrole”, qui contient quatre chansons de Manset (dont une étonnante version du “…Solitaire”).

“Un Oiseau S’Est Posé”
(2014)

Double album sur lequel Manset reprend des anciens titres, certains en duo, comme “Animal…” avec Deus : *“C’était une demande contractuelle de Warner, j’ai dit ok... Pourquoi pas ? Au contraire, j’adore ça. Si demain il fallait que je refasse le premier album, je le referais ! Mais surtout refaire ‘Lumières’, ça, je l’avais en tête. Et puis ‘Matrice’ ! Et ‘Le Train Du Soir’, avec Axel Bauer, superbe !”* Le plus beau duo, c’est une version incroyable du mythique dernier titre de “La Mort D’Orion” : *“On a au moins la preuve que si j’avais eu quelques Américains... ‘Élégie Funèbre’ avec Mark Lanegan, ça dégage !”*

“Opération Aphrodite”
(2016)

“A Bord du Blossom”
(2018)

“J’étais très content, les gens ne se rendent pas compte qu’il y a cent fois plus de travail là-dedans que dans un album de n’importe qui. Dans ces deux disques, il y a des chansons très lisibles et très claires : ‘Le Lys Dans La Vallée’, tout à fait limpide, ‘Que T’Ont-Ils Fait ?’... Néanmoins, l’ensemble étant entrelardé de tous ces textes de voyage, de navigateurs ou d’Aphrodite, les gens sont paumés, ils ne sont plus dans le rock titre à titre. Mais ça n’est qu’à moitié mon problème.”

“Le Crabe Aux Pinces D’Homme”
(2022)

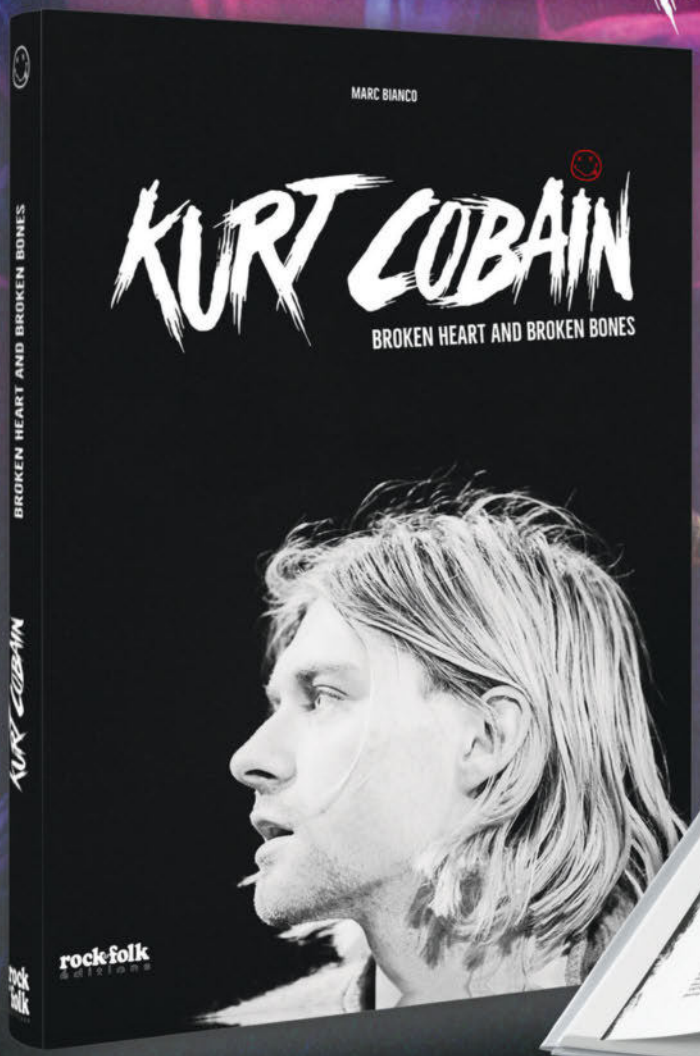
“L’Algue Bleue”
(2024)

“Donc je me suis écarté de ce que j’avais fait sur ces deux albums, qui me plaît beaucoup plus comme travail de créateur, où j’avais des textes, des interventions, on partait dans un délire, une sorte de saga, un péplum qui n’en finit plus, ça j’adore. J’en ai vendu quand même, j’ai eu beaucoup de presse, mais j’ai cru comprendre que même ceux qui aimaient, tout ça les égarait... Le public de la musique, même s’il aime Jacques Brel ou Léo Ferré, ce ne sont pas des littéraires, ils s’en foutent de Pierre Louÿs, d’Urfé ou de ‘Lord Jim’... Donc je suis revenu, avec ‘Le Crabe Aux Pinces D’Homme’, à un album où j’aligne des titres, et avec celui-ci, ‘L’Algue Bleue’, pareil.”

SIMPLIFIEZ-VOUS
LA VIE
COMMANDEZ
EN UN FLASH

KURT COBAIN

BROKEN HEART AND BROKEN BONES



144 PAGES
FORMAT : 20,5 X 26,9 CM
PRIX : 19,95€

En vente chez votre libraire ou sur **www.boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : CASA ÉDITIONS
Service VPC - 45 avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex

OUI, JE COMMANDE :

☐ Pour les paniers inférieurs à 35 euros, participation au frais de port - Prix : 3 €

☐ KURT COBAIN - BROKEN HEART AND BROCKEN BONES
PRIX : 19,95€ - **REF : 71398**

Je choisis de régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre des **EDITIONS LARIVIERE**

Pour régler par carte bancaire,
reportez vous au flash code ci-dessus

MES COORDONNÉES :

CASAPAGE23

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles des partenaires.

*Tarifs France métropolitaine 2023. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 3 44 62 43 79 ou par email : abo.lariviere@ediis.fr

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement.
Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com.

Trente millions d'albums vendus, son cul sur la pochette et le plus grand riff de synthé de l'histoire du rock à guitares

SPRINGSTEEN

BRUCE TROP PUISSANT

Il y a quarante ans tout juste, un gars du New Jersey sortait un disque qui allait s'écouler à trente millions d'exemplaire en chantant l'Amérique en jean, les vétérans du Vietnam, les amis de jeunesse et ceux qui ne se rendent jamais. Ni le rock, ni les USA, ni Bruce Springsteen lui-même ne se sont jamais tout à fait remis de **"Born In The USA".**

PAR LÉONARD HADDAD

LES RAYURES ROUGE ET BLANC, IMMENSES, RECOUVRENT LA POCHETTE. Davantage que de patriotisme, le drapeau américain est ici un signe d'appartenance et de communauté. Le gars ne le brandit pas, il en porte les couleurs. T-shirt blanc et casquette de base-ball rouge sortant de la poche arrière droite de son jean pour la touche de bleu. Après vérification, la casquette appartenait au père décédé d'un de ses potes d'enfance. Mais ç'aurait pu être n'importe quel objet, un bandana, un chiffon pour lustrer sa voiture, à condition qu'il appartienne à la panoplie du parfait *american boy*, un fétiche culturel de base, une manière de dire : "*Je suis comme vous les gars, nous sommes une seule et même chose*" : des Amerloques. Le message springsteenien d'hier et d'aujourd'hui. Enfin, surtout d'hier. Car aujourd'hui est une autre histoire.

Photo Bettmann/ Getty Images

Le futur du rock'n'roll, c'est du passé. Il est temps de devenir son présent

L'une des meilleures biographies de Bruce Springsteen, celle de Peter Ames Carlin publiée en 2012, se conclut par une anecdote racontée par sa sœur Pam, un tour de magie de son frère aîné quand elle avait six ans et lui dix-huit. Devant ses yeux écarquillés, il lança de toutes ses forces une balle vers le ciel, qui ne retomba jamais. Où était-elle passée ? Comment avait-il fait ? Une grande part du mystère Springsteen se niche dans cette parabole. Ce type, il ne s'agissait pas seulement de l'aimer, il fallait croire en lui. En ce qu'il racontait dans ses chansons, en sa sincérité, en son groupe, en son authenticité. Béret gris sur la tête ou saxophoniste black sous le bras, bandana au front ou harmonica aux lèvres, muscles bandés rock ou blessures pansées folk, derrière chacune de ces incarnations, toutes passées à la postérité iconique, il y a un récit. Derrière chacun de ces récits, il y a une idée à faire valoir, une intention à décoder, un palier à franchir. Le premier, fin sixties début seventies, c'est la promenade sur la Boardwalk d'Asbury Park, le petit gars du New Jersey et sa bande de hippies rockers bariolés, le melting-pot US coagulé autour d'un seul type, sa bonne bouille, sa guitare, sa mystique. S'il y a un point d'origine springsteenien, c'est celui-là, le papa bipolaire buveur de six-packs de bière dans la cuisine éteinte, la maman italienne qui tient le foyer à la force de ses petits poignets et le jeune Bruce bien décidé à traverser la *street* pour trouver non pas un boulot mais un sens à sa vie. Et s'il y a un point d'arrivée (au sens de réussite), il a lieu en 1984, matérialisé par trente millions d'albums vendus, son cul sur la pochette et le plus grand riff de synthé de l'histoire du rock à guitares (répété soixante-dix fois). Pour la suite de cet article, nous nommerons la chanson, le disque, le triomphe, les malentendus et le point de non-retour qui vont avec, sous un seul et même titre générique : "Born In The USA".

Photo Aaron Rapoport/ Corbis/ Getty Images

En 1984, Springsteen est dans sa trente-cinquième année. Déjà dix ans qu'il est le "*futur du rock'n roll*", comme l'a écrit le critique Jon Landau avant de devenir son "producteur". Les guillemets sont ici une mesure de précaution tant il semble clair que Landau n'a jamais produit la moindre note de musique mais autre chose : un propos, un *purpose*, des idées sur ce que Bruce devait faire et sur ce qu'il devait être. Dans ses mémoires, Steven Van Zandt, bras droit et BFF de Bruce n'essaie même pas de cacher sa relation disons "compliquée" (les guillemets signalant ici un euphémisme) avec la manière dont Landau prit le contrôle sur la geste springsteenienne, en lui expliquant ce qu'il devait lire (John Steinbeck), voir (Steinbeck filmé par John Ford) et écouter (Woody Guthrie), avant de lui dire ce qu'il avait envie d'entendre : "*Tu peux être leur héritier, la voix de l'Amérique blanche de la* decency, *l'incarnation du pays profond, toi le gars de la côte Est*". Springsteen ne serait pas seulement une musique — ou une star —, il serait un idéal à atteindre, un cocotier auquel grimper, une cause pour laquelle se battre. Quatre disques plus loin, et alors que le double schizo "The River" (1980) et les chansons décharnées de "Nebraska" (1982) ont délimité un champ de vision immense mais sciemment en noir et blanc, Landau et Bruce se réunissent entre quatre-z-yeux et décrètent que le moment est venu. Passage à la couleur. Le futur du rock'n'roll, c'est du passé. Il est temps de devenir son présent.

La grosse affaire, celle qui change tout, est qu'entre-temps, Bruce a eu un tube, un vrai, un truc classé n°5 au Billboard US, une pasticherie fourrée à la crème fifties intitulée "Hungry Heart", le genre de titre qui a l'air sorti d'un jukebox avant même d'avoir été programmé dedans. "*J'avais toujours été ambivalent vis-à-vis du succès de masse.* (…) *Le risque existe de perdre son propre message de vue, d'être réduit à un symbole vide de sens, voire pire. Mais une telle audience est aussi l'occasion de mesurer la puissance et la durabilité de ta musique, son impact sur la culture et sur la vie des gens. Alors tu avances à tâtons jusqu'au gouffre et puis tu te jettes dedans, parce qu'il n'y a pas de pente douce vers le très grand succès.* (…) *C'était mon moment, j'étais prêt*", écrit-il dans son autobiographie à propos de la genèse de "Born In The USA". Intéressant fatalisme rétrospectif. Comme si être prêt à s'asperger d'essence et à gratter l'allumette changeait quoi que ce soit au résultat.

Le Boss est devenu le patron

Comme d'habitude, comme sur "Darkness On The Edge Of Town" (une quarantaine d'inédits), comme sur "The River" (autant), Bruce empile les chansons (pas loin du double, lire encadré) dans sa quête effrénée de savoir où il en est, où il va et comment. Les sessions s'enchaînent, se complètent, se contredisent. Les tracklists font de même. Une fois, deux fois, trois fois, une sortie d'album est imminente avant que Bruce ne débranche l'affaire et ne reparte en studio pour quelques chansons

Born in Nebraska

"Born In The USA" et "Nebraska" sont-ils les deux faces d'une même pièce ou un grand écart inouï ? Les deux à la fois.

Après "The River" (1980), lui-même scindé en trois personnalités — rock de bar du samedi soir, pop Brill Building et folk (rati)boisé —, Springsteen enregistre, début 1982, dix-sept démos acoustiques dans un style narratif aride, en parallèle de sessions garage avec le E Street Band, "*deux expériences d'enregistrement aux antipodes l'une de l'autre*". Des infos concordantes indiquent que le E Street Band essaie les titres acoustiques en question en mode groupe mais que Bruce n'aime pas ce qu'il entend, jusqu'à ce que Jon Landau lui explique que le disque, le vrai, ce sont les démos elles-mêmes. Le disque, le vrai, sera donc d'abord le très solitaire "Nebraska" (1982), le choix de la stricte crédibilité plutôt que celui de la E Street désirabilité. Aucune des versions rock'n'rollisées des chansons de "Nebraska" n'a jamais émergé, ni sur les coffrets d'inédits, ni en B-sides, ni en bootlegs, ni en éditions Deluxe (la dernière, consacrée à "The River", a déjà neuf ans). Ce qui est sûr, en revanche, et qui fait saliver, c'est qu'au moins deux chansons du futur album bannière étoilée existent, elles, en version folk austère : "Downbound Train" et "Born In The USA" elle-même. La qualité (stupéfiante) des versions "groupe" de ces deux titres (issues des sessions "Electric Nebraska") donne envie d'en savoir plus sur toutes celles qui n'ont jamais émergé. Dans les vingt-quatre mois qui suivront, Springsteen ajoutera une soixantaine de chansons de tous styles à ce premier jet. Outre celles qui constituent l'album "Born In The USA", une quinzaine sont sur le coffret "Tracks" (1995), quelques-unes ont servi de B-sides ou d'inédits pour best of, une douzaine enfin ont été bootleggées. Ce qui nous laisse au moins vingt titres de la période "Born In Nebraska" jamais entendus nulle part. Alors, Bruce et Jon, il vient, ce coffret, oui ou marre ? LH

de plus. Il enregistre chez lui, dans son home-studio. Il enregistre à la Power Station et au Hit Factory de New York, dans d'incessantes montagnes russes inspiration/ *writer's block* qui menacent de l'engloutir. Van Zandt parti en début de programme (il sortira deux albums le temps pour Springsteen de finir le sien), Bruce écrit "Bobby Jean" à son sujet, candidate au titre de plus grande chanson d'amitié rock jamais entendue. Les morceaux présents sur chacune de ces tracklists ? *A priori*, deux seulement : les inusables "Born In The USA" et "Glory Days", les autres étant abonnés à un jeu de chaises musicales perpétuel. Lorsqu'enfin satisfait Bruce dépose l'acétate sur la platine de Jon Landau, ce dernier fait gentiment la gueule. "*Manque le tube qui tue.*" A défaut de croire à la légende, imprimons-la : Springsteen répond : "*Y a soixante-dix morceaux, t'as qu'à l'écrire toi-même, ton fichu tube.*" Puis, furieux, il claque la porte et revient le lendemain avec le carton mondial de "Dancing In The Dark", son synthé sucré, sa voix *poppisée*, son vernis post-"Flashdance" et le sourire de Courtney Cox clippé par Brian De Palma en guise de dernier piolet dans la roche qui permet à l'alpiniste de basculer au sommet de la montagne. Le succès de masse est là, la prophétie (c'est maintenant !) auto-réalisée. *Top of the pops, King of the world. Ladies and gentlemen,* le Boss est devenu le patron.

"J'y étais"

De manière fascinante, le Springsteen groomé du clip de "Dancing In The Dark" et de la pochette intérieure de l'album n'est pas resté l'image d'Epinal de la période. Rien dans ce premier instantané ne laisse présager la réinvention de Bruce en Musclor mal rasé de la tournée qui suivra à l'été 1985. Springsteen se grime en Rambo rock, ce qui lui sera reproché, alors que le délicieusement bourrin "Rambo 2" sort justement en mai cette année-là. Interrogé à ce sujet dans le magazine "Technikart", Sylvester Stallone dira : "*Je suis conservateur alors que Bruce est progressiste, ok. Mais si tu fais abstraction du* bullshit *politique, on se rejoint sur le principal : ce que l'on recherche lui comme moi, c'est un respect absolu de la dignité humaine.*" Bruce interdit donc à Reagan de faire ses entrées de meeting sur le synthé hurlant de "Born In The USA". La chanson se veut un hymne oui, mais désenchanté, sur les vétérans laissés pour compte (comme "Rambo", donc, mais le premier, celui de 1982), le contraire d'une exaltation patriotique, plutôt un lancement d'alerte. Enfin ça, c'est le texte quand on le lit de près, pas le sur-texte, ce sentiment d'exaltation quand on hurle le refrain en brandissant le poing. A l'époque, Springsteen n'a pas encore fait son coming out politique, la moitié (au moins) de son public est Républicain et il ne s'agirait pas de se l'aliéner, sinon, bye bye les trente millions d'albums vendus. Or donc, l'affaire tourne au phénomène. Le disque triomphe. Les singles se multiplient. Il en sort sept, pas des nains : ils se classent tous dans le Top 10 US. Et encore, aucune des trois meilleures chansons de l'album ("Bobby Jean", "Downbound Train", "No Surrender") n'en fait partie… La tournée, n'en parlons même pas. C'est le temps de la découverte des stades et des concerts fleuves, quatre heures et demie par-ci, douze heures trois quarts par-là (ok, oui, on exagère). Les gens disent "*J'y étais*" avec des étoiles (blanches sur fond bleu) dans les yeux. Un an plus tard, Bruce sort une anthologie live de cinq albums, monolithe monstre à la gloire d'une décennie de concerts. Mais, signe qui ne trompe pas, il est ostensiblement seul sur la pochette du coffret. Pas de Miami Steve (devenu Little Steven en quittant le groupe). Pas de gros saxophoniste black à chapeau. Pas de batteur à lunettes fumées ni de prof de piano chauve ou de bassiste austère. Il est passé où, le E Street Gang ? Springsteen est à un tournant. Il s'est marié avec une jeune actrice. Vit dans une villa à Los Angeles, loin d'Asbury Park. On le voit dans les tabloïds, il a des vestes "Miami Vice", presque un mulet, presque le melon. En quelques mois à peine, c'est tout l'arc tendu vers le triomphe qui pète comme une corde de guitare qui fait un gros *bloink*. Le mariage part en sucette parano, le groupe n'en mène pas large, à qui il est

Springsteen se grime en Rambo rock, ce qui lui sera reproché

Photo Aaron Rapoport/ Corbis/ Getty Images

demandé pour la première fois de signer un contrat, un vrai, avec des avocats dans la pièce — ce qui permettra à Bruce de le laisser au chômage technique pendant près de dix ans. En haut de la montagne, on se sent très seul, l'oxygène et — surtout — le storytelling viennent à manquer. C'est quoi la suite ? Le fer battu tant qu'il est chaud ou le repli sur soi ? Plus de tubes, plus de synthés ou un retour à la guitare sèche ? La tête dans les nuages ou la tête dans le sable ? Il en dit quoi, Jon Landau ? Springsteen, le type le plus indécis de l'histoire du rock, est à un carrefour, son pire cauchemar. "Tunnel Of Love", le disque compromis qui sortira après trois ans de réflexion a ses moments, ses tubes ("Tougher Than The Rest") et ses fans mais il porte le poids d'être le disque d'après et celui d'un grand écart impossible : avec des petits bouts de Rue E dedans, une porosité aux sons eighties (le hit "Brilliant Disguise", remake de "Dancing In The Dark" doublé d'un texte aveu sur son complexe d'imposture) et une morosité générale qui deviendra une seconde nature pour Springsteen pour l'essentiel du reste de sa carrière studio. Suivront cinq années de silence et de dé(com)pression.

Ennui et dégoût de soi

Beaucoup de ce que fera Springsteen par la suite sera passionnant mais rien ne sera plus jamais infusé du même sentiment de nécessité, d'inspiration et de récit héroïque, à part sans doute "The Rising", son disque post-11-Septembre, né (on imprime la légende, les gars) d'un type croisé dans la rue, admonestant Bruce en lui disant "*On a besoin de toi, mec.*" Il y aura du bon ("Rising", "Magic"), du très bon (les "Seeger Sessions", "The Ghost Of Tom Joad", "Streets Of Philadelphia"), du nettement moins bon ("High Hopes", "Only The Strong Survive"), mais il y aura surtout une rupture directionnelle complète en raison de la mise en crise du récit fondateur du bon petit gars comme vous et moi lancé à fond sur sa (*thunder*) route. Springsteen est arrivé à destination. Arrivé si haut qu'il n'a d'autre choix que de s'accommoder de son statut hors sol, y compris quand il ne se reconnaît plus dans le miroir. En 1992, "Human Touch" et "Lucky Town" sortent le même jour, deux albums où la lutte contre le manque d'inspiration et une forme d'ennui-dégoût de soi s'entendent à chaque coup de baguette, de blues et de menton. Viendront ensuite le temps des "Greatest Hits" et de la réformation du E Street Band, le retour de Little Steven, la mort de Clarence Clemons, celle de l'organiste Danny Federici et celle d'un certain esprit de conquête, remplacé par une logique de gestion et de déclinaison du "message" au coup par coup, habillé plus ou moins pop, folk, cow-boy ou soul selon les saisons et les discours promo. Springsteen est né au moins quatre fois, la première en 1949, la seconde en 1972, quand il auditionna pour le mythique John Hammond chez Columbia. La troisième en 1975 (… To Run), la dernière en 84 (… In The USA). Et puis il a arrêté de naître, il n'a fait que vivre, continuer, être. Les sept disques entre "Greetings From Asbury Park, NJ" (1973) et "Born In The USA" restent les sept Tables de la Loi, dont les adeptes et les apôtres discutent des mérites respectifs et de l'ordre d'excellence. Il en a fait le double depuis (quatorze) qui comptent facilement moitié moins que ces sept-là.

Springsteen l'a souvent dit, son œuvre de songwriter consiste à *"mesurer l'écart entre le rêve américain et sa réalité"*. Appliquée à lui-même, sa trajectoire, son succès, quelle signification donner à cette phrase ? Pour lui, tout a changé au moment de "Born In The USA", quand il prit la décision, mûrement réfléchie, de réduire cet écart à néant, touchant le rêve du doigt sans mesurer combien cet instant de vertige altérerait sa réalité pour toujours en en faisant une superstar du rock (presque) comme les autres. On ne pouvait plus vraiment croire en Springsteen après ça. En tout cas, plus comme à un grand frère adoré. Au fond, c'était inévitable. Quand on envoie la balle vers le ciel pour de vrai, elle finit toujours par retomber. ★

Album *"Born In The USA, 40th Anniversary Edition" vinyle rouge, "Best Of Bruce Springsteen" (Sony Music)*

THE BEACH BOYS

SURF AND DESTROY

"Quand on me demande comment je me suis senti en regardant ce film, je réponds : nostalgique et un peu triste"

Un grand documentaire sur Disney+ tente d'apporter une conclusion à l'histoire de l'immense et chaotique groupe familial. Brian Wilson n'est plus en capacité de donner son point de vue ? **Bruce Johnston** et le mal-aimé **Mike Love** apportent ici le leur.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

NOUS SOMMES EN 2024 ET, AVEC L'AIDE DE LA SCIENCE, DE LA LOI ET DE L'AUTO-TUNE, LES BEACH BOYS EXISTENT TOUJOURS. L'incarnation actuelle du groupe est la propriété de Mike Love, fameux cousin de Brian, Dennis et Carl Wilson. Tout a été reproché au Californien au cours des soixante-deux dernières années : soif de pouvoir, avidité, conservatisme musical et politique, amour exagéré pour les chemises de satin bariolées et les actions en justice auprès de son entourage. En opposition aux gentils et sensibles frères Wilson, Mike Love tient le rôle du salaud depuis 1962. L'homme qui n'aimait pas "Pet Sounds", qui aurait voulu sortir des déclinaisons de "Surfin' USA" jusqu'à épuisement, le *square* qui porte des casquettes tous les jours, déteste les Beatles, la drogue et la finesse psychologique. Le méchant, souriant et brutal. Pas de chance, Mike Love est toujours le patron, en tout cas le détenteur du nom Beach Boys pour les tournées depuis le milieu des années 1990, décision de justice faisant foi. Quiconque, tel le guitariste Al Jardine qui avait collé un *of the Beach Boys* derrière son nom pour des concerts solos en 2001, sera attaqué au tribunal. Qui pour témoigner en faveur de Jardine au moment de cette triste affaire ? Brian Wilson, sa femme Melinda et même l'*estate* de Carl Wilson décédé trois ans plus tôt. Une affaire parmi des dizaines d'autres dans un groupe qui, pourtant, est donc toujours officiellement actif. Pas d'album depuis 2012 ("That's Why God Made The Radio" où toute la dysfonctionnelle famille était réunie), mais des concerts à cadence élevée. Sans Brian Wilson ni Al Jardine, mais avec Bruce Johnston, l'homme de "Disney Girls (1957)".

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

JAGUAR

Odes pétaradantes au surf, aux voitures,

De Disney il est question aujourd'hui puisque la plateforme de streaming du géant américain (Disney+, donc) sort ce long documentaire, "The Beach Boys", deux heures richement produites qui narrent l'histoire officielle, parcellaire et édulcorée, sans doute négociée entre les parties, du plus grand groupe américain. Aucune sortie ou quelconque anniversaire à fêter. L'enjeu, quelque part, est bien plus important. Mike Love a 83 ans. Bruce Johnston, Alan Jardine et Brian Wilson vont sur leurs 82 ans. Pour le dernier des trois frères, le chemin devient très difficile. Sa femme Melinda, morte en février 2024, laisse le grand homme en perte complète d'autonomie. Il avait été révélé l'an dernier que le musicien souffrait de démence. Sa famille a depuis demandé sa mise sous tutelle, qu'un tribunal de Los Angeles vient d'accepter. Il vivra désormais sous la responsabilité de sa manageuse et de son agente. Le créateur de "God Only Knows" a utilisé toute la sève musicale qui lui restait ces trente dernières années (une douzaine d'albums). Il donnait des concerts il y a encore deux ans. Il n'y en aura plus. Sa dernière apparition, au mois d'avril, serrait le cœur : un match des Lakers au Staples Center auquel il a assisté transporté par sa famille dans un fauteuil roulant, en polo jaune, souriant et très amoindri. Brian Wilson n'était pas à l'aise à l'oral mais a donné sa version de l'histoire dans un biopic ("Love And Mercy", 2014), une autobiographie ("I Am Brian Wilson", 2016) et un documentaire ("Long Promised Road", 2021). Ses affaires sont en ordre.

Devant les Beatles

Mike Love, qui sait ce que besoin de reconnaissance veut dire, a lui aussi eu envie de défendre son point de vue. Il a sorti ses mémoires ("Good Vibrations: My Life As A Beach Boy") un mois avant ceux de Brian. Voici maintenant le film documentaire. Love a-t-il activement participé au projet ? On va pouvoir s'informer directement à la source, car le chanteur lead des Beach Boys donne des interviews par téléphone. "*It's bonjour for me, bonsoir for you*", cabotine-t-il d'emblée en bon connaisseur des fuseaux horaires mondiaux. La voix grave est immédiatement reconnaissable. Alors, ce film ? "*Notre compagnie Iconic, a fait cet arrangement avec Frank Marshall et Thom Zimny, les réalisateurs. Ils ont assemblé un documentaire très complet sur l'histoire du groupe, et ça passera sur Disney+. Le film parle de l'origine des Beach Boys, de la relation familiale. Ce sera un film très positif.*" Iconic est une entreprise fondée par Irving Azoff, ancien manager des Eagles, qui a racheté le catalogue des Beach Boys et celui d'autres étoiles (Joe Cocker, Bryan Ferry, David Crosby, Graham Nash, Rod Stewart, Chris Stills, Dean Martin, Cher, Nat King Cole...). Cette compagnie d'un nouveau genre, qui contrôle depuis 2021 les masters des Beach Boys, une partie de leurs droits d'édition, l'usage de la marque et la gestion des produits dérivés, essaie désormais de "*faire vivre l'héritage du groupe*", ce qui signifie en français faire de l'argent. Mike Love, qui a accepté la vente au même titre que les autres ayants droit n'est donc pas le grand démiurge de l'affaire, mais un simple participant. "*Je me suis contenté de donner une interview. Car, bien sûr, mon cousin Dennis Wilson est mort en 1983 et son frère Carl Wilson en 1998, chanteur merveilleux et directeur musical du groupe. Et Brian Wilson... Il a toujours eu ses problèmes, mais c'était un génie en studio. J'ai eu la chance de pouvoir écrire quelques morceaux avec lui. Les réalisateurs ont été assez gentils pour venir chez moi, près du lac Tahoe, dans la Sierra Nevada, un endroit magnifique. Ils sont restés de longues heures et j'ai pu leur donner ma perspective sur la carrière des Beach Boys. L'impact des chansons a été très marquant. Vous saviez qu'un psychologue à Sheffield, Angleterre, a fait une étude pour savoir quelle chanson vous fait vous sentir le mieux ? La chanson qui est arrivée en tête du classement est 'Good Vibrations'. J'ai appris ça très récemment, c'est pas mal pour une chanson qui est sortie en 1966 et qui a été numéro 1, y compris en Angleterre, tandis que le numéro 2, c'était les Beatles, hé, hé. On a toujours eu des fans formidables, partout autour du monde. C'est une bénédiction de pouvoir avoir cette reconnaissance, y compris dans ce nouveau millénaire.*" Du Mike Love tout craché : des éléments de langage écrits à l'avance (on retrouvera des passages similaires dans la brève conférence de presse qu'il donnera), une référence aux succès commerciaux, des propos sentimentaux qui peuvent cacher une perfidie et, bien sûr, un taquet aux Beatles, sa cible de prédilection depuis le Ed Sullivan Show de février 1964.

Déchirures et disputes

Il faut parler du film. Si celui-ci exhume des tas d'images familiales filmées en Super 8, il n'apprendra pas grand-chose aux fans. Choix curieux, la narration s'arrête après la conception de "Holland", album de 1973 enregistré au pays de Vermeer. Les cinquante et une années

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

aux hamburgers et aux filles en bikini

suivantes sont évoquées dans une courte ellipse. "*Le documentaire parle de choses postérieures, tout de même. On entend 'Kokomo' par exemple, qui a été numéro 1 en 1988. Mais je suis d'accord : l'histoire des Beach Boys est remplie de beaucoup de moments historiques, ils n'ont pas pu tout mettre. On voit des extraits de notre concert à Washington DC un jour de fête nationale, face à des centaines de milliers de personnes. Le film se concentre sur les origines du groupe et cette connexion familiale qui est une très bonne histoire. Tout a commencé dans le salon à musique de la famille Wilson, là où nous avons créé 'Surfin" et 'Surfin' Safari'. Mais, même avant cela, nous chantions aux réunions de famille. A chaque Thanksgiving, chaque Noël, aux anniversaires. Ma mère était très portée sur la musique, elle chantait de l'opéra. Mon cousin Brian et moi chantions les Everly Brothers, du doo-wop, les Four Freshmen. Nous avions un piano à queue, un orgue et une harpe dans le salon, on a grandi avec. On faisait de grandes fêtes. Ma mère venait d'une fratrie de huit. Huit enfants en ne comptant que ceux qui ont survécu. Murry, son frère, était le père de Brian, Dennis et Carl. C'était vraiment une affaire de famille. Quand on me demande comment je me suis senti en regardant ce film, je réponds : nostalgique et un peu triste. Dennis n'est plus parmi nous, Carl non plus et Brian a ses problèmes.*" Une série documentaire n'aurait-elle pas pu permettre de tout raconter ? "*Ça ferait sens, et j'espère que ça se fera dans les deux ans à venir. Vous vous rendez compte de l'importance des gens qui ont ouvert pour nous : Billy Joel, Buffalo Springfield, peut-être même Crosby, Stills, Nash & Young, hé, hé. On a joué au TAMI Show avec Marvin Gaye quand même, on est même devenus bons amis avec lui. On a croisé des gens qui étaient des morceaux d'Histoire,*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

c'est fascinant. J'aurais aimé que la partie musique soit plus documentée. On a tant joué, enregistré, donné des concerts partout dans le monde… Ce qui est encore le cas aujourd'hui. On a joué au festival Stagecoach à Coachella, et on est le groupe à l'affiche qui a rassemblé le plus de spectateurs. Toutes les générations étaient là, pas seulement nos fans historiques, il y avait aussi des adolescents. Et ça, c'était dimanche dernier…" Love essaie d'être rassembleur et consensuel. Le film aussi d'une certaine manière. Parmi les nombreuses déchirures et disputes que le groupe a connues, une seule est évoquée longuement : la trahison de Murry Wilson, père manager violent et autoritaire évincé en 1964 et qui revendit Sea Of Tunes en 1969, la compagnie qu'il avait fondée et qui détenait le catalogue du groupe. "*Mon oncle s'était emparé des droits d'édition avant même que je découvre de quoi il s'agissait. Je savais qu'on était crédité sur ces chansons, mais je ne connaissais pas du tout la valeur des droits d'édition. Et très franchement, il y a énormément de chansons sur lesquelles je n'ai pas été crédité par sa faute. Mon oncle était très bon pour promouvoir le groupe, il a fait un sacré boulot. Mais il manquait un peu d'éthique et c'est ce qui a fait que j'ai été maltraité, tout comme ses fils. C'est terrible parce qu'il a profité du fait qu'il pouvait prendre l'avantage sur ses fils, et je dirais même ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Brian a essayé d'intervenir à l'époque, mais il ne pouvait rien faire car il était sous la tutelle de son père. Mais ce problème a été résolu il y a environ trente ans, donc c'est de l'histoire ancienne. Ce sont des choses qui arrivent parfois, y compris dans les familles. J'ai décidé de me concentrer sur le positif. Tout va bien pour nous ces temps-ci. L'an dernier par exemple, le dimanche de Pâques, il y a eu un hommage aux Beach Boys avec vingt artistes qui ont chacun joué une chanson du groupe, c'était dément. Encore un autre truc incroyable organisé par Iconic. On s'est tous réunis à Hollywood avec Brian, Alan, David Marks, Bruce Johnston, on a assisté au spectacle et on est allé féliciter les artistes. Weezer a joué 'California Girls' par exemple, incroyable. John Legend a fait 'Sail On Sailor', je pourrais tous les citer. Il y a le film, mais il y a aussi un livre chez Genesis, qui est une maison d'édition fabuleuse.*" Rien donc, ou très peu sur les disputes internes au groupe, les différends artistiques, les procès… "*On parle quand même d'un certain nombre d'affaires, tout n'est pas tu. Je vois deux choses : il y a l'aspect musical du groupe, qui est primordial. Mais il y a aussi l'aspect individuel. Parfois des gens ne s'entendent pas bien et se réconcilient, parfois il n'y a pas de réconciliation et chacun mène sa vie de son côté. Un groupe d'individus génère parfois des désaccords, des conflits, oui. Mais si vous écoutez les harmonies… Vous n'obtenez pas ces harmonies dans le conflit, ça, j'en suis certain. Je dirais même que les harmonies engendrent la positivité, voire l'amour.*" C'est beaucoup d'amour de la part d'un être qu'on a connu plus brutal et conflictuel. Un sujet le fait sortir de sa posture : quand on évoque l'impossibilité pour Brian d'utiliser le nom du groupe. "*Ce n'est pas exact. Brian a choisi de quitter les Beach Boys fin 1964, c'est très simple. On a ensuite fait plusieurs réunions du groupe qui se sont très bien passées. Brian a son groupe depuis je ne sais pas combien d'années, mais les Beach Boys, ça a été toujours été un chanteur lead. Bruce Johnston a remplacé Brian en 1965, il a pris sa place sur scène. Il y a eu un accord sur le fait que je continue avec les Beach Boys, et tout le monde est très content ainsi.*" Il ne comprend donc pas sa réputation de méchant ? "*Je réponds en général que les gens n'ont pas assisté aux choses, ils ne peuvent pas savoir ce qui s'est passé. Des choses négatives ont été dites sur moi. Je ne sais quoi répondre. On a aussi dit que les relations n'étaient pas excellentes au sein des Beatles ou des Eagles. Souvenez-vous que les Eagles avaient dit qu'ils ne feraient plus jamais de concerts, et ils sont encore là. Il y a des hauts et des bas. J'ai peut-être aussi été dépeint comme le méchant parce que je n'ai jamais pris de LSD, de cocaïne ou d'héroïne tandis que d'autres dans le groupe s'en sont donné à cœur joie. C'est un choix de vie. Et les choix de vie des uns et des autres ne sont pas toujours compatibles. Pour ma part,*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

je fais de la méditation, depuis 1967, depuis que le Maharishi (Mahesh Yogi) m'a enseigné les premiers préceptes de la méditation transcendantale, à Paris d'ailleurs, à l'hôtel Crillon."

Don't fuck with the formula

Dans son exégèse personnelle, Love dépeint un tableau où il campe le rôle du parolier dont la collaboration avec Brian Wilson a permis d'accoucher des plus grands tubes du groupe, "Surfin' USA", "I Get Around", "California Girls", "Good Vibrations", "Do It Again"... Mais il existe aussi chez lui une tendance à minimiser, voire à nier le schisme fondamental des Beach Boys amorcé ce jour de décembre 1964 où Brian Wilson a fait une dépression nerveuse à bord d'un avion qui emmenait le groupe à Houston. Une péripétie qui engendra la décision pour Brian d'arrêter les tournées. Désormais remplacé par Glen Campbell, puis Bruce Johnston, qui tenaient sa place sur scène à la basse et au chant, Wilson pouvait désormais rester à Los Angeles pour concevoir les albums du groupe. La première divergence importante : "Pet Sounds" (1966), le grand œuvre de Wilson et Tony Asher, écrit et enregistré pendant que les autres Beach Boys étaient en tournée. Un album auquel Mike Love reprochait une carence en tubes et l'éloignement du canon des débuts (surf, filles, hot rod et harmonies doo-wop). Un an après, alors que son cousin essayait d'aller encore plus loin artistiquement avec l'album avorté "Smile", Love donnait sa vision des choses plus clairement encore : "*Don't fuck with the formula*". La phrase n'est pas attestée, le fond de la pensée si. Rétif à ces chansons bizarres et moins vendeuses, Love, entre autres choses, n'aimait pas les paroles et leur auteur fumeur de haschich, le hippie fantaisiste Van Dyke Parks, qui finit par quitter le projet en constatant les rapports délétères entre les deux cousins. La version de Mike ? "*Brian s'est plongé dans le projet 'Smile' mais a fini par renoncer. Il a remisé les bandes sur les étagères et est rentré dans une grande période de dépression et de réclusion. N'empêche que, peu de temps après, nous avons réussi à écrire 'Do It Again' ensemble. Chez lui, sur son piano, après être allé marcher sur la plage. Et ça a encore été un numéro 1 je crois bien... J'ai toujours essayé d'aider Brian, notamment dans ses périodes de dépression.*" La fin est gonflée et mensongère, et aucun des protagonistes (sauf Van Dyke Parks) ne lui donnera plus tort.

> "J'ai peut-être été dépeint comme le méchant parce que je n'ai jamais pris de LSD, de cocaïne ou d'héroïne tandis que d'autres dans le groupe s'en sont donné à cœur joie"

Pacificateur ?

Pas Bruce Johnston en tout cas, son seul soutien, qui accompagne encore le groupe "*cent et quelques soirs par an*" depuis 1965. Le claviériste, avant d'intégrer les Beach Boys, était déjà un musicien confirmé. "*Le monde de la musique était beaucoup plus petit à l'époque,* explique-t-il dans le combiné. *Je jouais pour Ritchie Valens quand j'avais 16 ans, mais je n'ai pas participé à ses disques. J'ai joué avec Eddie Cochran aussi dans une émission de télé, même chose avec les Everly Brothers, au cours d'un show qui avait reçu Ritchie Valens… J'ai ensuite travaillé pour le label Columbia, je faisais des imitations de morceaux pour le surf et pour les voitures sous de faux noms de groupe. On chantait avec Terry Melcher en faisant deux parties vocales chacun, qu'on superposait. Mais j'ai appris à chanter en groupe en remplaçant Brian Wilson pour quelques jours. Le reste est un rêve devenu réalité...*" Il est modeste. Un simple exemple : les Rip-Chords, dont il a conçu les premiers morceaux en compagnie du fils de Doris Day, étaient assez impressionnants. Johnston, ni plus ni moins, est un excellent chanteur et claviériste qui a naturellement trouvé sa place dans le groupe vocal, humble, doué, capable d'apprendre à jouer de la basse en trois jours. Après "Pet Sounds", qu'il fit découvrir à Paul McCartney, John Lennon et Keith Moon dans une suite d'hôtel londonienne, Johnston a participé aux passionnantes années post-"Smile", ces "Smiley Smile", "Wild Honey", "Friends", "20/20", "Sunflower", "Surf's Up", "Carl And The Passions — So Tough" sortis par le groupe entre 1967 et 1972, tous excellents (sauf le dernier) où les autres Beach Boys compensaient l'absence de Brian en réutilisant le matériel inédit de "Smile" et en se mettant à composer. "*Honnêtement,* s'interpose Johnston, *s'il y a eu une explosion créative — et les gars ont vraiment écrit des chansons magnifiques —, c'est parce que Brian était incapable de faire quoi que ce soit. Mais nous devions sortir des disques, c'était dans notre contrat. A cette époque, on a rencontré un Français très célèbre, Michel Colombier, qui a fait des arrangements magnifiques*

“Il y a de l’amour entre Brian et moi. C’est mon cousin”

sur l’album le plus joyeux des Beach Boys, un album que nous aimons tous beaucoup, ‘Sunflower’.” Sur le suivant, “Surf’s Up”, Bruce pouvait placer son grand fait d’armes dans le répertoire de Beach (un nouveau nom auquel a songé Al Jardine à l’époque pour déringardiser le groupe) : “Disney Girls (1957)”, ballade raffinée et nostalgique qui ne figure pas dans ce programme Disney.

“Mes chansons ne correspondent pas au groupe, elles n’ont pas le style Beach Boys, J’ai fait mon truc de mon côté et c’était très bien ainsi. Je n’ai pas soumis de chansons parce que, quand Brian a commencé à, disons, se désengager, je ne voulais pas qu’il puisse me dire que j’avais pris sa place. Dans l’hypothèse où il serait sorti de sa chambre…” On lui demande s’il a joué un rôle de pacificateur face aux drames et conflits de la grande famille, il s’énerve un peu : *“D’abord, je n’ai jamais été mêlé au moindre procès dans le groupe. Jamais. Et je n’étais pas un pacificateur. Il n’y avait pas de guerre. Je suis musicien, compositeur, je ne suis pas un businessman. J’étais pote avec tout le monde, honnêtement. Sauf avec le seul vrai connard de l’histoire, Jack Rieley.”* Johnston est viré en 1972 par ce manager-crapule (une tradition beachboysienne), avant un retour en 1978 pour “LA (Light Album)”. Entre-temps, il a ramassé le pactole en écrivant “I Write The Songs” dont Barry Manilow a fait un énorme tube (22 millions d’albums, 3 millions de singles). *“Rien de tout cela ne serait arrivé si je n’étais pas parti. Et je tiens à dire qu’on m’a rappelé, je n’ai pas demandé à revenir.”* Ce qui ne l’a pas empêché de rester fidèle aux Beach Boys, courant Mike Love, depuis.

Rêve californien

Avec des mots savamment pesés mais grandiloquents, le film évoque l’essence des Beach Boys, leur signification sociologique, historique. Parfois qualifiés d’America’s Band, les Beach Boys sont apparus au début des années 1960 comme une incarnation du rêve californien. Un idéal chanté, il est vrai, sur les neuf premiers albums studio du groupe : huit sont des odes pétaradantes au surf, aux voitures, aux hamburgers et aux filles en bikini, l’autre est un album de Noël. Mike Love, depuis toujours, s’accroche à cela. On imagine mal les Byrds ou Jefferson Airplane jouer pour la fête nationale, voire pour le pouvoir en place. Les Beach Boys l’ont fait dès qu’ils le pouvaient depuis 1976, y compris sous Donald Trump, ami de Love pour lequel les Beach Boys ont joué au moins quatre fois (Bruce Johnston se faisant excuser pour le concert sans masque en pleine pandémie et le concert lors d’une levée de fonds pour le candidat dans un club de chasse). Mike Love feint l’étonnement : *“On ne fait pas de politique depuis la scène. On a joué devant des gens qui viennent du monde entier et qui ont toutes sortes d’opinions politiques ou philosophiques. Mais la musique permet de réunir les gens. J’aime le fait que tout le monde apprécie ‘Good Vibrations’, je suis ravi que les gens veuillent aller à ‘Kokomo’ et qu’ils écoutent ‘Surfin’ USA’ ou ‘Fun, Fun, Fun’. Je ne veux surtout pas que les gens soient mal à l’aise par rapport à leurs idées politiques ou religieuses. A titre personnel, j’ai des opinions et un vote. Mais je refuse d’en parler en tant que chanteur lead des Beach Boys.”* La fameuse vérité alternative... Le fait est que deux camps s’opposent symboliquement dans l’auditoire du groupe. D’un côté la frange conservatrice, le versant Mike Love, qui préfèrera toujours “Surfin’ Safari” à “Surf’s Up”. De l’autre, les progressistes, favorables à l’esprit d’aventure artistique de Brian Wilson. La vérité est que les deux sont liés de manière inextricable. L’importance et le génie de Brian Wilson appartiennent désormais à l’Histoire.

Photo Bank/ NBC Universal/ Getty Images

On lui doit l’essentiel de ce qui fait la magnificence des Beach Boys, des dizaines de chefs-d’œuvre. Ce qui ne devrait pas empêcher les esprits honnêtes de reconnaître qu’il y a des touches de gris dans ce tableau noir et blanc. Les frères Wilson aussi aimaient de gagner de l’argent et la beauté harmonique du groupe a également contaminé Mike Love (jusque dans les actuels concerts du groupe, ces grandes fêtes à la saucisse spectoriennes). On peut même reconnaître quelques qualités au vilain cousin. Sa voix, les parties basses et surtout ce chant lead accrocheur, ont contribué au succès du groupe. Ses paroles, parfois neuneus, navrantes, voire passibles d’un #Metoo (“California Girls”, “Belles Of Paris”) ont aussi révélé des moments de poésie naïve inégalable : “*If everboby had an Ocean…*”, “*I, I love the colorful clothes she wears*”... La grandeur du groupe réside donc dans ces contradictions. L’innovation ou le respect de la formule, l’innocence ou le vice, l’art ou l’argent, être square ou hip, “Kokomo” ou “’Til I Die” (on peut aimer les deux, différemment). Et reconnaître à Mike Love d’avoir aussi été, avec ses immenses défauts, une force motrice du groupe face à une fratrie dont les affres mentales ou toxiques ne devaient pas toujours être faciles à vivre.

Excipit

Mais le groupe a perduré, Brian est revenu à chaque fois. En 1976, dans les années quatre-vingt, ou pour l’album des 50 ans, couronné par une tournée avec Wilson et Al Jardine — Mike Love reprendra la route sans eux aussitôt celle-ci terminée. Dernier excipit avec la fin du film (attention, spoiler), une séquence tournée sur la plage Paradise Cove, à Malibu. Les membres survivants des Beach Boys réunis en 2023 sur les lieux de la pochette de “Surfin’ Safari”, maladroit premier album sorti un jour d’octobre 1962. Six décennies après, Mike Love, Bruce Johnston, David Marks (le guitariste d’alors), Al Jardine et Brian Wilson sont attablés et souriants. La scène, sans paroles, est lunaire. Quelques séquences plus tôt, Mike Love sanglotait en disant que son cousin lui manquait, qu’il lui dirait qu’il l’aime s’il le voyait. Lui a-t-il dit ? Il botte en touche. “*C’est un moment fort du film, ça montre de la camaraderie, de la complicité, de l’amour. On s’est rappelé beaucoup de choses, le lycée, les chansons que nous écoutions. Il y a de l’amour entre Brian et moi. C’est mon cousin. J’espère pouvoir aller lui rendre visite dès que possible.*” On attendra les photos. ★

Documentaire *“The Beach Boys”*, *Disney+*

“Vous n’obtenez pas ces harmonies dans le conflit, ça, j’en suis certain”

Chroniques d’un été sans fin

Discographie sélective

Vingt-neuf albums studio, une dizaine de live et des compilations à ne plus pouvoir les compter : la discographie des Beach Boys est parfois impénétrable mais demeure une des plus fascinantes des soixante dernières années. PAR ERIC DELSART

“Surfin’ USA” *(1963)*

Après un premier essai inégal (“Surfin’ Safari”), les portes du succès allaient s’ouvrir pour les Beach Boys avec cet album beaucoup plus équilibré porté par le single-titre, une variation surf sur “Sweet Little Sixteen” de Chuck Berry. Les nombreux instrumentaux (“Let’s Go Trippin’ ”, “Misirlou”) permettent de constater à quel point les Beach Boys étaient bons musiciens et Brian Wilson signe ici sa première ballade poignante (“Lonely Sea”).

“Today !” *(1965)*

Le disque pivot. Après sept albums en trois ans dédiés au surf et aux bagnoles, les Beach Boys allaient entamer un profond changement stylistique. Brian, libéré des tournées suite à un craquage nerveux, avait désormais tout loisir d’explorer les possibilités du studio et offrir à ses chansons une production digne de ses modèles Burt Bacharach et Phil Spector. Les Beach Boys deviennent ici un groupe sophistiqué et subtil avec des titres tels que “Help Me, Rhonda”, “Please Let Me Wonder” et “She Knows Me Too Well”.

“Pet Sounds” *(1966)*

Considéré comme un des grands chefs-d’œuvre de l’histoire du rock, “Pet Sounds” montre les Beach Boys sous leur visage le plus ambitieux. Porté par des orchestrations estomaquantes de beauté (“Here Today”), l’album voit Brian Wilson atteindre son sommet créatif. Au cœur de cet écrin de magnificence, la ballade “God Only Knows”, modèle de chanson parfaite rarement égalé, témoigne du génie de son auteur.

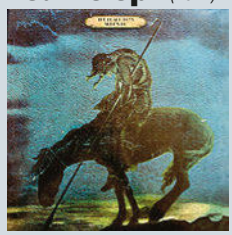
“Friends” *(1968)*

En plein désarroi après l’abandon de “Smile”, les Beach Boys ont bricolé quelques albums avant de trouver un étrange équilibre sur “Friends”. Débarrassé de la pression de construire des cathédrales pop avant-gardistes, Brian Wilson compose ici un album aux arrangements simples et délicats, empli de ballades inspirées, de la valse “Friends” à la bossa “Busy Doin’ Nothin’ ”. L’album marque surtout l’émergence de Dennis Wilson comme auteur avec “Be Still”, et la sublime “Little Bird”.

“Sunflower” *(1970)*

Les Beach Boys entrent dans les années soixante-dix par la grande porte avec cet album considéré comme la résurrection artistique du groupe. “Sunflower” marque le retour aux harmonies et aux arrangements ambitieux. Véritable album de groupe (tous les membres ont des crédits d’écriture), il est porté par une énergie rock (“Got To Know The Woman”, “It’s About Time”) et des ballades qui figurent parmi les plus belles du groupe (“Forever” de Dennis Wilson, “Tears In The Morning” de Bruce Johnston, “All I Wanna Do” de Brian Wilson).

“Surf’s Up” *(1971)*



A peine quelques mois de pause et les Beach Boys sont déjà de retour en studio mais Brian Wilson, en crise, se montre peu intéressé par la perspective d’un album. Forts de leur expérience avec “Sunflower”, les autres musiciens composent un album au contenu étonnamment politique mais porté par des mélodies touchantes (“Don’t Go Near The Water”). L’album s’achève par trois chansons sublimes de Brian Wilson (“A Day In The Life Of A Tree”, “’Til I Die”, “Surf’s Up”) exhumées du projet “Smile”. De tous les albums où l’on trouve des morceaux de ce disque fantôme, cette séquence finale est la plus poignante.

“Endless Summer” *(1974)*

Après le succès du film “American Graffiti” et la vague nostalgique qu’il a engendrée, Capitol a eu l’idée opportune de publier une compilation dédiée aux premiers morceaux du groupe. Bien plus efficace que les tout premiers albums, c’est un impressionnant enchaînement de tubes sur quatre faces vinyle (“Surfin’ Safari”, “Little Deuce Coupe”, “California Girls”, “I Get Around”…) qui montre les Beach Boys du début sous leur meilleur jour, et la meilleure compilation sur leur période surf.

“Love You” *(1977)*

L’album le plus étonnant des Beach Boys. Ringarde depuis plus d’une décennie, enchaînant les disques foireux, la bande de trentenaires barbus aux chemises criardes livrait ici un album aussi beau qu’inespéré. Originalement conçu par Brian Wilson comme un album solo, il marquait le grand retour de l’aîné des trois frères comme moteur créatif du groupe. Avec ses synthétiseurs proéminents (“I’ll Bet He’s Nice”, “Airplane”), ses chansons naïves (“Johnny Carson”, “Good Time”) et ces morceaux où les voix graveleuses témoignent sans fard du temps qui s’est écoulé (“Mona”), c’est un album touchant, et un chef-d’œuvre tardif.

“The Smile Sessions” *(2011)*

En 2004, un Brian Wilson ragaillardi avait reconstitué “Smile” sur disque et sur scène avec les musiciens du groupe californien The Wondermints. L’émerveillement était total devant la découverte de cette œuvre magnifique, mais le monde n’était pas prêt pour un autre choc : celui de pouvoir entendre ces morceaux dans leur version originale, avec toujours cette séquence en trois mouvements. Evidemment, “The Smile Sessions” n’est pas exactement “Smile” mais une approximation déjà sublime de l’œuvre imaginée par Brian Wilson. Un disque d’une pureté rare.

“That’s Why God Made The Radio” *(2012)*

Un bon album des Beach Boys au XXIème siècle ? On n’osait y croire mais le retour en forme de Brian Wilson incitait à l’optimisme. A raison. Très digne, et porté par un magnifique final (avec une suite de chansons très “Smile” dans l’esprit, et l’ultime “Summer’s Gone”), ce vingt-neuvième album studio permettait ainsi au groupe de conclure sur une note plus qu’honorable après les abominations des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Renaissance

Diiv

"FROG IN BOILING WATER"

FANTASY/ UNIVERSAL

Nous sommes en 2024 et l'heure est au shoegaze. Quelques groupes emblématiques, comme Ride et Slowdive, ont récemment publié des albums convaincants et vont prendre la route des festivals tandis qu'une jeune scène contemporaine — de Daiistar à Bryan's Magic Tears —, fascinée par l'esthétique brumeuse du début des années quatre-vingt-dix britanniques, émerge. Fers de lance d'un premier revival shoegaze depuis le début des années 2010, les New-Yorkais Diiv sont un peu à la jonction de ces deux mouvances, à la fois héritiers et passeurs, puristes par leur façon d'en utiliser les codes mais bien plus rock'n'roll dans leur attitude que leurs illustres aînés. S'ils jouent beaucoup et impressionnent sur scène, Diiv n'avait en revanche plus sorti de disque depuis 2019 et le très tonique "Deceiver". Comme à chacun de ses albums depuis son premier ("Oshin", en 2012), l'annonce de ce nouvel opus est accompagnée d'un dossier de presse qui explique à quel point la gestation de la chose a été longue, douloureuse, contentieuse, et a poussé les membres du groupe à bout, aussi bien moralement que physiquement. Il en est ainsi depuis le début de la carrière de Diiv (qui, pour une fois, n'a pas perdu de musicien en route) et des tourments de son leader Zachary Cole Smith qui, dans un autre monde, aurait tout eu de la rock star idéale (il a été mannequin, a eu des petites amies célèbres et sa consommation de drogues lui a valu quelques tourments avec la maréchaussée). "Frog In Boiling Water", comme son titre l'indique, est un album dans lequel transparaît un certain mal-être et dans lequel le groupe annonce vouloir décrire l'effondrement de notre société sous divers angles. La beauté de la conception de cet album réside dans le fait que le groupe a décidé de se confiner à l'écart du monde dans un studio au milieu du désert Mojave (il faut croire que les années covid ne leur avaient pas suffi) avec, nous dit le dossier de presse, "*des guitares, du matériel d'enregistrement et des livres sur les échecs de l'humanité, la guerre psychologique et de la poésie zen*", dans une sorte d'élan suicidaire incompréhensible. Un plan lose magnifique qui, sans surprise, a été un échec total, autant personnel qu'artistique, qui a failli provoquer la fin du groupe. Deux ans après cette expérience sociologique ratée, Diiv arrive avec un album construit après une grande remise en question personnelle de chacun, un désir commun de continuer et des chansons à la beauté glaçante. En 2019, "Deceiver" avait été l'album de la résurrection personnelle pour Smith après un passage en désintox, "Frog In Boiling Water" est celui de la renaissance du groupe en tant que tel, et une réussite éclatante. Si l'ambiance léthargique de l'album est empreinte de ces sentiments mêlés de désespoir et de dépression, la lumière semble toujours au bout du tunnel. Porté par une écriture magnifique, le groupe enrobe ses tourments de textures soniques fascinantes (les couches superposées de "Reflected", la brume psychédélique de "Little Birds") et fait mouche dès qu'il met l'accent sur les mélodies (comme l'hallucinée "Frog In Boiling Water" ou "Brown Paper Bag", magnifique chant de défaite). Petite précision pour les néophytes et les fans de longue date que le nom du groupe interroge depuis toujours : Diiv se prononce "daïve". Le groupe avait choisi à l'origine de s'appeler Dive, d'après la chanson de Nirvana, mais le nom était déjà pris par un autre groupe. Un nom à la connotation aquatique qui fait écho aux sonorités des productions shoegaze et qui évoque aussi Ride et Slowdive, les deux pôles opposés de cet univers esthétique que le groupe n'hésite pas à explorer, revisiter et réinventer de façon magistrale.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Richard Hawley

"In This City They Call You Love"

BMG

Tandis que sa comédie musicale gravit les échelons du West End, le dixième album de Richard Hawley se doit de valoir son pesant d'or ou de cacahuètes. On parle ici d'un des plus énormes songwriters anglais, vanté comme un génie depuis au moins "Coles Corners" (son monument, 2005) ou "Truelove's Gutter" (son chef-d'œuvre, 2009). Alors la première écoute de "In This City They Call You Love" fait un peu désordre. Après une ouverture trompeuse (l'excellent "Two For His Heels", un "Riders On The Storm" repris par Mark Lanegan avec Duane Eddy à la guitare), elle se révèle étonnamment modeste, légère, presque banale, le disque ne criant ni son importance ni son ambition. Les chansons sont courtes, quasi récréatives ("Have Love"),

elles passent comme une lettre à la poste, comme un e-mail dans les spams, comme un train à l'horizon ("Hear That Lonesome Whistle Blow"). Un disque de Richard Hawley léger comme une plume, c'est presque une contradiction dans les termes, une tromperie sur la marchandise. La seconde écoute est plus dense. Les échos Scott Walker, voire Sinatra, sont aux abois, la caravane vocale passe : avec leurs faux airs de Jordanaires, les chœurs sont omniprésents, donnant du coffre et des doubles fonds aux deux tiers des morceaux, dont l'étonnant "Do I Really Need To Know?" où Jarvis Cocker fait un caméo discret. Troisième écoute, chaque morceau trouve son juste poids. En particulier, les ballades tuent ("Prism In Jeans", "'Tis Night", le sommet "I'll Never Get Over You"), sur lesquelles Hawley ne laisse plus parler que ses passions fondatrices, rock'n'roll plutôt que rock tout court, country autant que croonerie, tel un Ricky Nelson UK, l'un de ses grands héros. Alors, comme un boxeur, le disque peut remonter sur la balance : cette fois, il est au poids. Pas des cacahuètes. En or massif.

✪✪✪✪

LEONARD HADDAD

Paul Weller

"66"

POLYDOR

Paul Weller a eu plusieurs périodes. Comme les grands peintres. A ses débuts, avec The Jam, c'était le rock nerveux, presque punk, d'un mod énervé fan des Who sixties. Ensuite, avec The Style Council, la pop sophistiquée d'un mod calmé fan de soul. Puis vint, en solo, une sorte de rock seventies à la Traffic, du moins au début. Maintenant, on ne sait plus trop, il fait ce qu'il veut, jouissant depuis toujours d'un statut de demi-dieu — enfin, en Angleterre, où ses fans vieillissent avec lui. Ce dix-septième album solo célèbre d'ailleurs son soixante-sixième anniversaire, comme son titre l'indique. A quoi ressemble-t-il ? A un patchwork pop de douze titres où l'on retrouve un peu de tous les styles, à l'image d'un premier single, "Soul Wandering", aux allures gospel, ou d'un deuxième très orchestré, "Rise Up Singing", avec cuivres, chœurs et cordes. Ces dernières, enregistrées à Abbey Road, sont très présentes sur l'album, lui conférant une tonalité pop un peu *middle of the road,* pas loin de la veine Style Council, un groupe qui a fait de belles choses (surtout au début) et d'autres terrifiantes de mièvrerie. Mais toutes les chansons sont dignes, mélodiques, superbement arrangées, de "Ship Of Fools" avec son vibraphone jazzy à "Burn Out" et son solo de...

saxophone légèrement sirupeux. Entre les deux, on retiendra un seul rock, "Jumble Queen", presque stonien, et un titre à la Stevie Wonder, "Nothing", avec tout le kit : piano électrique, trompette et solo de synthétiseur millésimé seventies. Tout est très chic, très classe, à l'image du look de Paul sur les photos de presse, vieillissant superbement, mince, longs cheveux blancs et costume impeccable. Par contre, ça manque un peu de folie et de tripes. Mais au moins, il ne fait pas semblant de rester jeune.

✪✪✪

STAN CUESTA

Ha The Unclear

"A Kindgom In A Cul-De-Sac"

THINK ZIK!/ VIRGIN

Dans la jungle des groupes rock, avoir un nom remarquable permet de se différencier. Selon une des multiples versions de l'histoire, Ha The Unclear serait une anagramme de Nuclear Heath, un surnom donné par le chanteur Michael Cathro à son ancien colocataire Heath, grand fan de nourriture cuite au four micro-ondes. Ça n'a aucun sens mais ça a le mérite de sortir de l'ordinaire. Si, comme son blaze l'indique, tout cela n'est pas clair, ce qui est plus apparent, c'est que Cathro possède un don inné pour les chansons pop immédiates. A l'écoute de la douzaine de morceaux qui composent le premier album international de ce quatuor néo-zélandais (une sorte de best of de leurs publications précédentes),

on ne peut que s'émerveiller devant la qualité de l'ensemble : un alliage de chansons pop aux harmonies divines sous influence The Zombies/ The Shins ("Infatuated", "Growing Mould") et de tubes indie aux rythmes sautillants qui rappellent Vampire Weekend ("Mannequins") ou de ballades pastorales douces à la Fleet Foxes ("Mind And Matter"). Tout paraît simple, évident, alors que le mille-feuille harmonique du groupe s'avère d'une finesse que trop peu de groupes cherchent à reproduire de nos jours. Auteur à l'écriture pleine d'observations fines, Cathro chante les mannequins trop réalistes des vitrines ("Mannequins"), les émotions cachées des meubles ("The Secret Lives Of Furnitures") et les rencontres fortuites dans les ascenseurs ("Strangers") avec une plume narquoise qui évoque celle de Ray Davies. Signe final de bon goût et d'érudition, le groupe propose ici une reprise inspirée de "C'est Comme Ça" des Rita Mitsouko qu'il enrobe de chœurs aériens.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Lenny Kravitz

"Blue Electric Light"

ROXIE RECORDS/BMG RIGHTS

Lenny Kravitz n'est pas le gars débordé. "Blue Electric Light" est son premier album depuis "Raise Vibration" de 2018, le successeur de "Strut", paru quatre ans plus tôt. Il n'est certainement pas déconnecté des horreurs, mais les sous amassés depuis le début d'une carrière commencée sur des chapeaux de roue vintage parce que c'était son truc et son droit, lui permettent de se la couler douce. Ce douzième album en un peu plus de quarante ans de carrière le montre égal à lui-même (on le connaît bien), c'est-à-dire sur son nuage et fidèle à ses convictions et habitudes quant à la manière de faire des disques. La technologie, même si elle l'aide, n'est pas passée par lui au point de l'asservir et il continue d'enregistrer, à l'ancienne, des chansons qui auraient pu figurer sur n'importe lequel de ses albums précédents. Ça n'est ni une vacherie ni un compliment, c'est un fait. Amateur de soul depuis toujours ("Honey"), grand fana de rock pur et dur ("Paralyzed", "Love Is My Religion"), capable d'accents electro en pompant quelques sonorités de Linn chez feu Prince ("Stuck In The Middle", "Blue Electric Light"), Lenny Kravitz reste un mélodiste honnête ("Spirit In My Heart") et un diable d'instrumentiste (le fidèle Craig Ross est également de la partie). Les textes ne volent pas

toujours très haut ("Human") mais, à la fois, on ne voit pas pourquoi cet éternel beau gosse qui vit un rêve éveillé s'inventerait des problèmes qu'il n'a pas. *"It's another fine day in the universe of love"* chante-t-il en ouverture de ce disque dans lequel, une fois de plus, il a mis tout ce qu'il est. Les poètes qui voient le monde ainsi inspirent le respect et méritent une bise sur le front.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Pokey LaFarge

“Rhumba Country”

NEW WEST

Comme le veut la pratique actuelle, plusieurs vidéos annoncent l’arrivée d’un album. “Rhumba Country” est ainsi précédé par celle de “Sister André” dans laquelle Pokey LaFarge, aux allures de Pee Wee Herman, livreur d’oreillers, n’a pas l’heur d’émouvoir sa cliente. Cette chanson au message clair (on ne peut jamais prévoir quand on tombera amoureux) illustre à merveille la démarche d’un artiste dont la simplicité ultra travaillée lui permet de retrouver une innocence digne des Modern Lovers grâce à des paroles limpides et une musique intemporelle, gracieuse, ici agrémentée de touches caribéennes. Dans le même esprit, avec des images rappelant les films de vacances tournés en super-8 muet, “So Long Chicago” parle d’un travailleur,

joueur de bowling, qui a suffisamment économisé pour dire au revoir à la neige et profiter du soleil de Mexico, de ses lieux communs touristiques. Une sorte de fantasme de la classe laborieuse. Pokey LaFarge ne se moque pas, il observe... Les morceaux sont écrits avec des collaborateurs, en particulier Elliot Bergman qui cumule en tant que musicien (basse, saxo, Mellotron, etc.) et preneur de son, et avec Chris Seefried, producteur. Le titre général reflète l’ambiance solaire de l’ensemble. L’omniprésence de percussions comme le rythme de “One You, One Me” font penser à la rumba, celle qui, avec le mambo, a pu influencer les musiciens jamaïcains des années 1950. Révélateur de son désir d’aller à l’essentiel, au refrain Pokey LaFarge ose des “*La-la-la-la*...”. En entendant ce qu’il dit dans “For A Night” *(“Du moment que tu te sens plus léger en sortant”),* on comprend qu’il repousse une idée du désespoir pour se consacrer au positif, au partage. Ça fait du bien !

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

John Cale

“POPtical Illusion”

DOMINO

Un an après “Mercy”, qui avait cassé les oreilles et pété la plupart des dents de devant des adeptes du jeunisme musical, John Cale, le Gallois volant, signe un tonitruant retour (de plus) avec cet album excessivement bon. Comme, finalement, depuis un bail, Cale refait ici du neuf avec du vieux (il a la mémoire longue). Mais le flash-back n’étant pas son grand voyage, il préfère aller brouter l’herbe bleue des champs de demain. Ex-locataire d’une époque dont il a déjà retourné la plupart des cailloux (et révélé de très belles choses), John Cale continue sa marche en avant et les machines et ordis n’ont qu’à bien se tenir ou, plus exactement, à filer droit et pas dans les murs. Rarement titre aura été mieux trouvé pour un album pop délayé dans l’instant qui tend à démontrer que l’avenir (ou ce qu’il en reste) n’est qu’un reflet illusoire du passé. Un passé qui, on a les noms et les preuves, annonçait la douleur. Car la pop de John, sans trop cacher son jeu, ne se laisse pas aborder sans risque. Immanquablement, on pense à l’écoute de “POPtical Illusion” à certaines cascades impériales de Brian Eno lorsqu’il pousse la chansonnette (“How We See The Light”). Mais en prime, Cale déjoue les harmonies, ose la dissonance.

“Funkball The Brewster”, au hasard, sonne comme si Marc Bolan avait enregistré “Metal Guru” avec Yoko Ono dans une usine d’engrais désaffectée, mais toujours contaminée. Un peu roublard, il essaie de convaincre, avec “I’m Angry”, que le B3 est un instrument facile à jouer. Et lorsqu’il s’agit de transformer une panne d’oreiller en partie de rigolade, on sent qu’il est prêt à faire durer le plaisir, le sien et le nôtre (“Laughing In My Sleep”).

✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Beth Gibbons

“Lives Outgrown”

DOMINO

Portishead + Talk Talk = Beth Gibbons. Enfin, plus ou moins... Cet album est plus difficile d’accès que “Out Of Season”, coproduit par Adrian Utley (de Portishead, donc) et sorti en 2002, que l’on considérait comme le premier album solo de la chanteuse. A tort : il s’agissait d’un duo avec Rustin Man, alias Paul Webb, ex-bassiste de Talk Talk, qui a depuis sorti deux albums sous son nom. Le groupe du regretté Mark Hollis plane sur la carrière de Beth puisqu’ici c’est son ex-batteur, Lee Harris, qui s’illustre. Entre-temps, Portishead, dont elle est (était ?) la chanteuse, a sorti un troisième album... en 2018. Ces gens-là prennent leur temps : Beth a mis dix ans à produire ce “Lives Outgrown” avec James Ford (Arctic Monkeys). Ils ont remplacé

la batterie par une boîte en carton... Il y a dans tout ça un petit côté tribal intello (“Rewind”) comme chez Peter Gabriel ou Kate Bush de la grande époque. Les arrangements sont donc assez expérimentaux et souvent très beaux — surtout les cordes. La voix est divine, bien sûr, comme sur “Floating On A Moment”, la plus mélodique, avec des chœurs assez élégiaques, le premier single (ils ne sont pas complètement fous), même si le texte, comme presque tous les autres, parle de mort, de peur, etc. “Lost Changes” commence comme “Hey You” de Pink Floyd, probablement un hasard, quoique dans le genre désespéré, on ne soit parfois pas très loin de Roger Waters, l’étalon-or en la matière... On ne parle pas de politique, hein ! D’ailleurs, en fait, à la réécoute, ça n’a rien à voir, ça ressemble plutôt à “Drive”, de REM ! Bref, une grande chanson. Cet album très ambitieux peut aussi faire penser au dernier PJ Harvey — qu’on ne réécoute pas tant que ça, finalement. Tout le monde peut se tromper. Surtout nous.

✪✪✪

STAN CUESTA

Paraorchestra

“Death Songbook”

BMG

La mort est la seule vraie surprise de la vie. Elle arrive à point nommé par on ne sait qui et d’on ne sait où et, même lorsqu’elle prévient, elle ne communique pas de date précise. Depuis la nuit des temps, elle est néanmoins prétexte à moult célébrations artistiques. On la redoute mais, au cas où elle ferait un tri, on la flatte. Pendant la pandémie, tandis que la mort s’en prenait à des gens qui, sous le masque, la craignaient, le chef d’orchestre anglais Charles Hazlewood a décidé de lui rendre hommage. A la tête du Paraorchestra (une formation en partie constituée de musiciens handicapés) depuis 2011, Hazlewood a réuni une douzaine de chansons *“en rapport avec la mort ou la mort de l’amour”* et a demandé à Brett Anderson de les interpréter en compagnie de quelques invités. Cet album live est issu de deux concerts donnés à Cardiff, fin 2021 et début 2022, et les images du premier ont été diffusées à la télévision britannique. Le chanteur de Suede, ça n’étonnera personne, est aussi à l’aise pour chanter “The Killing Moon” de Echo & The Bunnymen que la sublime “It’s A Wonderful Life” de Colin “Black” Vearncombe. Naturellement, il excelle dans les relectures de “The Next Life” et “He’s Dead” (deux titres de Suede) et surprend agréablement en partageant

“Enjoy The Silence”, qu’on ne présente plus, avec (l’ex-Pipettes) Gwenno. “My Death”, composée par Jacques Brel et popularisée par David Bowie au début des années soixante-dix, trouve aussi sa place dans cette sélection. Sur “The End Of The World”, somptuosité signée Kent-Dee pour Skeeter Davis en 1962, c’est Nadine Shaw, une Anglaise dont le premier album, en 2013, lui a été en grande partie inspiré par le décès de deux proches, qui donne de la voix avec Brett, plus vivant et vibrant que jamais.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Disques pop rock

John Grant

"The Art Of The Lie"

BELLA UNION/ PIAS

Après Czars créé en 1994 et un retrait de la scène musicale de 2006 à 2010, histoire de décrocher de ses addictions, John Grant a repris le chemin des studios en solo avec "Queen Of Denmark" en 2010, accompagné par Midlake. Depuis, en prenant son temps, le chanteur américain, devenu également islandais depuis 2022, a sorti six albums dont, en 2014, un enregistrement pour la BBC Radio 6 avec le BBC Philharmonic Orchestra. Trois ans après "Boy From Michigan" et sa chanson anti-Trump, "The Only Baby", paraît son septième album, "The Art Of The Lie", une réponse au livre de Trump, "The Art Of The Deal". Ses expériences personnelles et sa vision d'une Amérique fragmentée sont une nouvelle fois

au cœur de son inspiration. Il évoque ainsi en quelques courtes notations la difficulté d'assumer son homosexualité dans un environnement de protestants méthodistes, l'école, "All That School For Nothing", la famille, "Father", "Mother And Son", "Daddy", la vision d'une Amérique aux mains des amis de Trump, "*Cause Jesus wants you rich the art of the lie*" sur "Meek AF". En outre, John Grant a toujours injecté un sens de l'humour désespéré dans ses paroles. Ayant notamment travaillé avec Grace Jones et Brigitte Fontaine, le producteur Ivor Guest s'est entouré de Dave Okumu, le guitariste de The Invisible, du bassiste Robin Mullarkey de Brotherly et du batteur Sebastian Rochford, les synthétiseurs complétant un paysage musical propre à singulariser et à magnifier les chansons. Si le disco synthétique "All That School For Nothing" est un peu banal, "Marbles", "Father", "Mother And Son", "Daddy", "The Child Catcher" et "Laura Lou" allient une atmosphère onirique à la puissance des mots, contrastant avec les funky "Meek AF" et "It's A Bitch".

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

English Teacher

"This Could Be Texas"

POLYDOR

Pour ce nouvel épisode de glorification des racines britanniques, c'est le groupe English Teacher qui s'y colle avec un album au contenu pour le moins réussi. Formé à Leeds en 2016 sous le nom de Frank, le groupe change de nom et de formule pour perdurer sous la forme d'un quatuor autour de la chanteuse Lily Fontaine, du guitariste Lewis Whiting, du bassiste Nicholas Eden et du batteur Douglas Frost. Après un premier EP régionaliste appelé "Polyawkward" où les chansons ont pour thème aussi bien la voie express A55 que les tapas du Yorkshire, le groupe dévoile "Nearly Daffodils" en octobre 2023 en avant-première de l'album à venir. D'office, et malgré une absence totale de look, cette bande de premiers de la classe déclenche un buzz comme on n'en avait plus vu depuis longtemps dans le domaine de la chanson pop au Royaume-Uni. Si les champs qui inspirent English Teacher sont aussi variés que les pâturages des Midlands, il est toutefois possible de reconnaître une base prog rock utilisée de manière moderne et audacieuse et mélangée au fil des titres avec plusieurs décennies de chansons pop made in Britain exécutée avec une douceur qui, dommage pour les amateurs de pogo, écrase tout

sur son passage. Après quelques écoutes, il faut retenir une chose : les treize titres possèdent un pouvoir attractif plutôt entêtant. D' "Albatross" à "Albert Road", le groupe réalise un sans-faute sur le plan de la diversité musicale tout en réussissant l'exploit de conserver une certaine unité. Parmi les hits qui parcourent l'ensemble, citons "The World's Biggest Paving Slab", le dylanien "Broken Biscuits", l'ultra-remuant "R&B" ou le nostalgique "Sideboob". Au final, un album produit de main de maître par l'Italienne Marta Salogni, une femme qui connaît son boulot.

✪✪✪✪

GEANT VERT

Goat Girl

"Below The Waste"

ROUGH TRADE/ BEGGARS

Le revival post-punk, c'est comme la country : fini. Tant mieux. Les modes, cela devenait lassant. Et que retiendrons-nous de cette génération de groupes anglais ? Pas grand-chose finalement : deux albums de la Fat White Family, une poignée de chanson de Dry Cleaning et plus de peur que de mal avec Black Midi. Tout cela pour que la timbale soit remportée par un groupe comme Fontaines DC... Et à côté, à part et peut-être même au-dessus, il y a Goat Girl. Goat Girl, de loin le groupe le plus riche de toute cette génération. Un groupe *de filles* qui a perdu un membre à chacun de ses albums, comme pour dire à quel point il était difficile d'être bourré de talent. Au troisième album, "Below The Waste" ("*Au-Delà Du Gâchis*" traduirons-nous), elles ne sont plus

que trois. Lottie Pendelbury, Rosy Jones et Holly Mullineau. Qui ont laissé tomber leur pseudo et le producteur Brian Carnay, inventeur de cette génération, au profit de John *Spud* Murphy, l'homme du "Cavalcade" de Black Midi. Voici pour l'enrobage. L'intérieur, lui, si riche, est bien plus difficilement descriptible. Goat Girl serait comme une île où ce que l'on croit reconnaître se transforme sous nos yeux. Certains albums sont ainsi — "Spirit Of Eden" de Talk Talk, "Low" de David Bowie : l'on se perd, le chant est notre seul guide pendant que la musique vous ouvre le crâne, répandant notre imagination en flaque épaisse. Dès son démarrage, le disque joue dans le bas, le grave, telle la voix de Lottie Pendelbury qui semble toujours s'habiller du voile de la nuit. Il y a bien des merveilles sur cet album : seize titres, certains de transitions, d'étranges comptines folk, de grandes chansons de rock des années quatre-vingt-dix et un seul mauvais morceau. Voici le deuxième grand album de Goat Girl : bien trop bon pour être revendiqué par une quelconque scène.

✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

A Certain Ratio

"It All Comes Down To This"

MUTE RECORDS/ PIAS

Désormais établi sous forme de trio (Jez Kerr, Martin Moscrop et Donald Johnson), A Certain Ratio a parcouru un long chemin depuis son premier single, "All Night Party", sorti chez Factory en 1979, quand leur manager Tony Wilson les présentait comme *"les nouveaux Sex Pistols"*. Le funk industriel des débuts, avec Martin Hannett aux commandes du premier album "To Each…", a laissé la place à une musique plus ouverte, avec toujours cette touche de groove bicolore présente sur des chansons puissantes comme "Keep It Real". Le son compact de l'album est l'œuvre de Dan Carey, boss du label Speedy Wunderground et producteur remarqué pour son travail avec Fontaines DC, Kae Tempest et Wet Leg. Cette nostalgie britannique qui a fait de la dance music anglaise ce genre à part, cousin lointain de son contrepoint américain, est palpable sur "Bitten By A Lizard", qui allie des sonorités électroniques à un texte étrange évoquant une chanson des Sparks ("Tip For Teens") et la confusion entre le bien et le mal (*"Good and evil, they never change"*). On retrouve une ambiance plus pop *tradi* avec des morceaux comme "God Knows" ou "Where You Coming From", pour aussitôt replonger dans le vortex

de la danse avec "Out From Under" et ses majestueuses guitares rythmiques. L'aventure musicale se conclut avec "Dorothy Says", un texte inspiré par la poétesse et critique littéraire Dorothy Parker qui multiplie les formules littéraires et s'avère être la parfaite conclusion d'un album original, celui d'un groupe qui n'a jamais connu le succès populaire à grande échelle mais a su garder une intégrité qui lui permet d'être aussi pertinent en 2024 qu'il l'était lors de la sortie du single "Shack Up" au siècle dernier.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Einstürzende Neubauten

“Rampen (apm: alien pop music)”

POTOMAK RECORDS

Né sur les cendres d’un mouvement punk qui n’existait plus que par des stéréotypes ennuyeux, le groupe voit le jour du côté le plus street art du mur de Berlin. En une paire d’albums, la bande emmenée par le chanteur Blixa Bargeld et le batteur N.U. Unruh s’impose comme le fer de lance d’une nouvelle esthétique musicale bruitiste rapidement qualifiée de rock industriel. Depuis Pierre Henry, jamais l’inclusion de sons de la vie de tous les jours n’avait été aussi brutale. Chose incroyable pour les personnes qui découvrent les disques, la fusion proposée, étonnamment avant-gardiste, fait un carton mondial. Très vite, un groupe comme Depeche Mode n’hésite pas à s’en inspirer (pour mémoire,

quelques pistes de l’album “Construction Time Again” qui ne se limite pas au marteau de la pochette). Combo de bâtisseurs instables et visionnaires, le groupe prédit la chute du mur dès l’album “Kollaps” en 1981. Pour ce nouvel album plus de quarante ans plus tard, que reste-t-il de réellement novateur chez nos teutons ? Eh bien, nous commencerons par parler d’une constante progression en direction d’une musique paradoxale qui arrive à exprimer de manière plus douce un concept toujours aussi agressif. A l’écoute de ce nouveau “Rampen” (un nom qui désigne des chansons élaborées à partir d’improvisations), il est possible d’y retrouver le Can de “Future Days” ou le Neu! de “Lila Angel”, mais le comparatif s’arrêtera-là tant l’originalité est définitivement la marque de fabrique du quintet à l’écoute de “Wie Lange Noch?” et des quatorze titres suivants. Pour se convaincre du renouvellement perpétuel qu’est l’expérience d’un disque de Neubauten : qui peut être assez fou pour consacrer une chanson à un trilobite ?

✪✪✪

GEANT VERT

Hermanos Gutérriez

“Sonido Cosmico”

EASY EYE SOUND/ CONCORD

Sensation musicale du moment, le duo formé par les frères Gutérriez a joué à guichets fermés début avril à la salle Pleyel, où il a pu présenter au public parisien quelques titres de ce nouvel album. Si l’on reste dans le désert et les grands paysages, comme dans leurs précédentes œuvres, Alejandro et Estevan cherchent à élargir l’horizon et atteindre une dimension spatiale. Ce n’est pas un hasard puisque le morceau-titre est directement inspiré de la dernière adaptation de “Dune”, le roman de Frank Herbert, par Denis Villeneuve avec au générique la star montante Timothée Chalamet : on navigue entre les étoiles dans l’obscurité de l’univers. L’influence cinématographique est évidente et le Ry Cooder de “Paris, Texas” un de leurs intercesseurs revendiqués. Comme pour leur précédent disque, “El Bueno Y El Malo” (2022), le tandem helvético-équatorien a recouru aux services de l’hyperactif Dan Auerbach (Black Keys) qui participe à la production et à l’enregistrement en apportant ici ou là des touches de guitare, de basse ou de mellotron. Leurs compositions ne présentent aucune parole, seulement des titres parfois en anglais (“Low Sun”, “It’s All In Your Mind”, “Until We Meet Again”), le reste du temps en espagnol

(“El Fantasma”, “Las Navegantes”, “Luz Y Sombra”, “Misterio Verde”). Le lyrisme s’exprime ici à travers des notes de guitares qui laissent échapper des accents de mélancolie ou de crépuscule. Une légère section rythmique accompagne le mouvement tout en laissant le mystère se dilater. A l’instar des vieux couples, les deux frères n’ont plus besoin de se parler, ils échangent à travers leurs instruments. Avec Alejandro, le cadet, à la guitare et lap-steel et Estevan, également à la guitare et aux percussions, le voyage cosmique est garanti.

✪✪✪

CHARLES FICAT

Disques classic rock

Left Lane Cruiser

“Bayport BBQ Blues”

ALIVE

Flat Duo Jets, White Stripes, Black Keys, Black Diamond Heavies, Bonnevilles… Le néo-blues-rock en formule guitare-batterie est devenu une discipline pratiquée par d’innombrables musiciens adoptant une approche post-garage baignant presque toujours dans la distorsion. Il est devenu difficile de se distinguer au sein de cette cohorte. C’est pourtant ce à quoi parviennent Frederick Joe Evans alias Freddy J. IV (chant, guitare) et Brenn Beck dit Sausage Paw (batterie, en remplacement de Pete Dio), complices sous le nom de Left Lane Cruiser. Originaire de Fort Wayne, Indiana, LLC produit “Gettin’ Down On It” (Hillgrass Bluebilly, 2006) avant de rejoindre Alive, label auquel

il reste fidèle, ou presque, depuis “Bring Your Ass To The Table” (2008). Dans ce douzième album dédié à la mémoire de Chris Jonson, fondateur du Deep Blues Festival, il fauche d’entrée l’auditeur par “Motown Mash” où le chant brut de Freddy semble motiver une orgie de fuzz. Ça déménage ! Naturellement, les techniques d’enregistrement permettent de ne pas être systématiquement prisonnier d’une unique piste de guitare. C’est pourtant bien la batterie, assénée, la voix rauque et le jeu en slide, saturé, qui caractérisent Left Lane Cruiser. Ce sont là des choix artistiques, Freddy démontrant par ailleurs sa faculté à jouer en acoustique (“Crazy Love”), au banjo (“Get Down”) ou en picking (“River Picker”). Piano et orgue font une timide apparition dans la dernière plage, “Ophelia”. Loin de l’auto-indulgence que se permettent parfois des formations de ce style, Left Lane Cruiser a à cœur de composer de véritables chansons, certes musclées mais n’oubliant ni le riff ni la mélodie.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Marcus King

“Mood Swings”

AMERICAN/ REPUBLIC

La pochette annonce la couleur. Sombre, avec quelques lueurs via ces deux mots affichés dans un néon rouge : “Mood Swings” (“sautes d’humeur”). La chose est expliquée dans le dossier de presse : au sortir d’une récente tournée américaine, Marcus King était au fond du trou. Présent à son concert à Nashville, Rick Rubin tend une bouée de sauvetage au guitariste de 28 ans sous forme d’invitation à enregistrer pour son label dans son studio (Shangri-La, en Californie), en assumant les “variations” de sa santé mentale. Marcus King est en effet déjà passé par là, et pas qu’une fois. Son précédent album était déjà l’exorcisme d’une rupture amoureuse, d’une vie passée avec une âme cabossée. King et son producteur, Dan Auerbach, conviaient alors la fée électricité pour une décharge de heavy rock jouissive (“Young Blood”). Rien de tel cette fois. “Mood Swings” est un album de soul sombre, moderne, épuré. Aux manettes, Rubin s’est surpassé. Chaque morceau bénéficie d’un écrin et d’un son spécifiques. La guitare sert essentiellement de texture, décoche si besoin des solos sobres et profonds. L’orgue est assez présent, certains moments tendant vers le gospel (“Delilah”, “Me Or Tennessee”), des boîtes à rythmes aux placements de beats déroutants

cassent toute idée de confort. Et King livre quelques grands morceaux, les déchirants “F*ck My Life Up Again”, “Hero” (coécrit avec Auerbach) ou “Bipolar Love”. Pas sûr que les fans des épisodes précédents y retrouvent leurs petits, mais on ne peut qu’admirer la façon qu’a l’homme de se réinventer, constamment. Et espérer qu’il trouve un moyen de faire des albums sans être systématiquement au bord du précipice.

✪✪✪✪

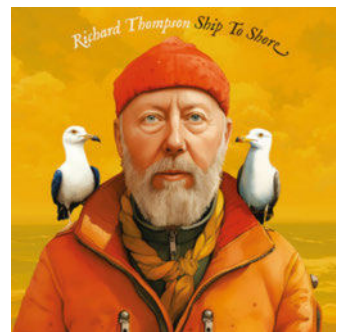
BERTRAND BOUARD

Richard Thompson

“Ship To Shore”

NEW WEST RECORDS

Richard Thompson est un grand. Un grand guitariste, bien sûr, un grand musicien tout court et un grand auteur de chansons. Mais il se mérite. Les fans de prouesses guitaristiques en seront pour leurs frais. Aficionado de Joe Satriani, passe ton chemin. Les douze chansons de ce nouvel album — son premier depuis “13 Rivers”, paru en 2018 — ne sont pas toujours faciles d’accès. Pas de séduction immédiate mais des compositions souvent austères, sans mélodie évidente, et des textes denses et sombres, très importants pour Thompson, peut-être plus encore que la musique ! Qui parlent de peur, de perte (“What’s Left To Lose”), d’hésitation. Ça rigole moyen. Le tout envoyé par un groupe



au format classiquement rock — guitare électrique, basse, batterie — mais flirtant avec le folk traditionnel, parfois à la limite de la chanson de pub sur “Singapore Sadie” ou “The Old Pack Mule”, avec le violon du génial David Mansfield, qui accompagna, entre autres, Bob Dylan sur la Rolling Thunder Review, alors qu’il n’avait encore que 18 ans... Des ambiances celtes, mais aussi orientales (“The Day That I Give In”), qui nous rappellent que cet homme a traversé au cours des seventies une grande crise mystique, se retirant dans une communauté soufie. De temps en temps, une chanson accroche l’oreille, portée par une belle mélodie, comme “The Fear Never Leaves You”, mais c’est un piège : c’est l’une des plus flippantes de l’album ! Ou “Maybe”, la plus enlevée, avec quelques éclairs de guitare. Mais même les solos sont tordus, faussement simples... Tout ici est subtil, rien ne vous agrippe à la première écoute. Il faut insister pour découvrir le diamant caché à l’intérieur... A-t-on encore le temps de faire ce genre de choses à l’époque de TikTok ? On l’espère.

✪✪✪

STAN CUESTA

Charley Crockett

“$10 Cowboy”

SON OF DAVY

“$10 Cowboy” étant le quatorzième album dans une discographie démarrée en 2015, on peut dire que Charley Crockett ne chôme pas ! Après avoir découvert les blues et la country grâce à des boucles employées par des hip-hoppers (il est né en 1984), le Texan poursuit sa croisade avec un acharnement de nouveau converti. Ses incessantes pérégrinations lui inspirent divers textes dont “Midnight Cowboy”, histoire de routier, ou “City Of Roses” qui le voit quitter Shreveport pour Fort Worth. Dans “Good At Losing”, autre chanson d’errance, comme le veut la tradition, il énumère différentes villes, New York, Los Angeles, Nashville… Embelli par des cordes façon countrypolitan, le solo fait dialoguer une guitare en grave et la pedal steel. Que demander de plus ? Au long de l’album, enregistré sur bande magnétique au studio Arlyn d’Austin, outre ce quartette de cordes qui donnent une sorte d’élégance à plusieurs plages, la production, due à l’artiste et, comme pour les précédents, Billy Horton, diversifie les sonorités en faisant intervenir de manière mesurée mais déterminante là un vibraphone, ici un piano, des chœurs, une guitare acoustique, une percussion, etc. La femme n’est pas absente des paroles de Charley Crockett

qui affirme avoir trouvé l’amour vrai (“Lead The Way”) et ne vivre que pour elle (“Diamond In The Rough”). S’exprimant dans le style southern soul, il chante souvent les difficultés de la vie (“Hard Luck And Circumstances”, “Gettin’ Tired Again”), la malchance (“Ain’t Done Losing Yet”), le rejet social (“Solitary Road”)… Modeste, “*I’m only a man*” (“*Je ne suis qu’un homme*”) avoue-t-il dans “America”, mais n’hésite pas à suggérer dans “$10 Cowboy” que les métiers de chanteur ou de cowboy sont pareillement dangereux !

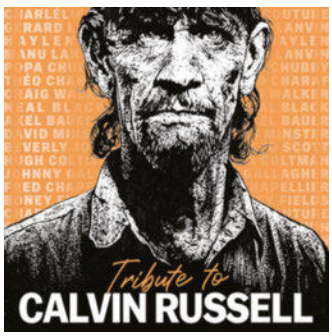
✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

“Tribute To Calvin Russell”

GEL/ PIAS

Portant sur son visage buriné toutes les vicissitudes d’une vie d’errance et de combats, Calvin Russell appartenait à cette catégorie de marginaux qui, reconnus tardivement, sont devenus plus populaires en Europe, et particulièrement en France, que dans leur propre pays grâce à Patrick Mathé, spécialiste des musiciens oubliés avec les labels New Rose et Last Call. Le bluesman français Manu Lanvin a accompagné Russell sur scène et sur ses deux derniers albums, collaborant à l’écriture de plusieurs chansons. L’idée d’un hommage au musicien texan devait se concrétiser en 2021 pour les dix ans de sa mort, mais le covid a reporté l’affaire à 2022. Le concert étant un succès, Manu Lanvin invite des artistes venus de différents horizons dans son studio parisien



de La Chocolaterie pour ce “Tribute To Calvin Russell”. Lanvin, guitares, joue sur tous les titres avec un groupe soudé, sauf sur “Soldier” interprété par Axel Bauer, guitare, chant, pour une superbe adaptation en français. Au total quatorze morceaux composés, pour l’essentiel, par Calvin Russell ou inscrits à son répertoire comme cette bonne reprise de Townes Van Zandt, “Ain’t Leaving Your Love” avec la chanteuse Haylen. Evitant les écueils de ce genre d’exercice, le résultat est convaincant. Bien sûr, des interprétations se distinguent. Beverly Jo Scott chante une très belle version acoustique de “Crossroads” avec accordéon, harmonica et mandoline. Johnny Gallagher offre une ampleur nouvelle à “Trouble” comme le chanteur de Power Of Dreams et Archive, Graig Walker accompagné à la pedal steel sur “Baby I Love You”, et Neal Black sur “Time Flies”. A citer aussi Théo Charaf, “Nothing Can Save Me”, et David Minster, beau-frère de Calvin et neveu de Vince Taylor, “Behind The Ball”.

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Canned Heat

“Finyl Vinyl”

RUF RECORDS

On ne s’attendait guère à recevoir un nouvel album de Canned Heat au printemps 2024. On ignorait même que le groupe de blues californien fondé en 1965 était encore en activité. On n’en attendait donc pas grand-chose, mais la pochette a déjà quelque chose de sympathique, le dessin de quatre visages au front dégarni et aux cheveux blancs. Tiens, le guitariste Jimmy Vivino, passé par les orchestres des émissions télé de Conan O’Brien, fait partie de l’effectif (c’est même lui qui a dessiné la pochette). Aux baguettes, Adolfo “Fito” De La Parra, dernier rescapé de la formation des sixties (qu’il rejoignit en 1967, pour son deuxième album). A la basse, Richard Reed a pris le relais du regretté Larry Taylor, et le chant et les parties d’harmonica sont assurés par Dale Spalding. Le premier morceau, “One Last Boogie”, écrit par Vivino, donne l’idée : un nouveau tour de piste, possiblement le dernier, en se dandinant tant que faire se peut, et pourquoi pas ? Les pistons tournent toujours, Vivino est un excellent guitariste, lead ou slide, et les paroles ont la bonne idée d’assumer le temps qui passe (voir aussi “ “When You’re 69”). Au menu, le “So Sad (The World’s In A Tangle)”, qui figurait sur “Future Blues” (1970), la grande réussite studio du groupe, un morceau ressuscité,

on imagine, pour l’acuité de son cri d’alarme environnemental (“*Dark clouds most everywhere/ We gotta breathe this air/ But nobody seems to care*”) ; le riff est toujours aussi obsédant et Joe Bonamassa passe une tête pour un solo plein d’urgence. Amusante excursion vers le Moyen-Orient également (“East/ West Boogie”), qui bifurque dans un shuffle, et une enfilade de blues en tous genres, sympathiques, parfois pas inoubliables, mais rien d’indigne, loin de là. *Boogie on*, donc, *old folks* !

✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Disques français

Rendez Vous

“Downcast”

ARTEFACT/ WEDGE

Il est clair que Rendez Vous est l’un des fers de lance de cette épatante scène française qui chaque mois nous enchante, aux côtés de Howlin’ Jaws, Johnny Mafia, En Attendant Ana ou Slift. De ces promesses aux univers fort dissemblables, le gang parisien incarne le pôle Nord : un EP auroral (“Distance”) puis un obsédant premier effort (“Superior State”) révélaient un post-punk à la froide incandescence, entêtant, capable de se transmuter en transe électronique. La suite s’est fait attendre (six ans !), nos gandins vadrouillant sur tous les continents, ou presque. Ce “Downcast”, donc, se dévoile sous une pochette créée par Pol Taburet, nouvelle coqueluche de la peinture tricolore : tenant de l’expressionnisme abstrait,

elle exhale rigueur et morbidité. Elle sied parfaitement au contenu, qui montre d’emblée une évolution palpable : il y a moins de synthétiseurs et davantage de guitares sur “aiw777”, charge punk bizarroïde dont les ruptures et certains détours obliques évoquent les Pixies. La belliqueuse “Sheer” confirme ce virage, tout comme l’excellente “Ur Cross”, qui lorgne cette fois plus vers “Trompe Le Monde” que “Come On Pilgrim”. Autre sommet : l’accrocheuse chanson-titre, dont l’alternance entre calme et tempête et le mal-être carabiné nous transportent sur les terres de Nirvana. La même brume désenchantée nimbe les ballades “Nothing” et “Carry The Zero”, bâties sur des entrelacs de six-cordes saturées ou réverbérées. “Top Range DNA” et l’impressionnante “Stay A Rat” renouent enfin avec la violence gelée des premiers méfaits. Au terme de ces onze titres aussi désespérés qu’impétueux, Rendez Vous assoit son statut et cultive son aura particulière, fascinante étrangeté, vénéneuse et spectrale.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Les Mercuriales

“Les Choses M’Echappent”

HELLZAPOPIN/ KURONEKO

“LA MORT… est du domaine de la foi ! Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir. Ça vous soutient !” C’est par ces mots portés par la voix médusante de Jacques Lacan que s’ouvre l’album. Ambiance. Batteries lourdes et basses profondes — elles creusent un ravin, la griffe d’un ongle vernis passe sur notre peau ; guitares exquises, réminiscences bowiennes époque “Young Americans” tombent en rafales ; un barrissement surgit : le sax Roxy éclabousse salement l’ensemble, entre ciel et caniveau. Le ton est donné : le grandiose et le dérisoire. Nous sommes enfin ailleurs, loin des propos convenus servis à l’envi : enfin quelque chose se passe, quelque chose nous réveille, nous file un frisson dans l’échine : élan retrouvé, promesse renouvelée de la musique et de la poésie. Enfin un choc. Enfin. On aime, on adore ces gars et cette fille — mémorables prestations live à la Boule Noire, à la Pointe Lafayette — tous éparpillés entre les âges, contemporains et pourtant déjà vieux de mille voix, aux mille poses dandyesques, hantés de fantômes célestes qui leur soufflent dans le dos. La catastrophe a eu lieu, l’humour — celui qui manquait au *talk over* des Diabologum — est cathartique. Mais, surtout, il y a le spoken élégant de Jean-Pierre Montal, chanteur-auteur captivant qui promène sous son spleen

aux yeux cernés des nuits blanches circa Pigalle ce qu’on imagine d’angoisses nocturnes et de phrases arrachées aux démons de la vie moderne. Voilà Les Mercuriales, soleil noir dans le clair-obscur de notre monde agité ; voilà de quoi grincer, flirter, tomber amoureux, gicler. Voilà de quoi habiller nos carcasses malmenées avec une classe folle, une façon de se tenir au monde : façon désespérément chic et sombre. *“Je ne peux pas avancer les mains, je ne peux pas toucher les choses”* fait entendre à qui veut la voix fanée de Maurice Ronet.

✪✪✪✪

ALEXANDRE BRETON

Johan Asherton

“Matinee Idols”

SMAP RECORDS

Si on aimait se rouler dans le cliché tel un porcelet dans la boue, on dirait qu’il n’y a pas plus grand romantique échevelé qu’un ex-garageux-punk endossant le rôle du parfait crooner folk. Et comme on écrit sur un genre qui n’a jamais reculé devant un cliché ou deux, disons-le : l’ex-Froggies Johan Asherton a une voix à filer le frisson (ce côté velours râpeux, comme un bon vin un peu canaille et costaud) et un penchant pour la nostalgie bien placée (pas le “*c’était mieux avant*” à la papa, plutôt le côté Ray Daviesien de la Force). Avec ce seizième album, il ouvre les vannes de ses influences et nous balade dans sa version fantasmée d’un Hollywood à son âge d’or où l’héroïne de “Paramour”

rêve d’un palace à Venise pendant que les personnages de “Tinseltown” vivent avec leurs regrets et la conscience d’être remplacés sitôt leur minute de gloire écoulée. Interprète charismatique tout en finesse, Asherton donne l’impression de se promener ici, ajoutant un saxo par-ci, un coup de violon par-là, arrangeant ses ballades sans les surcharger ni étouffer ses mélodies gracieuses dont certaines se logent dans la mémoire en deux écoutes. A l’image de “For Added Charisma” avec sa guitare empruntée aux Byrds, morceau aussi bien gaulé qu’un standard pop sixties. Ou “No Doubt About It”, tranche de music-hall enlevé que Paul McCartney ne renierait pas. Et si, pour cause de timbre grave, les comparaisons avec Johnny Cash et Leonard Cohen abondent, on voit plutôt en lui un émule de Lou Reed lorsqu’il déclare, d’un ton parlé-chanté sur “Enfant Terrible”, que le rock’n’roll va sauver son âme. Rien que pour l’entendre ronronner *“rock’n’roll”* sur fond de piano nerveux, on peut écouter cet hymne discret en boucle.

✪✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

Cyril Cyril

“Le Futur Ça Marche pas”

BORN BAD

Cyril Cyril, c’est un groupe suisse composé de deux Cyril, Yeterian et Bondi, deux activistes stakhanovistes. Ce troisième album dévoile une musique inclassable où toutes sortes d’instruments, pas toujours plébiscités dans la scène électrique, pactisent pour dessiner un univers dans lequel la répétition relève plus du mantra que du manque d’idées. Véritable trip où il faut accepter de laisser à l’entrée toutes ses certitudes et balises confortables. Si l’on devait schématiser, disons qu’il existe deux manières de dire le monde et ses perditions en chansons : celle post-ado attardé d’un Tryo et celle classe, insoumise et foutraque d’un Cyril Cyril. “Le Mensonge”, qui ouvre ce disque magique, ressemble à un sample qui aurait décidé d’échapper à son créateur pour permettre à ses tentacules de déchirer le voile du mensonge qu’on appelle réalité. “Microonda Sahara”, sa batterie martiale et ses petites clochettes synthétiques, c’est comme si Philippe Katerine avait cessé d’être ce clown s’autoparodiant pour devenir un être libre et sauvage. Titre bilingue jubilatoire et capharnaüm climatique total. Bravo ! “La Rotation De L’Axe”, c’est Ennio Morricone qui progresse dans une jungle brûlante. “Les Phoenix De L’Amour” affiche un esprit de décontraction admirable. Chez Cyril Cyril, on aime les poupées russes, les strates qui émancipent. “Plus Rien A Faire” est un rap faussement désabusé, minimaliste et d’une lucidité

implacable, sorte d’anti-hymne à l’idiocratie qui nous guette tous. “Chat Gepetto” accélère le rythme, sature comme il faut. “Le Tocsin” sonne notre fin en galopant entre les barbelés et les saloperies cyniques des puissants. Cyril Cyril chante, oui, une planète qui se suicide. Sans slogan ni étendard acheté sur Amazon. Ses onze titres sont pourtant des promesses d’avenir de par leur richesse et leur générosité artistiques. “Le Futur Ça Marche pas”, ultime morceau, et ses cordes d’apocalypse, ses petits bruits qui explosent ici et là, ses cassures et ses mélanges, donnent envie d’encore respirer.

✪✪✪✪

JERÔME REIJASSE

Aquaserge

“La Fin De L’Economie”

CRAMMED/ PIAS

Après la parenthèse en 2021 de “The Possibility Of A New Work For Aquaserge”, un disque essentiellement instrumental consacré à des compositeurs de musique électro-acoustique, le protéiforme groupe toulousain reprend avec son septième album, “La Fin De L’Economie”, cette fusion au dosage toujours aussi personnel de pop, de rock et de jazz. Guitariste, principal compositeur et arrangeur, Benjamin Glibert en est le dernier membre fondateur après le départ de Julien Gasc pour une carrière solo. A ses côtés, on retrouve Audrey Ginestet (basse, chant), Manon Glibert (clarinettes, chant), Julien Chamla (batterie, chant), et Olivier Kelchtermans (saxophones), arrivé en 2018 pour “Déjà-Vous?”.

Les enregistrements sont réalisés dans le studio mobile d’Aquaserge et en Belgique, la masterisation par Dominique Blanc-Francard à Paris. Les douze chansons fonctionnent comme douze commentaires sur la société actuelle. Sont ainsi évoqués les bassines de Sainte-Soline, “Soline”, l’euthanasie, “A Plus”, le consentement, “Miso”, la répression policière, “LPT” (La Police Tue), l’écologie, “Incendies”, et la libération des esprits, “Le Saut Du Tigre”, “Sommets”, avant l’incertitude finale, “La Fin De L’Economie”. Percussions, guitares, saxophones, claviers et voix pop tout en délicates nuances s’entremêlent pour construire un univers original qui puise ses sources dans les meilleures incarnations d’un rock progressif tout en variations et en nuances qui pourrait se rapprocher du style de Canterbury, de Godley & Creme, “Copychat”, “Shoot Of Love”, et de Robert Wyatt. Autre caractéristique des disques d’Aquaserge, l’humour est omniprésent dans les intitulés comme dans les mots, et la musique elle-même jouée par des musiciens à la virtuosité discrète.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Fontanarosa

“Take A Look At The Sea”

HOWLIN’ BANANA

En 2022, un premier album réussi avait attiré l’attention sur Fontanarosa, un quatuor fondé trois ans plus tôt par Paul Verwaerde, un Anglais installé à Lyon, qui se révèle être un excellent chanteur avec son timbre vocal très prégnant. Ce second essai remarquable devrait consolider son importance au sein de la scène indie-rock, dont il se démarque par un esthétisme raffiné et le goût d’ambiances entre deux eaux. L’entrée en matière met l’eau à la bouche : “Door To Door” impose un riff lancinant, une voix aérienne et une guitare vibrionnante. Et les onze morceaux suivants se distinguent par leurs entrelacements rythmiques et leur manière élégante de conjuguer l’apport de traditions à un parti pris sonore actuel. “Sundown”, un guitare-voix mélancolique, rend perceptibles les soubassements folk d’un groupe qui a grandi en écoutant Radiohead ou les Strokes mais a été bercé par Neil Young et n’a jamais oublié la leçon, et le guilleret “Heartland” exhibe fièrement les traces de la conception intimiste de sa composition, tout comme les nombreuses complaintes présentes (“Care”, “Hang The Picture”). Mais cette influence est enrichie d’une dimension pop particulièrement séductrice : le posé “In The Meantime” et ses chœurs vaporeux, ou l’enlevé

“Dear Rising Dawn” avec son parfum sixties prononcé partent à la recherche de cette grâce et de cette évidence mélodique qu’ont cultivée autrefois les Beatles. Ce rapprochement prestigieux trouve son accomplissement avec “Untie” : sans jamais se fourvoyer dans les ornières d’un hommage rétro appliqué, mais en parvenant au contraire à l’intégrer à une démarche personnelle pleine de fraîcheur, cette obsédante réussite traversée de sonorités indiennes réactualise les charmes évanescents du Swinging London.

✪✪✪✪

H.M.

Réédition du mois

Une leçon de songwriting époustouflante

"A Different World THE HOLLAND-DOZIER-HOLLAND SONGBOOK"

Kent (Import Gibert Joseph)

Lorsqu'il pense aux tandems de songwriters, le grand public a tendance à toujours évoquer les mêmes : Lennon et McCartney, Jagger et Richards. Ceux qui sont un peu plus pointus savent que la tradition a commencé, pour le jazz et Broadway, des décennies avant, mais que, pour la pop, elle a vécu un véritable âge d'or au début des années soixante, au Brill Building, dans le cœur de Manhattan. Jerry Leiber et Mike Stoller, Barry Mann et Cynthia Weil, Doc Pomus et Mort Shuman, Gerry Goffin et Carole King, Ellie Greenwich et Jeff Barry, Burt Bacharach et Hal David. Ces binômes ont composé certaines des plus grandes chansons de l'ère post rock'n'roll. Le public visé était les adolescents, le temps passant a montré qu'il pouvait aussi toucher des adultes, voire des vieillards. Et durablement. Ces gens étaient, à leur manière, des génies. Mais Berry Gordy a fait encore plus fort. Même plus fort que Phil Spector en personne. "The Sound Of America", rien que ça. Un orchestre maison, une écurie d'artistes. Jusque-là, Spector faisait pareil. Mais Gordy a recruté ses propres songwriters. Il en aura des bons jusqu'au départ de la maison à Los Angeles et à l'indépendance de Marvin Gaye et Stevie Wonder. Mais au début, il repère un trio phénoménal. Les frères Brian et Eddie Holland, plus Lamont Dozier. Les gars arrivaient chez Motown le matin, à Detroit, et en repartaient tard dans la nuit. Ils y sont restés de 1962 à 1967, soit durant la période "pop" de Motown, avant l'arrivée du psychédélisme et de la soul. Lamont et Brian s'occupaient de la musique et de la production, Eddie se chargeait des paroles, puis supervisait les enregistrements et donnait ses conseils aux chanteurs et chanteuses de l'écurie qu'il surveillait de très près. Les tubes sont tombés comme une avalanche durant six ans. Le grand label anglais Kent a choisi de leur rendre hommage via une anthologie de vingt-quatre titres. Laquelle est un peu bancale. Les compilateurs ont un peu le séant entre deux chaises. Il y a des versions originales ("Jimmy Mack" par les Vandellas, "Baby I Need Your Loving" par Marvin Gaye et Kim Weston, "Heaven Must Have Sent You There" par les Supremes, l'immense "Leaving Here" — reprise par les Who de la période mod, les Birds puis Motörhead — par Eddie Holland en personne, qui avait commencé comme chanteur, l'infernal et super culte "Love's Gone Bad" par Chris Clark, maîtresse blonde et blanche de Gordy, dont on ne sait toujours pas comment a été enregistré le dernier accord de guitare électrique tant il sonne de manière fracassante). Et puis, les gens de Kent ont décidé de favoriser des versions moins connues de ces classiques. Pourquoi proposer la reprise du classique northern soul "There's A Ghost In My House" dans sa version amusante par The Fall au lieu de proposer l'originale démente de R Dean Taylor, inconnue du grand public ? "Don't Do It", live, par le Band, dans un genre très New Orleans, n'est pas mal mais ne vaut pas l'énergie de celle de Daltrey, Townshend, Entwistle et Moon. Fallait-il vraiment inclure Laura Nyro en 2011, Dionne Warwick en 1973, Dusty Springfield en 1978 ou la version épouvantable de "You Keep Me Hanging On" par les bourrins de Vanilla Fudge ? Pas sûr. Reste une leçon de songwriting époustouflante.

NICOLAS UNGEMUTH

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Comme du Morricone avec moins de notes

These Immortal Souls

"GET LOST (DON'T DIE)"
"I'M NEVER GONNA DIE AGAIN"
"EXTRA"

Mute (Import Gibert Joseph)

Après l'épisode Birthday Party, le fragile Australien Rowland S Howard a rejoint Crime & The City Solution, mené par Simon Bonney, puis a fomenté These Immortal Souls, dont il était le chanteur. Avec son frère Harry à la basse, sa copine Genevieve McGuckin à l'orgue et au piano, et le grand Epic Soundtracks, frère de Nikki Sudden comme leurs noms ne l'indiquent pas, à la batterie (où il excellait, par ailleurs). Leurs deux albums sont joliment réédités, suivis par une compilation de raretés, singles, faces B, etc. L'univers de The Immortal Souls n'était — coïncidence ? — pas très éloigné de celui de Nick Cave. En plus dramatique, si c'est imaginable. Alors que sur ses deux premiers albums solos, le chanteur des Bad Seeds offrait une version post-punk du blues d'avant-guerre, Rowland S Howard délivrait une musique plus orchestrée, bénéficiant de sa façon inimitable de jouer de la guitare (comme du Morricone avec moins de notes), le tout délivré avec une voix de mort-vivant. Tout cela était original en 1987 (pour le premier album, le second étant sorti cinq ans plus tard), mais est assez difficile à écouter aujourd'hui. Trop de morceaux en accords mineurs (sauf l'excellente reprise de "Hey! Little Child" d'Alex Chilton) et le chant désespéré un peu trop appuyé de Howard rendent l'écoute de ces trois rééditions assez éprouvante, pour ne pas dire franchement déprimante. Howard fera mieux avec ses deux albums solos, Soundtracks, lui, sortira carrément deux chefs-d'œuvre absolus ("Rise Above" et "Sleeping Star"), tandis que Nick Cave allait devenir une star internationale. Pour les fans néanmoins, les deux rééditions et la compilation sont impeccables.

Nancy Sinatra

"HOW DOES THAT GRAB YOU?"

Light In The Attic (Import Gibert Joseph)

Dire que nous étions heureux lorsque les rééditions Sundazed étaient sorties il y a des lustres. En les réécoutant aujourd'hui, on a l'impression d'avoir un oreiller sur chaque oreille. Light In The Attic, la Rolls-Royce des labels de réédition, frappe une fois de plus très fort en ressortant l'un des trois (!!!) albums de la fille Sinatra sortis en 1966. Le son est fou pour cet album parfaitement schizophrénique. Il y a des trucs un peu jazz lounge ("Not The Loving Kind") ou limite bossa ("The Shadow Of Your Smile", la splendeur de Paul Francis Webster et Johnny Mandel composée pour la merveille de Vincente Minelli, "Le Chevalier Des Sables" avec Richard Burton et Elizabeth Taylor en couple splendide), des machins un peu easy listening, une reprise de Sonny & Cher démultipliée ("Bang, Bang", remise au goût du jour par Quentin Tarantino), et des classiques signés par Lee Hazlewood, qui gère l'affaire, les impérissables "Sand" et "My Baby Cried All Night Long". Plus des trucs amusants comme "The Last Of The Secret Agents?" ou des bricoles tentant avec brio de dupliquer le succès de "… Boots…" ("How Does That Grab You?"). Comme avec toutes les autres rééditions de Light In The Attic consacrées à Nancy, le livret propose une interview adorable de la chanteuse, dans laquelle elle révèle que son morceau préféré de l'album est "Crying Time", de Buck Owens, le roi du son de Bakersfield. Intéressant. On en rajoute une couche : le son est extraordinaire.

Pearl Harbour

"DON'T FOLLOW ME, I'M LOST TOO"

Liberation Hall

Pearl Harbour, de son vrai nom Pearl E Gates, était une punkette de San Francisco, attirée par l'Angleterre où elle devint la girlfriend de Paul Simonon après son installation à Londres en 1980. Le bassiste des Clash et le manager Kosmo Vinyl ont rapidement réuni un aréopage idéal pour que madame puisse enregistrer un album entier d'inspiration fifties — elle venait de sympathiser avec le chanteur du groupe de rockab revivaliste, Whirlwind. La liste des musiciens est impressionnante : Wilko Johnson, Steve New (Rich Kids), Topper Headon, Mick Jones et Paul Simonon, Steve Goulding (Graham Parker And The Rumour), Nigel Dixon (Whirlwind), Geraint Watkins (Nick Lowe, Dave Edmunds) et le génie de la pedal steel, BJ Cole. Le résultat, "Don't Follow Me, I'm Lost Too" (grand titre) est un joli album de néo rock'n'roll administré avec l'énergie du punk, mais moins génial que ce que feront les Deadbeats cinq ans plus tard sans l'aide de personne.

Jackie DeShannon

"NOTHING CAN STOP ME – LIBERTY RECORDS RARITIES 1960-1962"

Ace (Import Gibert Joseph)

C'était bien avant les splendeurs pop de "Needles And Pins" ou "When You Walk Into The Room". Jackie DeShannon adorait la musique noire, elle a par conséquent décidé de s'attaquer au répertoire de son idole : Ray Charles. Le résultat est très impressionnant, quoique réservé aux fans. On y entend une

COLLECTION
rock&folk
PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !
DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !
DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !
WAGRAM music

Rééditions

Encore un truc pour les dingues

Jackie capable de chanter comme une diva soul et reprendre les titres du maître avec une aisance déconcertante. Un album entier, treize bonus ultra rares, c'est du beau travail. Mais rien ne vaut ce qu'elle a fait un peu plus tard, entre 1964 et 1967.

Stereolab

"LITTLE PIECES OF STEREOLAB (A SWITCHED ON SAMPLER)"

Duophonic (Import Gibert Joseph)

L'idée est intéressante : proposer une compilation des cinq compilations "Switched On" regroupant les raretés, singles et compagnie de Stereolab. Malgré la réduction, tout n'est pas formidable. Dans le meilleur des cas ("The Light That Will Cease To Fall" ou le bel hommage au "Cheree" de Suicide, "The Tempter"), on touche au sublime. Ailleurs, les influences krautrock, le minimalisme et le sens de la répétition sciemment assumés peuvent déboucher sur de belles choses, parfois, on tombe dans l'expérimentation arty la plus absconse. L'hystérie des critiques musicaux à leur sujet dans les années quatre-vingt-dix, puis 2000 laisse assez perplexe, mais ce sampler est une bonne entrée en matière.

The Waterboys

"1985"

Chrysalis (Import Gibert Joseph)

Encore un truc pour les dingues : l'album original "This Is The Sea" plus cinq CD de séances, live, versions alternatives, etc. Mike Scott et Karl Wallinger étaient doués, certains morceaux ("The Whole Of The Moon", "This Is The Sea") sont devenus des classiques mais le lyrisme du chanteur, qui semble littéralement en transe, pour ne pas dire en mission, voire en croisade tout du long de l'album (ça se calmera avec "Fisherman's Blues") est assez éreintant, sans parler de la production très datée (1985, un très

mauvais cru pour le rock'n'roll). Six CD pour un album comptant neuf morceaux, c'est beaucoup tout de même.

Glad

"A NEW TOMORROW — THE GLAD & NEW BREED RECORDINGS"

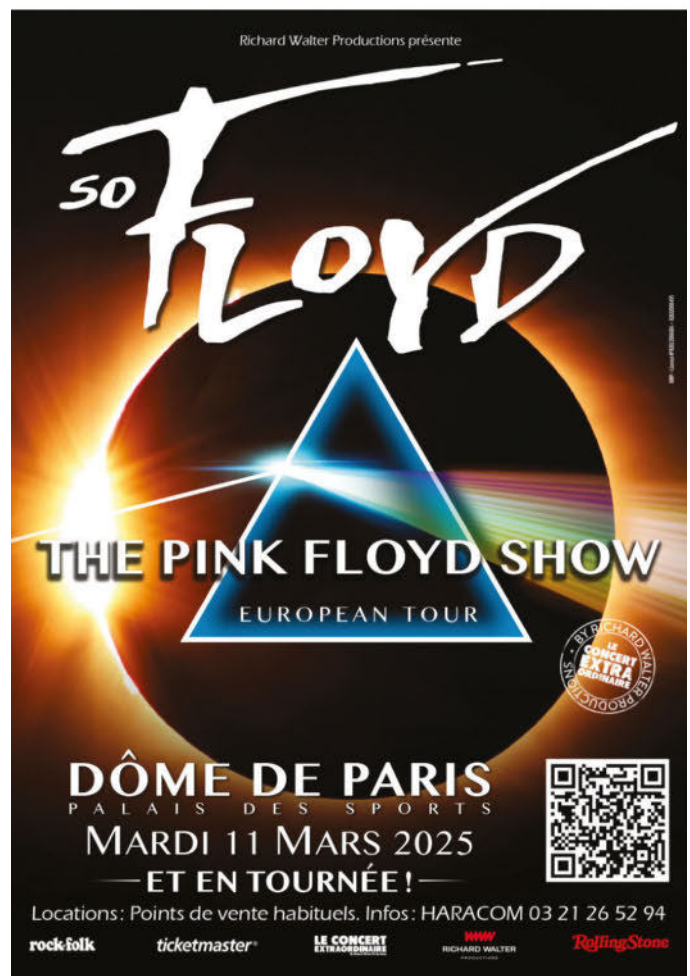
Now Sounds (Import Gibert Joseph)

Il faut bien reconnaître qu'on n'avait jamais entendu parler de ces gaziers venus de Californie, ayant enregistré sous le nom de The New Breed un album en 1969, "Feelin'Glad", qui sonne comme s'il avait été conçu en 1966 ou 1967. Voici donc de la pop orchestrée et joyeuse (désormais, il faut dire *sunshine pop*), sans génie particulier mais très agréable. Bref, ce n'est ni The Millenium, ni Sagittarius, ni The Left Banke, même si ces derniers venaient de New York. Les responsables de cette gentille compilation ont écrit en gros sur le dos de la pochette : *"Les Beatles de Sacramento"*. On n'avait pas autant ri depuis longtemps...

"JOE MEEK'S TEA CHEST TAPES: THE TORNADOS LOVE AND FURY" "JOE MEEK'S TEA CHEST TAPES: DO THE STRUM! GIRL GROUPS AND POP CHANTEUSES (1960-1966)"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

On a beau vénérer le bidouilleur de génie, le sculpteur de son immense alors qu'il réalisait tout avec des bouts de ficelle (des câbles, en l'occurrence), ces deux coffrets de trois CD ne s'adressent qu'aux collectionneurs les plus compulsifs. Sur le premier, consacré aux Tornados, pas moins de sept versions de "Telstar" dans toutes leurs formes, cinq de "Life On Venus", trois de "Jungle Fever", etc. Qui va s'enfiler ça ? Autant tenter de récupérer l'impeccable triple compilation sortie il y a quelques années. Les choses s'améliorent un peu avec "Do The Strum!", cernant ses signatures féminines. Il y a de bonnes choses, d'autres grotesques ("Sur Le Pont D'Avignon" par Eve Boswell), et plus on s'approche de 1966, meilleur c'est, d'autant que certaines filles sont accompagnées par les Outlaws avec Ritchie Blackmore à la guitare, qui ne se prenait pas encore pour un troubadour médiéval. Toutefois, ceux qui s'intéressent aux chanteuses anglaises des sixties proches de l'esprit girl group US feraient mieux de tenter de récupérer l'intégralité de l'excellente série "Dream Babes". Malgré toute sa grandeur, Meek ne pouvait simplement pas rivaliser, ni pour les chansons, ni pour les interprètes. ❑



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Autant se cogner en continu, une journée entière, les 21 albums de Scorpions…

Electric Light Orchestra

"ON THE THIRD DAY"

United Artists/ Warner

LE GROUPE NAÎT D'UNE BLAGUE. Prétentieux, le gag : accoupler musique classique et pop, Beatles et Wagner. En toute simplicité. Electric Light Orchestra doit alors, à sa création (tournant des années soixante et soixante-dix), n'être que le side-project, le passe-temps expérimental de The Move, groupe de Roy Wood rallié par le leader d'Idle Race, Jeff Lynne. Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures : à peine l'enregistrement du deuxième album mis en branle, Wood se barre à la poursuite d'autres aventures — avec Wizzard et en solo. Lynne s'accroche, sa persévérance finissant par payer : à partir de leur quatrième album, "Eldorado", Electric Light Orchestra va se transformer en véritable machine de guerre pour devenir, dans la seconde moitié des seventies, un groupe abonné aux stades et disques de platine. Il est toujours question d'accouplement sonore, mais en mode orgie : pop + symphonique et disco + rock, un alliage démoniaque, volontiers gavant, la fusion infernale de Queen et des Bee Gees, d'Abba et des Wings — sachant qu'à côté d'ELO, le groupe de Paul McCartney, c'est du petit artisanat de quartier. Mélodiste surdoué, créateur opportuniste, producteur inventif et machiavélique, Lynne aborde les années quatre-vingt en pleine surchauffe, jusqu'à l'implosion de la "blague". Il pourra alors bosser, dès la fin des années quatre-vingt, avec George Harrison, Roy Orbison, Tom Petty, Bob Dylan, Paul McCartney, Ringo Starr, Brian Wilson, Randy Newman et le groupe The Beatles (même si John avait piscine) — sans oublier, cerise sur la chantilly, la chanteuse d'Abba.

Ecouter d'une traite, du premier au dernier morceau, un des six albums triomphateurs enregistrés entre 1974 et 1981 ? "Time", "Eldorado", allons-y, mais les autres, considérés comme leurs chefs-d'œuvre ("A New World Record", "Out Of The Blue", "Face The Music"), il faut avoir l'estomac bien accroché. A lui tout seul, "Discovery", c'est comme se cogner en continu, une journée entière, les vingt et un albums de Scorpions. Des disques fantastiques mais bulldozer, rouleau compresseur, à la fois imaginatifs et ultra-formulatiques, dont on ressort comme si l'on s'extirpait enfin du tambour d'une machine à laver. Il faut recommander une écoute homéopathique de ces disques, gavés de chansons démentielles — "The Diary Of Horace Wimp", "Tightrope", "Here Is The News", "Shangri-La", "Mr. Blue Sky", "Can't Get It Out Of My Head", "Yours Truly, 2095", "Fire On High", "Poor Boy (The Greenwood)", "Down Home Town", "Rain Is Falling", "Believe Me Now", etc., etc.

Sur les douze albums que compte la discographie d'Electric Light Orchestra, il en existe un, sorti en 1973, moins crevant que les autres : "On The Third Day", bénéficiant d'une production pas encore trop bourrative — et d'un songwriting de haut vol, d'un chant affolant. Un four, pourtant — même pas classé dans les charts anglais.

Les deux premiers albums du groupe, avec ou sans Roy Wood, voyaient Lynne appliquer leur idée littéralement, résumée par le single "Roll Over Beethoven" — Chuck Berry imbriqué dans la "Symphonie n°5" de Ludwig van. Art rock, symphonic, prog', il s'agissait à cette époque d'explorer de nouveaux territoires, ne pas se limiter à faire du Kinks. Résultat : à part quelques chansons ("Mr. Radio", "Queen Of The Hours", "From The Sun To The World"), Lynne semblait plus concentré sur son concept que sur les mélodies. Avec "On The Third Day", il équilibre la balance. L'ex-leader d'Idle Race se rappelle qu'avec son ancien groupe, il composait des chansons pop magnifiques — rayon mini-Beatles, Idle Race fut grand. Voilà donc Lynne se retrousser les manches et sortir de son chapeau claque une flopée de mélodies splendides : "Ocean Breakup/ King Of The Universe", "Dreaming Of 4000", "Oh No Not Susan", "New World Rising", "Bluebird Is Dead"… Les Américains de United Artists exigent que soit inclus l'impeccable single "Showdown", ce que refusent les Anglais de Warner, qui foirent ainsi le lancement de l'album. Alors là, chapeau, d'autant plus qu'ELO bénéficie d'un publiciste inespéré : John Lennon, qui déclare " *'Showdown' devrait être Numéro 1. Ils ont dit qu'ils se sont formés pour continuer là où on s'était arrêté avec 'I Am The Walrus', et c'est ce qu'ils font*". "On The Third Day" procure cette illusion : comme si Lennon avait décidé de se renouveler en troquant ses ex-collègues contre Supertramp. Autre coup de pouce, Marc Bolan joue sur le bestial "Ma-Ma-Ma Belle". Et pour la caution classique, l'album se clôt par la cover d'un tube de 1875, "In The Hall Of The Mountain King" (d'Edvard Grieg, déjà repris par les Who). La pochette américaine, avec photo signée Richard Avedon, montre sept musiciens exhibant leur nombril et un système pileux surdéveloppé. Au diapason de l'album à la musicalité décoiffante. ★

Première parution : 14 décembre 1973

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

"ELECTRIC LIGHT ORCHESTRA"

Jamais sans leur robe de bure

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

The Move
"Message From The Country"
Music On Vinyl

Est-ce dû à leurs formidables premiers singles ("I Can Hear The Grass Grow", "Fire Brigade", "Blackberry Way"…) ? The Move est rarement considéré comme un groupe à albums et sa discographie reste assez méconnue. Quatrième et dernier album sorti en 1971, "Message From The Country" montre pourtant l'association Roy Wood et Jeff Lynne au sommet de sa forme, dans un genre de rock progressif très mélodique qui augure déjà de ce que sera Electric Light Orchestra quelques mois à peine plus tard (avec le même noyau de musiciens). Malgré ce que son titre pourrait laisser croire, "Message From The Country" n'a rien d'un album bluesy et rustique comme il s'en faisait à foison en 1971 chez la concurrence, c'est un disque au son lourd qui évoque le David Bowie de "The Man Who Sold The World" par ses sonorités ("It Wasn't My Idea To Dance") et ses constructions ambitieuses ("Message From The Country").

Factory
"L'Amérique A La Casse !!!"
Simplex

Originaires de Givors, ville située entre Lyon et Saint-Etienne, Factory fait partie de ces groupes marquants de la scène lyonnaise de la fin des années soixante-dix avec ses comparses de Killdozer et Ganafoul. Formé en 1975 lors d'un festival local par des membres de ces deux derniers groupes pour jouer des reprises de Chuck Berry et des Rolling Stones dans un grand bœuf festif, Factory décidera de poursuivre l'expérience. Après de nombreux changements de personnel, le groupe a sorti quatre albums entre 1977 (excellent "Black Stamp") et 1982 ("Roulez Jeunesse"), laissant peu à peu son boogie énervé se diluer dans un rock en français moins passionnant. Les pistes exhumées par cette compilation, enregistrées entre 1977 et 1979, montrent le groupe à son meilleur, tout en guitares explosives et en rythmes lourds.

Nouveautés

V/A
"Born Bad Record Shop 25 Years Anniversary"
Mauvais Garçons

Fin avril, l'indispensable boutique parisienne Born Bad fêtait ses vingt-cinq années d'existence avec plusieurs concerts. Pour l'occasion, le label Mauvais Garçons a monté une compilation au casting impressionnant, entre légendes du punk et jeunes loups. On y croise Billy Childish reprenant "Love Comes In Spurts" de Richard Hell avec l'intensité qui le caractérise, Sweeping Promises s'essayant avec brio à "Toutes Les Nuits" des Calamités. Les inédits sont formidables ("The Writer Of It All" d'En Attendant Ana, "Enter Dolphin Reincarnation" de The Proper Ornaments), et quelques-uns des groupes les plus enthousiasmants du moment (Beige Banquet, Split System, Tramhaus) font des apparitions exaltantes.

"Metal, Diabolus In Musica"
Verycords

Alors que du 5 avril au 29 septembre, la Philarmonie de Paris rend hommage aux musiques extrêmes avec l'exposition "Metal-Diabolus In Musica", un double album vinyle vient accompagner l'expérience avec seize morceaux qui permettent de faire un tour d'horizon de diverses familles du genre. Les pionniers sont là (Deep Purple, Alice Cooper, Judas Priest), la France a droit à son écot (Trust, Mass Hysteria, Sortilège), mais plus intéressants

sont les groupes contemporains comme les surpuissants Sinsaneum ou l'étonnante EivØr qui prouve que la famille metal n'est pas faite que de groupes qui jouent pied au plancher dans les infrasons ("Hugsi Bert Um Teg").

Druids Of The Gue Charette
"In The Darkest Hour Of The Coldest Night"
Beast/ La Nef D Fous

Troisième album du groupe occulte originaire de la forêt de Brocéliande, dont on ne croise jamais les membres sans leur robe de bure, "In The Darkest Hour Of The Coldest Night" témoigne de la versatilité du quintette. Toujours versé dans les musiques sombres et lourdes ("Ghost Hunting Shadows"), l'inclassable secte s'offre quelques saillies presque rockabilly façon Eighties Matchbox B-Line Disaster ("Faith & Desperation") et s'aventure dans des contrées garage sixities ("I Want Your Soul").

The Judges
"Judgement Day"
Anti Fade/ Total Punk

Sorti en fin d'année en Australie, le premier album des formidables The Judges arrive enfin dans les bacs à vinyles de nos disquaires préférés. Ils sont quatre, viennent de Melbourne et jouent le punk-garage le plus dégueulasse entendu depuis "Back From World War III" de Jack Meatbeat And The Underground Society ("Goodnight") ou les premiers albums de Human Eye ("The House Always Wins") et The Hunches ("Who's Your God Today?"), références en termes de rock'n'roll apocalyptique. Une immense claque.

Satellite Jockey
"… Plays Music!"
Another Record

Depuis une douzaine d'années, Rémi Richarme construit une œuvre singulière avec Satellite Jockey, groupe qui puise son inspiration dans le kaléidoscope musical des années soixante (son nom, tiré d'une chanson du Nirvana de Patrick Campbell-Lyons, en témoigne). Si Pauline Le Caignec a récemment quitté le groupe (sans doute pour se consacrer à sa brillante carrière solo sous le nom de KCidy), elle figure toutefois sur cet album empli de chansons pop douces ("Le Soir") qui sont souvent illuminées de synthés étranges ("New Moon"). Le côté années quatre-vingt de la chose étonne parfois ("Où Sont Les Gens ?") mais ouvre la porte à quelques merveilles ("Rêve Occasionnel").

The Stabbing Jabs
"The Stabbing Jabs"
Beast

Groupe phare de la scène garage-punk new-yorkaise des années quatre-vingt-dix à New York, Chrome Cranks a disparu des radars il y a une décennie après un magnifique dernier album ("Dirty Airplay" en 2014). Quel bonheur de revoir le chanteur-guitariste Peter Aaron et son fidèle lieutenant William G Weber à nouveau réunis sur ce projet qui porte le nom de Stabbing Jabs mais pourrait tout autant s'appeler Chrome Cranks tant ils semblent ici reprendre les choses où ils les avaient laissées. Le premier album du groupe, où on retrouve le batteur Andrew Jody (croisé chez James Leg et Barrence Whitfield) et le bassiste Chris Donnelly (un vieux pote de la scène de Cincinnati) envoie tous les compteurs dans le rouge avec des hymnes punk braillés et noyés dans la distorsion ("Radiation Love").

45 tours

Tony Truant
"Tony Truant & Bongo Joe/ Tony Truant Présente Les Rois Du Reg-Rock"
Dangerhouse Skylab/ Mono-Tone

Non content de sortir un album avec les Solutions Du Sud Profond, Tony Truant publie également un mini-album dans lequel il présente deux autres de ses projets, comme une sorte de split-album avec lui-même. En face A, il joue en duo avec le percussionniste Bongo Joe des chansons aussi minimalistes qu'inspirées ("Ils Ebranlèrent Le Monde"). Les trois morceaux de la face B, enregistrés avec des ex-Grys-Grys, sont délicieusement R&B façon Pretty Things, avec l'irrésistible "666 Fois".

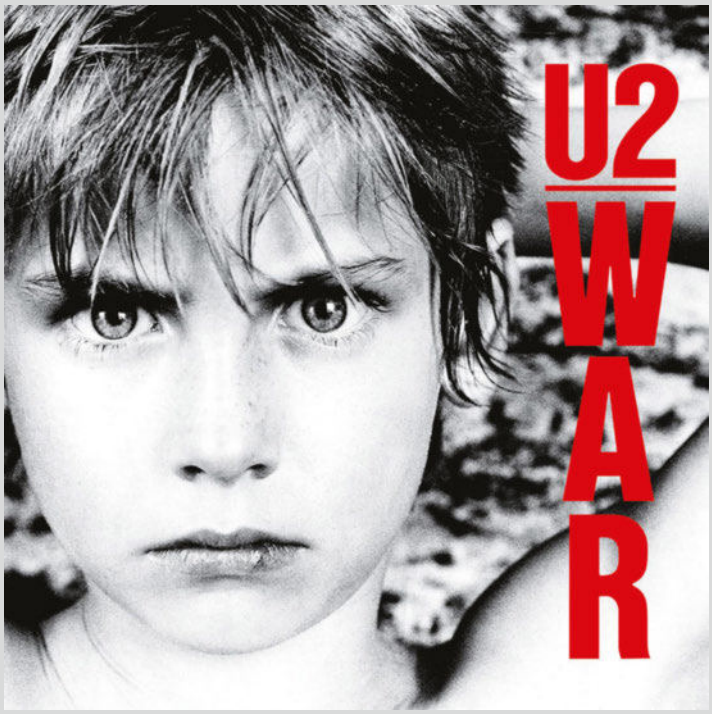
Videoflip
"Videoflip"
Dangerhouse Skylab

Sept morceaux envoyés en moins d'un quart d'heure. Le premier mini-album de ce gang lyonnais ne fait pas de fioritures quand il s'agit d'envoyer des titres rock'n'roll chantés en français. Formé autour de membres de la scène punk lyonnaise (Scaners, Beaten Brats), Videoflip envoie ici le meilleur exemple de rock'n'roll en langue française depuis le dernier Lullies. Entre pub rock ("Pas De Mon Monde") et punk à l'australienne ("Cowboy Du Bitume"), c'est une belle et franche réussite. ❑

Discographisme_80

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.



"War"

U2

Première parution : 1983

Evoquer la guerre n'a rien d'anodin, principalement si c'est pour nommer un album de rock. Dans l'univers musical, la grandiloquence est rarement bien acceptée surtout pour un troisième album, alors que les deux précédents ont légèrement attiré l'attention. On se souvient qu'Eric Burdon avait lui aussi déclaré la guerre en 1970, mais il avait pris soin de mettre le terme entre guillemets ("Eric Burdon declares 'War' "). Après tout, War était un groupe afro-américain de funk auquel il venait de s'associer afin d'intensifier son rhythm'n'blues post-Animals. Ce jeu de mots facile s'assortissait d'une déclaration d'intention au verso : la guerre permet d'accéder au droit de s'aimer les uns les autres.
Ici rien de tel, pas de sous-titre portant un programme social ou politique, mais le constat que le monde entre dangereusement en ébullition (cela a-t-il véritablement changé ?) en cette année 1984 : la guerre aux Malouines, celle entre l'Iran et l'Irak, des massacres en Syrie et au Liban, des conflits sérieux en Afrique du Sud, au Tchad… et bien sûr en Irlande du Nord. Un titre à l'image du ressenti de chacun sur cette période — la guerre nous cerne de partout — et sur lequel U2 pose un regard alarmiste, mais nimbé d'espoir puisqu'il suffit que nous abandonnions nos armes et nous nous unissions afin de retrouver la paix ("*Though torn in two/ We can be one*"; "*Bien que déchirés en deux/ Nous pouvons être un*" sur "New Year's Day"). Cet œcuménisme catho irrigue de nombreuses chansons avec moult références aux écritures (Matthieu, les Corinthiens, les Psaumes, l'Apocalypse…). Mais ce n'est pas nouveau car, dès ses premiers enregistrements, U2 s'est ouvertement affiché comme un groupe en croisade contre le mal, se rêvant en destriers du bien. Le punk a vomi le monde et lui a dansé dessus, le post-punk, à l'image de Ian Curtis, s'est enfermé dans un solipsisme douloureux et dépressif, U2 se pose en sauveur d'une humanité en péril. Cet élan se résume pour Bono à un regard, celui d'un enfant. Habitant la même rue que le chanteur à Dublin, le jeune Peter Rowen est le frère d'un des meilleurs amis de Bono, Derek, surnommé Guggi, et créateur des Virgin Prunes. Il a cinq ans lorsqu'il est embrigadé dans l'aventure iconographique de U2. Sa petite gueule blonde orne la pochette du premier EP du groupe, "Three", sorti en septembre 1979, dont deux chansons sur trois utilisent le terme "garçon" dans le titre. Pour son premier LP sorti en 1980, U2 installe sa métaphore en le nommant "Boy". Et c'est encore Peter qui s'affiche sur le recto et le verso de la pochette. Son frêle torse nu fait grincer les dents de la maison de disques, craignant d'être soupçonnée de promouvoir la pédophilie, notamment aux Etats-Unis. Aussi, la pochette est-elle repensée pour le marché américain. S'inspirant de la référence à "Sa Majesté Des Mouches" (*des enfants échoués sur une île déserte*) dans le morceau "Shadows And Tall Trees", le photographe Sandy Porter transforme quatre clichés des membres en vague océanique. Mais le sens de la pochette originelle se dilue complètement dans cette image aquatique.
Après un second LP, "October", proposant une pochette classique, c'est-à-dire rassurante pour Island Records (les U2 sont saisis sur les docks de Dublin dans une attitude apprêtée rock), "War" renoue avec les obsessions de Bono et Peter Rowen. Toujours photographié par Hugo McGuinness, l'enfant, en quatre années, a mûri et son regard gagné en intensité. La pose est identique que sur "Boy", les mains derrière la tête ; mais, lorsque sur le premier album, Peter semblait être plutôt à la cool dans cette position, sur "War" on se demande s'il n'est pas en état d'arrestation. L'entaille présente sur la lèvre inférieure de l'enfant laisse imaginer qu'il a reçu un coup. Le fond autrefois blanc a cédé sa place à un mur de pierre. S'agit-il d'une prison, d'une cave ? Quoi qu'il en soit, cet espace est loin d'être avenant. Le cadre resserré sur son visage intensifie le sentiment de sidération (lequel est encore plus prononcé sur la pochette du single "New Year's Day") et de révolte ("*the battle's just begun*" chante Bono sur "Sunday, Bloody Sunday"). Le simple trait séparant le nom du groupe du titre de l'album crée une sorte d'équivalence explicite entre les deux comme un mot d'ordre : U2, c'est partir en guerre contre les injustices dénoncées dans les chansons. La couleur rouge des lettres décuple la force du message. Mais on doit s'interroger sur ce systématisme iconographique car Peter Rowen est présent sur sept des quatorze premières pochettes (un EP, trois singles et trois LP) exprimant des attitudes assez similaires, seule la maturité apportée par le temps diffère. Dans l'esthétique que développe le groupe, l'enfant incarne à la fois un état d'innocence lui permettant de porter un regard juste et impartial sur le monde et aussi une quête d'idéal, loin du matérialisme corrompant les âmes et des désirs charnels engluant les corps. Aussi, le combat rock engagé par U2 est avant tout un désir de rejoindre un royaume de pure spiritualité, bien loin du rebelle sans cause refusant la domesticité du quotidien ou du militant cherchant à rameuter une troupe en vue d'une révolution.
Le cliché de la pochette intérieure capté par Anton Corbijn en Suède, au moment du tournage du clip de "New Year's Day", renvoie quelque peu à cette idée. Perdus, les regards de la bande à Bono errent dans une vaste nature couverte d'une neige immaculée comme à la recherche d'un signe. Ces regards dispersés sont assez communs à ceux affichés sur "October" ou au verso de "Boy", et ils tranchent singulièrement avec celui, frontal et déterminé, que soutient le jeune Peter. Cet idéalisme durera encore quelques albums — le mysticisme émanant du château de Moydrum ("The Unforgettable Fire") et le désert biblique ("The Joshua Tree") — avant le dur retour au principe de réalité sanctionné par l'album mi-live mi-studio "Rattle And Hum". ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

FLASHEZ MOI
POUR VOUS ABONNER

12 NUMÉROS
VERSION PAPIER & VERSION DIGITALE OFFERTE + LE CD

THE CURE
"PARIS"

Enregistré au Zénith de Paris en 1992 et sobrement intitulé "Paris", ce mythique album live de The Cure est réédité avec deux versions inédites de "Shake Dog Shake" et "Hot Hot Hot !!!" pour célébrer son trentième anniversaire. On y retrouve notamment quelques-uns des titres les plus populaires du groupe, comme "Lovesong", "Catch", "A Letter To Elise" et "Close to Me".

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **boutiquelariviere.fr/ROFP682**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ **OPTION 1** 1 an 12 numéros version papier + version digitale OFFERTE + le CD de **THE CURE "PARIS"** : 83€ au lieu de 104,95€.

☐ **OPTION 2** 1 an 12 numéros version papier & numérique : 74€ au lieu de 82,80€.

Je choisis de régler par : ☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr/ROFP682
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Mes coordonnées:

ROFP682

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. *Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/06/2024 dans la limite des stocks disponibles. Prix du CD : 22,15 € frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Mystérieuses auditions du côté de Laurel Canyon…

BLUE MOUNTAIN EAGLE

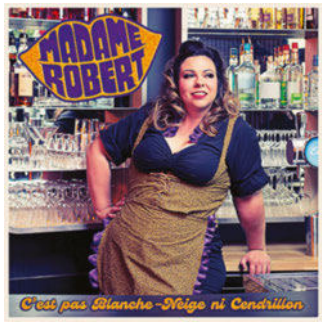
CHACUN CONNAÎT LA GLORIEUSE DESTINÉE DES PRODIGES DU BUFFALO SPRINGFIELD SUITE À SON ÉCLATEMENT : Stephen Stills et Neil Young sont devenus des superstars mondiales avec David Crosby et Graham Nash comme en solo, et Ritchie Furay a fondé l'illustre Poco. Mais quid de Dewey Martin, le batteur ? Il n'a pas chômé, loin de là, et a été à l'origine du remarquable Blue Mountain Eagle…

Le 5 mai 1968 est la date de l'ultime concert du Buffalo Springfield. Son batteur, le Canadien Dewey Martin, se retrouve désœuvré : il n'a pas le talent de compositeur de ses camarades, mais une voix rocailleuse appréciable — que l'on a pu découvrir sur "Good Time Boy" ("Buffalo Springfield Again", 1967). Son idée première est de s'associer à sa dulcinée, mais il débauche finalement une formation rencontrée dans un club de Phoenix : il y a là le batteur Don Poncher, le guitariste Gary Rowles (fils du pianiste de jazz Jimmy Rowles), le bassiste Bob Apperson et le trompettiste Jim Price. Ils sont vite rejoints par le six-cordiste David Price, ex-The Chelsea : il a été rencardé par son pote d'enfance, Michael Nesmith (The Monkees) au sujet de la tenue de mystérieuses auditions du côté de Laurel Canyon… Nom de code du projet fomenté par Martin et son rusé manager Mike Zalk : The New Buffalo Springfield. Sa première apparition officielle a lieu à Honolulu, aux côtés de Canned Heat et des Turtles, face à plus de cinquante mille hippies défoncés. Du sérieux ! Porté par la popularité de son appellation, le groupe — avec Dewey Martin au micro — se voit offrir une belle série de premières parties : Eric Burdon And The Animals, Buddy Miles Express ou Three Dog Night. Justement, l'affaire prend en décembre 1968 un tour judiciaire : Ritchie Furay, qui doit investir le Fillmore West de San Francisco avec son nouvel attelage (Pogo), se rend compte de la supercherie. Un *nouveau* Buffalo Springfield ? Qui plus est programmé dans un important festival local, avec Santana et Steppenwolf ? Fulminant, il bat le rappel de Stills et Young, qui appellent leur avocat. Une action au tribunal est engagée, et remportée. C'est la débandade. Jim Price rejoint Leon Russell — on le retrouvera bien sûr dans le sillage des Rolling Stones. Poncher, Apperson et Rowles décampent aussi, le dernier intégrant Love. Ne reste que David Price. Nullement découragé, Dewey Martin recrute Bob "BJ" Jones (guitare) et le bassiste Randy Fuller (ex-Bobby Fuller Four). Le quartette s'annonce tantôt comme Blue Buffalo, tantôt comme New Buffalo, tantôt comme… Buffalo Springfield. Une stratégie risquée, mais qui lui assure des dates avec Iron Butterfly, Creedence Clearwater Revival ou encore Steve Miller. Dewey Martin parvient ensuite à faire financer quelques démos par Atlantic, aux studios Sunset Sound. Il convoque le grand Hal Blaine pour une session supervisée par Tom Dowd, dépêché sur place et peu convaincu par ce qu'il entend. Mike Zalk amène alors un troisième guitariste : Joey Newman (ex-Touch, formation proto-progressive de Don Gallucci). De fatales dissensions apparaissent entre Dewey Martin et le reste de ses ouailles. Le roublard batteur rebondit bien vite en signant avec le label Uni Records pour un single ("Jambalaya") puis un album avec son nouveau groupe Medicine Ball : du gouleyant country rock, à l'exception notable d' "Indian Child", hard rock foudroyant à la sauce Bo Diddley. Le revenant Don Poncher prend sa place dans un gang renommé Blue Mountain Eagle. Ahmet Ertegun se déplace en personne pour écouter et signer le groupe, qui compose de manière démocratique. Un album est ensuite enregistré aux studios Wally Heider de Los Angeles, sous la houlette de l'expérimenté Bill Halverson (Crosby, Stills & Nash). Fuller file retrouver Martin et est suppléé par Dave Johnson (ex-Dr John). Poussé par son puissant label, Blue Mountain Eagle apparaît aux côtés des Byrds, Vanilla Fudge, Johnny Winter ou encore Jimi Hendrix. Son disque, magistral, sort en mai 1970. Il mêle de solaires et acides guitares à de planantes harmonies vocales qui rappellent effectivement CSN&Y. On le discerne dès "Love Is Here", ponctuée d'un subtil duel de six-cordes. "Yellow's Dream" exhale des fragrances de Cream. "Feel Like A Bandit" est davantage blues-rock, comme "Trivial Sum" et son solo perçant, ou encore "Sweet Mama", qui s'achève par un petit solo de batterie. La folk rock "Troubles" révèle la voix ample de Bob Jones. "Loveless Lives" est bâtie autour d'un groove lent, menaçant. Et puis il y a la mémorable ballade "No Regrets", aux aériennes voix anticipant les Eagles, certainement le sommet du disque… Blue Mountain Eagle publie un ultime simple ("Marianne", reprise de… Stephen Stills), agile shuffle censé être un prélude à un deuxième album vite avorté : Atlantic coupe les vivres d'un seul coup. Sans le sou, Blue Mountain Eagle se disloque bien vite. Poncher se joint à Arthur Lee, alors que Bob Jones et Johnson montent Sweathog. Quant à Newman, il réapparaîtra avec les excellents Stepson. ❑

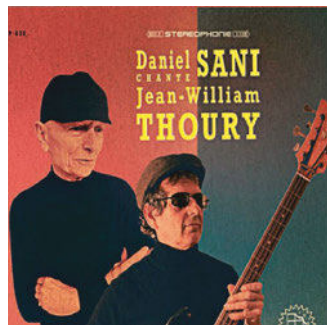
PAR H.M.

Nostalgie élégante

Le rythm'n'blues à la française, façon Nino Ferrer ou Jacques Dutronc, n'est pas mort ! Ce mois-ci, deux des huit artistes sélectionnés (parmi les cinquante-trois reçus à la rédaction) rendent ouvertement hommage à ces précurseurs inspirés.

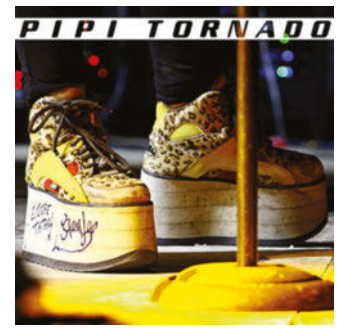


Depuis six ans, nous étions sans nouvelles de **Madame Robert**. Ce second album nous rassure : non, ce quintette formé par le chanteur de Lofofora avec le bassiste de Parabellum et d'autres musiciens émérites (dont une claviériste bienvenue) n'était pas un hommage sans lendemain à Nino Ferrer. Les dix morceaux pétillants et groovy en sont la preuve : la célébration décomplexée d'un rhythm'n'blues à la française compte bien s'inscrire dans la durée, revitaliser les souvenirs de Dutronc ou Ferrer première manière et remettre au goût du jour le culte de la dérision et du son Stax *("C'Est Pas Blanche-Neige Ni Cendrillon", Les Amants De Madame Robert/ At(h)ome, madamerobert.com).*



Pilier de la scène marseillaise, **Daniel Sani** délaisse son pseudo de Dan Imposter — mais pas ses qualités de multi-instrumentiste et de chanteur décalé — pour célébrer un parolier qu'il admire depuis son apparition avec Bijou : Jean-William Thoury. Au gré de chansons plaisantes, cet hommage inspiré se délecte d'ambiances et références sixties bien maîtrisées (connexion Ferrer/ Dutronc !) et de textes fluides où l'amour reste le sujet favori mais où affleure une nostalgie élégante : *"Tu me demandes à quoi je pense/ Au temps qui passe au temps qu'il fait/ A ce bonheur dans une journée/ Qu'un seul sourire peut éclairer" ("Daniel Sani Chante Jean-William Thoury", Les Disques Tchoc, facebook.com/DisquesTchoc).*

Le quatuor parisien **Sleazy Town** a attendu douze ans pour sortir son premier album mais, pour l'occasion, il ne mégote pas puisqu'il s'agit d'un double avec vingt-quatre morceaux originaux au compteur. Ces fans d'Aerosmith et de Guns N'Roses y font allégeance à un hard rock sleaze qui reste fidèle aux canons du genre : guitares à profusion, rythmiques survoltées, vocaux mélodiques ou écorchés. Sans rechercher une quelconque originalité qui serait hors propos, le groupe célèbre avec conviction un courant heavy remontant jusqu'aux années soixante-dix… qui étaient justement friandes de doubles albums conceptuels de ce genre *("Unfinished Business", M&O Music, sleazytown.com).*

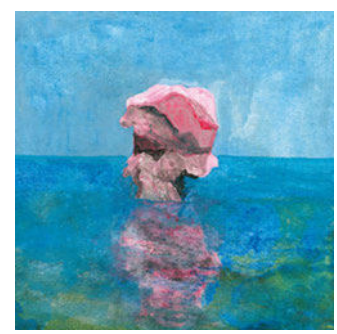


Le nom de **Pipi Tornado** ressemble à un gag, mais ce quatuor de Montpellier ne se limite pas au registre déconnant. Formé en 2019 par des musiciens venus de divers groupes et horizons musicaux (rock, punk, funk pop), il s'ébroue dans un brassage d'influences et ce premier single cinq titres annonce la couleur. Dès le premier morceau ("Spider"), on est surpris par les intonations vocales presque asiatiques. Et la singularité de la chanteuse se confirme quand elle vocalise ensuite ("Pipi Of The Apes") en évoquant les délires de Nina Hagen, bien secondée par ses compagnons dans une entreprise tonique, dansante et déjantée *("Pipi Tornado", facebook.com/Pipi.Tornado.official, distribution Pias).*

Du côté de Saint-Brieuc, **Red Rowen & The Madchester** défend une noisy pop rock blues qui parvient à trouver le ton juste et à s'imposer au fil des onze titres d'un premier album réjouissant. Une voix qui accroche et interpelle, des climats touffus, des mélodies prégnantes, des flambées noisy et des pauses presque intimistes, tout parvient à happer l'auditeur avec des réussites évidentes, comme le fascinant "PJ Song" ou la délicieuse ballade "The Other Side". Et sous les influences assumées de la scène américaine des années quatre-vingt-dix, on retrouve le charme enivrant de groupes garage des années soixante comme les Seeds *("Red Rowen & The Madchester", El Tio, facebook.com/Madchester.officiel).*

Six ans après ses débuts, le trio lyonnais **Johnnie Carwash** illustre avec son second album sa conception d'un rock impulsif et festif qui se réclame de Fidlar (pour la hargne) et Frankie Cosmos (pour la fraîcheur). Aisément reconnaissable grâce à la voix acidulée de sa chanteuse-guitariste et à l'énergie qui l'anime, il oscille entre pop déjantée et frénésie punk tout en cultivant un parti pris garage. Cet alliage est en adéquation avec l'insolence et la vivacité revendiquées, et cette impression de spontanéité gouailleuse irradie leurs meilleures réussites, notamment le percutant "I'm A Mess" *("No Friends No Pain", Howlin' Banana Records, facebook.com/johnniebecool).*

Venue de Somalie, la chanteuse **Sahra Halgan** s'appuie sur trois musiciens français pour donner une envergure rock et groovy à ses chansons : Aymeric Krol, qui a étudié la percussion malienne et fondé le groupe BKO Quintet, le guitariste Maël Salètes, membre de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, et Régis Monte pour l'orgue vintage et les ouvertures electro. Unissant tradition et modernité, ces derniers lui ont concocté, à l'occasion de son troisième album, un véritable écrin musical pour des envolées vocales hypnotisantes, à l'instar de "Sharaf" en guise de tourbillon introductif, ou de "Diiyoohidii" comme hymne frénétique *("Hiddo Dhawr", Danaya Music, facebook.com/sahrahalgantrio, distribution InOuïe).*



A ses débuts, en 2016, **Grande** était un duo tourangeau formé par un chanteur multi-instrumentiste et une violoniste. Il est devenu quatuor avec l'arrivée d'une batteuse et d'une contrebassiste qui assurent à ce premier album arachnéen une diversité et une densité orchestrales propices à sa volonté d'explorer des espaces en apesanteur entre folk et rock atmosphérique. L'intimisme y fait bon ménage avec une profusion de sonorités aériennes, et le chant, tout en retenue, égrène des mélopées mélancoliques et des textes qui sont autant de bulles poétiques : *"J'ai connu des aurores/ Défié des orages/ Et tracé sur mon corps/ Des lignes de partage" ("Mer N° 7", On N'Est Pas Des Machines, facebook.com/grannnde).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

L'innocence et l'énergie du rock'n'roll

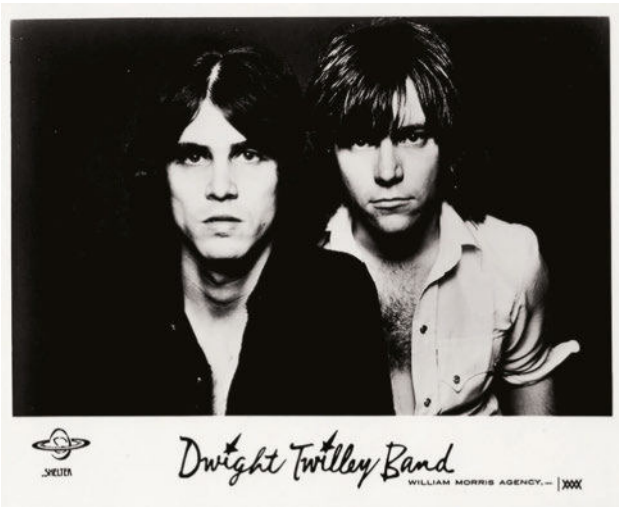


Photo archives Rock&Folk-DR

Tom Petty And The Heartbreakers

Photo Shelter Records-DR

Shoes

De 1976 à 1979, la POWER POP connaît son apogée grâce à l'émergence de formations telles que le Dwight Twilley Band, Tom Petty And The Heartbreakers, Shoes, Dirty Angels, The Knack.
DEUXIÈME PARTIE

En 1967, **Dwight Twilley**, né le 6 juin 1951 à Tulsa, Oklahoma, et **Phil Seymour**, né le 15 mai 1952 à Oklahoma City, partagent le même enthousiasme lors d'une projection de "A Hard Day's Night", le film de Richard Lester avec les Beatles. Ils décident aussitôt de former un groupe, Oister, avec Twilley à la composition, à la guitare et au piano, et Seymour à la basse et à la batterie, tous deux se partageant chant et harmonies. Très vite, ils enregistrent un grand nombre de chansons sur un magnétophone TEAC. La plupart d'entre elles seront exhumées sur "Pre-Dwight Twilley Band 1973-1974: The TEAC Tapes" (2017). A Memphis, le duo est reçu par Jerry Phillips, le fils de Sam, le fondateur de Sun Records, et redécouvre le rockabilly. Après l'arrivée du guitariste soliste Bill Pitcock IV, Oister s'installe en 1974 à Los Angeles où la formation de Tulsa signe avec Shelter, le label fondé par Denny Cordell et Leon Russell, autre ressortissant de l'Oklahoma, qui a justement une succursale à Tulsa. En avril 1975, le single "I'm On Fire", en trois minutes une quintessence de power pop, se classe à la 16ème place des charts US. En revanche, à cause d'une mise en vente trop tardive par rapport au hit, des problèmes de distribution et un conflit entre Cordell et Russell, "Sincerely" est un échec commercial. Toujours en 1976, Phil Seymour et Dwight Twilley contribuent aux chœurs sur trois chansons du premier album éponyme de Tom Petty And The Heartbreakers, le premier sur "Breakdown" et "American Girl", le second sur "Anything That's Rock'n'Roll". Malgré la qualité de "Twilley Don't Mind" (1977) avec des titres comme "Looking For The Magic" avec Tom Petty à la guitare, "Here She Come", "Rock And Roll 47", "Twilley Don't Mind", "Sleeping", les ventes, une nouvelle fois, ne sont pas bonnes. Désireux d'avoir une plus grande liberté artistique, Phil Seymour s'engage dans une carrière solo. Il réalise deux albums, "Phil Seymour" (1980) incluant le hit "Precious To Me" et deux compositions de Twilley, et "Phil Seymour 2" (1982). Peu après, il rejoint les Textones de Carla Olson, "Midnight Mission" (1984), puis, un an avant son décès le 17 août 1993, les Zigs de Tulsa, "The Zigs" (1992). Après un superbe "Twilley" (1989), Dwight Twilley sort une douzaine d'albums, en grande partie avec Bill Pitcock IV, dont "Jungle" (1984) avec son deuxième succès "Girls", chanté avec Tom Petty, "Tulsa" (1999), "47 Moons" (2004), "The Beatles" (2009), quatorze reprises des Beatles, et "Always" (2014).

Paru en novembre 1976, "Tom Petty And The Heartbreakers" est un des grands disques de la power pop. Né le 20 octobre 1950 à Gainesville, Floride, Thomas Earl Petty est d'abord un fan d'Elvis Presley qu'il a rencontré sur un tournage. Par la suite, les Beatles et les Rolling Stones rejoindront son panthéon. En 1970, il forme Mudcrutch avec le guitariste Tom Leadon, le frère de Bernie des Eagles, un deuxième lead guitariste, Mike Campbell, puis Benmont Tench aux claviers. Après deux 45 tours sans succès, le groupe se sépare fin 1975. Il se reformera de 2007 à 2017, année de la mort de Tom Petty. En 1976, Petty, Campbell et Tench créent **Tom Petty And The Heartbreakers** avec deux autres musiciens de Gainesville, le bassiste Ron Blair et le batteur Stan Lynch. Ajoutant des doses d'americana et de southern rock à sa power pop, la popularité du groupe s'accroît fortement à partir de "Damm The Torpedoes" (1979), "Here Comes My Girl", "Don't Do Me Like That", "Refugee", "Century City". Avec les Heartbreakers ou sous son nom, Petty a sorti seize albums en studio, pratiquement tous recommandables.

En 1976 et 1977, parallèlement au punk, de nombreuses formations participent au développement de la power pop. Y sont parfois inclus Cheap Trick, les Cars, Nick Lowe, "Labour Of Lust". Les **Nerves** n'ont qu'un seul EP sans succès à leur actif, "The Nerves" (1976) et un mini-album posthume, "The Nerves" (1986), plus ou moins officiel, sur Offense, mais ce trio a marqué l'histoire de la power pop. La composition de Jack Lee, "Hanging On The Telephone" adaptée par Blondie sur "Parallel Lines" (1978) est un hit international. Si Jack Lee, guitare, ne réalise que deux albums dont "Jake Lee's Greatest Hits Vol 1" (1981), de son côté, Paul Collins, batterie puis guitare, fonde The Beat. "The Beat" (1979) est le premier de dix albums sous ce nom ou sous celui de Paul Collins Beat, auxquels s'ajoutent neuf autres en solo, le dernier en 2024. Enfin, Peter Case, basse puis guitare, met sur pied les Plimsouls en 1978 *(voir la troisième partie)* avant une fructueuse carrière solo. Une autre formation power pop s'appelle The Nerves, des Irlandais dont le seul album, "Notre Demo", est paru en janvier 1981 sur Good Vibrations, label des Outcasts et du premier 45 tours des Undertones, "Teenage Kicks" en 1978.

A seize ans, début 1970, Charlie Karp devient le lead guitariste du groupe de Buddy Miles dont David Hull est le bassiste. Après quatre albums, Karp, qui a écrit "Busted Feet", et Hull accompagnent Arthur Lee sur "Vindicator" (1972) avant de former White Chocolat avec un autre

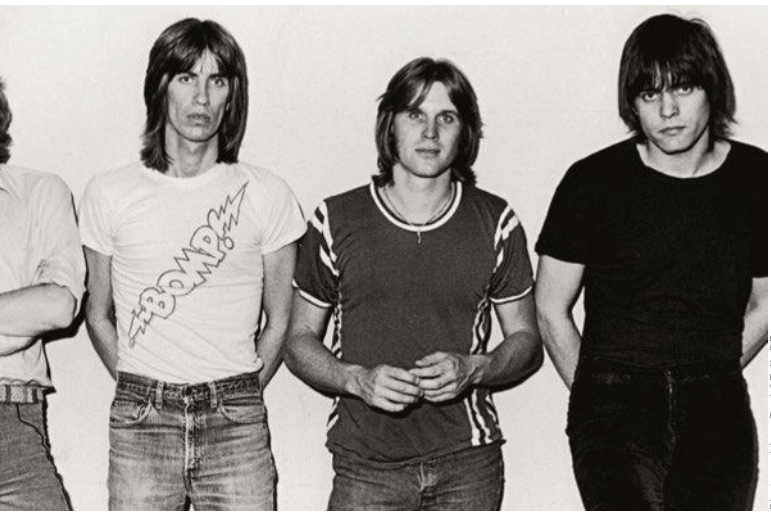


Photo archives Rock&Folk-DR

membre de l'orchestre de Miles, Andre Lewis aux claviers, puis, en 1975, Dirty Angels avec les frères George, guitare, et Jimmy, batterie, Maher. Les **Dirty Angels** n'enregistrent que deux albums, "Kiss Tomorrow Goodbye" (1976) et "Dirty Angels" (1978). Plus tard, Karp, décédé en 2019, prendra une orientation plus blues avec Slo Leak et les Name Droppers tandis que Hull jouera de la basse avec Ted Nugent, Pete Droge, Mike Welsh, Reeves Gabrels et régulièrement avec Joe Perry. C'est au lycée de Zion, Illinois, que, jusqu'alors sans aucune formation musicale, John Murphy, basse, et Gary Klebe, guitares, décident de monter un groupe, juste pour vaincre l'ennui d'une petite ville du Midwest. Ils achètent des instruments d'occasion et un magnétophone, s'adjoignant, en 1973, Jeff le frère de John Murphy, à la guitare. Sous les influences des Beatles et de Todd Rundgren, les **Shoes** autoproduisent un album en 1974, "Hears Or Tails", puis un deuxième en 1975. Avec Skip Meyer à la batterie, "Black Vinyl Shoes" est enregistré en 1977 dans leur salon. A cette occasion, ils créent leur propre label, Black Vinyl Records. D'abord vendu par un disquaire local et par le magazine "Bomp!", le disque est récupéré par PVC pour une distribution nationale. Depuis, les Shoes sont crédités d'une quinzaine d'albums avec une mention particulière pour "Present Tense" (1979), le single "Too Late", leur plus gros succès, "Tongue Twister" (1981), "Silhouette" (1984) et "Stolen Wishes" (1989). En 1983, ils construisent leur propre studio d'enregistrement, Short Order Recorder, qui fonctionne jusqu'en 2004.

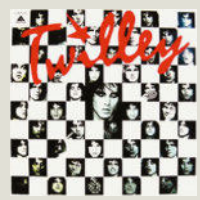
Porté par la chanson "My Sharona", qui s'est vendue à plus de dix millions d'exemplaires, "Get The Knack" (1979), également n°1 dans les charts, est l'album le plus populaire de la power pop. **The Knack** a été formé en 1978 par le chanteur et guitariste Doug Fieger, le lead guitariste Berton Averre, le bassiste Prescott Niles et le batteur Bruce Gary. Auparavant, Fieger avait été le bassiste et principal compositeur de Sky le temps de deux albums pop rock, "Don't Hold Back" (1970) et "Sailor's Delight" (1971) produit par Andy Johns. Bruce Gary a joué avec Bang, les Giants, Robbie Krieger et John Hiatt. Prescott Niles a d'abord été le bassiste de Velvet Turner, dont le mentor était Jimi Hendrix, "Velvet Turner Group" (1972). Après "Get The Knack", le groupe réalise deux albums plutôt réussis, "… But The Little Girls Understand" (1980) et "Round Trip" (1981) incluant un titre plus funky, "Africa", avant de se séparer. Plusieurs reformations ont lieu entre 1986 et 2010 produisant trois nouveaux albums. Après celle de Bruce Gary en 2006, la mort de Doug Fieger en février 2010 met un terme à l'aventure. ❑

Top 6

Dwight Twilley Band
"Sincerely" *(1976)*

Dwight Twilley
"Twilley" *(1979)*

Produit par Oister et enregistré à Londres, "Sincerely" devait s'intituler "Fire", mais de ces sessions n'est conservé qu'un seul titre, "England". Paru l'année suivante, il est le fruit de nouveaux enregistrements à Los Angeles et à Tulsa. Tous écrits par Twilley, les douze titres, courts, accrocheurs et incisifs définissent au mieux la power pop, à commencer par "I'm On Fire". "TV" est du pur rockabilly. L'influence des Beatles est évidente sur "Twilley" dès "Out Of My Hands", une ballade digne d'un John Lennon au meilleur de sa forme. Les guitares flamboient aussi, "Nothing's Ever Gonna Change So Fast", "Betsy Sue", "Runaway", "Alone In My Room". Un grand album.



Tom Petty And The Heartbreakers
"Tom Petty And The Heartbreakers" *(1976)*

Un premier album essentiel dans la discographie de Tom Petty et dans celle de la power pop par la puissance des dix morceaux qui retrouvent la simplicité magnifique, l'innocence et l'énergie du rock'n'roll avec un zeste de jangle pop, "Rockin' Around (With You)", "Anything That's Rock 'N' Roll". Pas une faiblesse, un chant rageur, des guitares étincelantes et les addictifs "Breakdown", "Hometown Blues", "Fooled Again (I Don't Like It)", "Luna", "American Girl".

Dirty Angels
"Kiss Tomorrow Goodbye" *(1976)*

Adapté d'un roman d'Horace McCoy, "Kiss Tomorrow Goodbye" est le titre d'un film violent et très noir avec James Cagney. Cette référence colle parfaitement à l'atmosphère du disque. Bien soutenu par George Maher à la deuxième guitare et une section rythmique vigoureuse, Charlie Karp magnifie chaque titre par son chant agressif et par son jeu de guitare tranchant, féroce, sans digressions superflues tout en conservant une ligne mélodique, "Tell Me", qui aurait dû être un hit, "Who Does She Do", "Long Gone Johnny", "Kiss Tomorrow Goodbye".

Shoes
"Black Vinyl Shoes" *(1977/ 1978)*

Ecrites par John Murphy, dix, et Gary Klebe, cinq, les quinze chansons respectent un des codes power pop, une durée très courte, trois seulement dépassant à peine les trois minutes. Le son général de cet enregistrement artisanal est assez brut, pas très puissant, mais aussi revigorant, rafraîchissant. S'ouvrant sur "Boys Don't Lie", "Black Vinyl Shoes" propose de nombreuses variations, notamment par l'utilisation des effets de guitares et des harmonies vocales, "Fatal", "Not Me", "Capital Gain", "Okay", "Tragedy", "Writing A Postcard", "If You'd Stay".

The Knack
"Get The Knack" *(1979)*

A part les coupes de cheveux façon Beatles rallongées, une autre règle de la power pop consiste à frapper fort avec la section rythmique, action suivie par un riff de guitare imparable et inaltérable. C'est ainsi que commencent "My Sharona" et "Let Me Out" au début de chaque face. "Get The Knack" est essentiellement dédié à un seul sujet, les rapports complexes, frustrants, ambigus aux filles du point de vue d'adolescents obnubilés par le sexe, "Oh Tara", "(She's So) Selfish", "Good Girls Don't", "Lucinda", "That's What The Little Girls Do", "Frustrated".

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous… Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 52
Manu Dibango contre
Michael Jackson

Pas de banco pour Dibango

ON CONNAÎT LA CHANSON, ET ON CONNAÎT L'HISTOIRE. Mais il y a aussi la politique. À la mort de Manu Dibango, le 24 mars 2020, l'Elysée réagit par un communiqué qui fait notamment l'éloge du saxophoniste et chanteur camerounais : "*C'est avec un tube funk en diable, "Soul Makossa", qu'il avait accédé à une renommée internationale. Un hymne à la danse et au mélange qui n'était à l'origine que la face B d'un 45 tours sorti à l'occasion de la Coupe d'Afrique des Nations de 1972, et qui est devenu, par un improbable cheminement d'admirations et de reprises, un hymne mondial dont le succès ne se dément pas : découvert par les pionniers new-yorkais du disco, pillé par les plus grandes stars, cité, repris, il est joué et rejoué depuis près de cinquante ans.*"

Pillé par les plus grandes stars ? Les plus grandes stars ? Mais pourquoi ne pas les ou la citer ? On vise en premier lieu MJ.

Alors que s'est-il (exactement) passé ? A l'approche de la Coupe d'Afrique des Nations 1972, qui prendra ses quartiers au Cameroun, le ministère de la Jeunesse et des Sports lance un appel d'offres pour la composition d'un hymne. Cahier des charges : une marche, avec tambours et fanfare. Dibango remporte le marché. L'hymne de la CAN occupe la face A du 45 tours ; manque une face B. Ce sera "Soul Makossa", inspiré par les rires des enfants qui s'échappent des rues humides de Douala. On les entend : "*Mama ko, mama sa, mama makossa*". Le *makossa* est une danse urbaine du littoral ; il veut dire "*balancement des hanches*". Le gimmick de basse fait florès. L'arrangement est écrit dans l'avion pour Paris. Oublié l'hymne de la CAN après la défaite des Lions Indomptables ; mais "Soul Makossa" cartonne si bien que la radio RFI en fait son générique ; le titre traverse l'Atlantique, les Américains en raffolent. Dibango met un pied en Amérique, sa maison de disques fait un deal avec Atlantic. Le saxophoniste et son groupe se produisent à l'Apollo Theater, en première partie des Four Tops. Ça, c'est la belle histoire.

De l'autre côté, il y a le plagiat, le sale plagiat. Plus de dix ans se sont écoulés. Le futur plaignant témoigne : "*Je l'ai su parce que la nièce de Léopold Sédar Senghor, ancien président du Sénégal, travaillait à l'ONU : c'est une amie, on s'échange des cartes de vœux. En 1983, elle l'a conclue en disant :* 'Bravo pour ta collaboration avec Michael Jackson'. *Ah bon, je ne suis pas au courant, ça va être un problème. Je vais à Lido Musique sur les Champs-Élysées acheter le disque. En écoutant le morceau, habilement intégré par Quincy Jones, dès le départ, je l'ai reconnu. Après ça devient évident, il a dû dispatcher les instruments autrement, c'est un sacré arrangeur. Quand j'ai découvert que je n'étais pas crédité, j'ai eu un double sentiment : d'abord la fierté que ces gens-là, que j'écoute, m'écoutent eux aussi. Ce que j'ignorais, ensuite, ce sont les avocats.*"

C'est que, depuis un moment, des producteurs américains s'intéressent à la musique africaine. Et Michael, au faîte de sa gloire, et avec la complicité de Quincy Jones, intègre sans ciller le rythme forcené de Dibango en clôture de son "Wanna Be Startin' Somethtin' ". "Thriller" est l'album le plus vendu au monde, et rien pour Dibango ? Qui n'est ni crédité ni même mis au courant. Dibango l'apprend donc par l'entremise d'une lettre. Et si l'on résume sa pensée, il est honoré autant que déçu. Il convient de choisir. Il penche pour la déception, constitue avocat et entame une action judiciaire. L'éditeur de Dibango le lâche, mais le compositeur persévère. Après le procès (qu'il gagne — le tribunal avait retenu la contrefaçon), un accord est trouvé. Selon Dibango, il lui est très défavorable. Le deal est mauvais donc, mais les factures (d'avocats, cela va sans dire) ne font que s'empiler. L'addition est si lourde… que Dibango n'a d'autre choix que de se coucher : un million de francs pour lui, un autre pour l'éditeur, et certainement bien plus pour les impôts.

Dix ans avant sa mort, soit courant 2010, Manu Dibango, par l'intermédiaire de ses avocats, saisit derechef le tribunal

Photo Michael Ochs Archives/Getty Images

de grande instance de Paris. Il pose à cette occasion au moins deux questions intéressantes. Ce n'est pas après Michael Jackson (et le titre "Wanna Be Startin' Somethin' ") qu'il en a (ou sa succession du moins) ; cette amère copie, ce pillage selon les termes de l'Elysée, Dibango l'a oubliée dans les méandres secs et poissonneux d'une transaction juridique signée en 1986.

Non, c'est au sujet de l'adaptation de la chanson de Jackson qu'un contentieux resurgit. Manu Dibango fait valoir que l'œuvre intitulée "Don't Stop The Music" par Rihanna, qui intègre un extrait de "Wanna Be Startin' Somethin' ", porte atteinte à son droit à la paternité en l'absence de mention de son nom. Dans le même temps, il conclut une transaction avec le producteur de l'enregistrement et signifie au tribunal qu'il se désiste. Mais selon lui, son droit à agir n'est pas totalement éteint. Il conteste d'une part le titre de Rihanna, prétextant que celui-ci porte atteinte au respect de son œuvre, et d'autre part l'exploitation d'un remix de la chanson de Michael par Akon. Bien sûr, les ayants droit de Michael avaient autorisé les différentes exploitations de "Wanna Be Startin' Somethin' " ; dès lors, Dibango considère que la transaction qu'il a signée avec le producteur de Rihanna ne concerne que son droit au nom, et que la signature de la transaction de 1986 ne peut le priver de l'exercice de son droit moral du fait d'exploitations futures et dérivées de "Wanna Be Startin' Somethin' ".

Une double réponse est formulée par la 3ème chambre du Tribunal de Paris. La première est assez évidente. Manu Dibango a renoncé à se prévaloir de ce droit en transigeant avec le producteur de Rihanna. Dès lors, il "*a renoncé définitivement à agir sur le fondement de son droit moral pour l'exploitation de ce titre*". La renonciation est absolue en ce qui concerne le titre "Don't Stop The Music" et a pour conséquence que Manu Dibango ne peut non seulement la critiquer en invoquant une atteinte au droit au respect dû à l'œuvre "Soul Makossa", mais également qu'il "*n'est pas davantage recevable à agir du fait des interprétations qui en ont été faites ultérieurement par d'autres artistes*".

La deuxième est certainement plus intéressante. Les juges, pour l'occasion, se sont penchés sur les termes de l'accord de 1986. Le tribunal relève d'abord que dans le cadre de cet accord, il n'est nullement reconnu par Michael Jackson que "Wanna Be Startin' Somethin' " est une contrefaçon de "Soul Makossa". A l'inverse, l'accord constate le caractère libre de l'exploitation passée, présente ou future de l'œuvre "Wanna Be Startin' Somethin' " par toute méthode ou dispositif. Le rôle du tribunal est d'interpréter la volonté des parties. Qu'ont-ils entendu dire ou prévoir à l'occasion de la signature de 1986 et, au fond, la rétribution du silence de Dibango est-elle suffisante pour couvrir toutes les autres sources d'exploitation de la chanson de Dibango/ Jackson ? Pour le tribunal, pas de doute, bien que large, la formulation de l'accord est assez précise. La renonciation de Manu Dibango s'oppose à toute contestation future de l'exploitation du titre dès lors que les ayants droit de Michael l'ont autorisée. Les avocats de Jackson n'étaient pas des manchots. Ils se doutaient bien qu'un tel succès serait, un jour ou l'autre, essoré par quelqu'un d'autre : malheureusement, "*la seule chose qui permet au mal de triompher est l'inaction des hommes de bien*". ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEJUINRE

Au cinéma une bonne histoire d'amour est une histoire d'amour qui dégénère

Love Lies Bleeding

De Rose Glass

Il y a cinq ans, la Britannique Rose Glass a sorti en salles un premier long-métrage traumatisant, "Saint Maud", un film d'horreur psychologique d'une rare finesse. Malgré son accueil critique positif à travers le monde et ses multiples récompenses dans les festivals (dont le Grand Prix de Gérardmer), il a atterri directement sur Canal après avoir frôlé de peu une sortie en salles. Dommage de ne pas avoir pu découvrir sur grand écran cette immersion-confrontation masochiste et glauque où une jeune infirmière ultra-catholique se met en tête de sauver l'âme d'une danseuse de renom extrêmement malade. Visiblement fascinée par les duos féminins compliqués, la réalisatrice remet le couvert avec "Love Lies Bleeding", un thriller romantique et sacrément poisseux dont l'action se situe dans une petite ville aride du Nouveau-Mexique. Un Etat propice aux pétages de plombs, si l'on se réfère à quelques films cultes teigneux tournés là-bas ("Hitcher" de Robert Harmon, "Tueurs Nés" d'Oliver Stone, "No Country For Old Men" des frères Coen...), avec l'omniprésence du désert poussiéreux et d'un soleil écrasant propice à faire exploser les consciences. Dans ce patelin où le temps passe avec une lenteur extrême, une jeune femme, Lou, gère une salle de sport miteuse appartenant à son père, un truand notoire qu'elle a rejeté suite à un drame familial. Un jour débarque Jackie, une culturiste solitaire qui tente d'échapper à un passé douteux. Entre Lou et Jackie, c'est le coup de foudre immédiat, incluant les ébats charnels, la testostérone et la transpiration salée. Et comme au cinéma, seule une bonne histoire d'amour est une histoire d'amour qui dégénère, leur idylle naissante va déclencher une série de drames houleux. De la poisse en cascade où règlements de comptes familiaux, dynamique malsaine du pouvoir, amour gâché et assassinat revanchard viennent pourrir une atmosphère déjà pas très idyllique. "Amour, Mensonge Et Saignement", comme le précise la traduction du titre original ! Cette mini-épopée sauvage et sexuelle se concentre sur le caractère *tête de mule* des deux personnages féminins, bien loin de la période de l'American Way Of Life où la femme au foyer n'était présente que pour satisfaire les besoins de son mari. Ici, l'homme n'est, au mieux, qu'une caricature machiste, comme un mari violent ou un père (interprété par l'excellent Ed Harris, qui a *vraiment* la gueule de l'emploi) impliqué dans un trafic de drogue avec une froideur saisissante. Rose Glass s'engage donc pleinement dans une vision noire et nihiliste de l'Amérique, avec une part de réalité et une part de fantasme et on ne peut pas s'empêcher de penser à "Thelma & Louise" de Ridley Scott, film fondateur du nouveau cinéma féministe américain où Geena Davies et Susan Sarandon traversaient l'Amérique en faisant un perpétuel doigt d'honneur aux lois et à la justice des hommes. Ici, les deux actrices construisent aussi leur chemin de croix violent et émotionnel en mode kamikaze, avec une puissance aussi destructive pour leur corps que rédemptrice pour leur âme. D'un côté Kristen Stewart qui, depuis la saga des "Twilight" qui l'a révélée il y a quinze ans, a navigué avec malice entre films d'auteur et grosses productions populaires, et de l'autre la révélation Kathy O'Brien, écrivaine, actrice et artiste martiale qui sera au casting du prochain "Mission Impossible"). Leur alchimie amoureuse et destructrice fonctionne à plein. Comme une version saphique très tonifiante de "Bonnie And Clyde" *(en salles le 12 juin).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEJUINRE

Quelques poches d'hémoglobine

Abigail

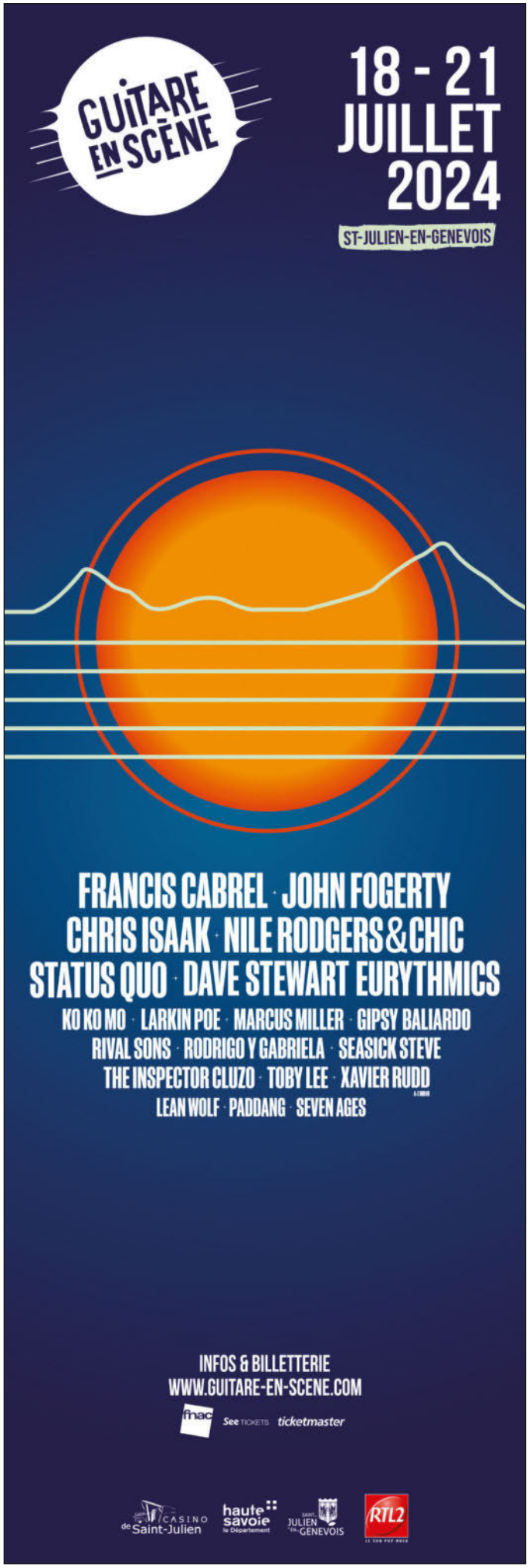
Abigail

En 2019, les duettistes Matt Bettinelli-Olpin et Tyler Gillett se font remarquer avec "Wedding Nightmare", chouette comédie horrifique qui, avec un sacré bon esprit (ce qui n'est pas toujours évident), se moquait des *slashers*. Puis, après avoir emballé (faut bien vivre !) deux épisodes un brin lassant de la franchise "Scream", autres mises en abyme du genre, ils reviennent avec "Abigail" où ils retrouvent leur esprit frondeur et tordu. Il faut dire que ce face-à-face entre une bande de ravisseurs à la ramasse et leur victime, une ballerine de 12 ans pire qu'une petite peste (et pour cause, c'est une vampirette !), est digne d'une version ultra gore de "Le Grand Chef", ce vieux film de la fin des années cinquante où Fernandel et Gino Cervi se coltinaient les crises d'un enfant irascible qu'ils venaient de kidnapper. Entre deux envolées de sang "Abigail" est digne des spectacles du Grand Guignol d'antan *(en salles le 29 mai).*

En Attendant La Nuit

Dans une banlieue de province, une famille débarque. Le père, la mère, la fillette et le fils adolescent. Gros problème : ce dernier, atteint d'une maladie rare, a besoin de sang pour survivre. Il lui faut sa dose quotidienne pour ne pas passer de vie à trépas. Sa mère se démène pour aller bosser à l'hôpital du coin et voler quelques poches d'hémoglobine, tandis que son fiston livide tombe amoureux d'une fille de son âge. Mais comment mener son amour naissant avec une telle tare ? Très ancré dans la réalité, ce premier long-métrage de Célia Rouzet joue la carte de la tendresse à défaut de l'horreur frontale. Un quasi-mélodrame, proche de "Martin", vieux film culte et rare de George Romero où, là aussi, un jeune homme était obligé de tuer façon Dracula (mais sans les canines proéminentes) pour survivre. L'émotion, presque poétique et bucolique, fonctionne. Jusqu'à faire verser quelques larmes d'apitoiement *(en salles le 5 juin).*

En Attendant La Nuit



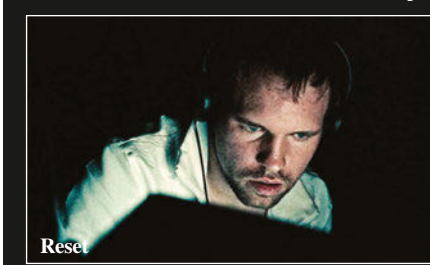
Paradis Paris

Paradis Paris

On savait que la réalisatrice et auteure de bande dessinée franco-iranienne Marjane Satrapi maniait l'humour étrange dans certains de ses travaux cinématographiques. Notamment dans son joyeux "Poulet Aux Prunes" à la divine poésie mélancolique, et le trop oublié "The Voices" où Ryan Reynolds, bien avant d'être starifié avec la franchise "Deadpool", commettait des meurtres sous l'influence de son matou. Mais avec "Paradis Paris", le ton, toujours décalé dans la dérision, devient un brin appuyé. On suit quelques personnages qui font face à l'adversité de leurs tares et de leurs sentiments. Un cascadeur kamikaze en plein tournage dans Paris qui s'inquiète pour son fils victime d'un accident de la circulation, une présentatrice d'émissions criminelles atteinte d'un cancer, une chanteuse d'opéra qui refuse d'être has been, une ado insupportable prenant la tête de son kidnappeur. Point commun entre ces personnages : la mort. Comment l'appréhender, la rejeter ou l'apprivoiser. Si les acteurs semblent volontairement caricaturer leurs personnages jusqu'à l'agacement (Monica Bellucci qui en fait des tonnes en mode Gloria Swanson dans "Sunset Boulevard" de Billy Wilder), "Paradis Paris" finit par virer au feel good movie. Avec de l'espoir, de la réconciliation et des petits arrangements avec le destin. Et là, l'émotion pointe *(en salles le 12 juin).* ❑

Festival Du Cinéma De Brive

Rencontres Internationales Du Moyen-Métrage


Reset

J'ai Vu Le Visage Du Diable

Le moyen-métrage est un genre un peu bâtard. A cause de leur durée (à peu près entre 30 et 59 minutes), les films sont trop courts ou pas assez longs pour connaître une exploitation en salle. D'où l'existence de ce festival qui fête cette année ses 21 printemps. Cette édition, bardée de films offre aussi des récompenses en pagaille. On retiendra entre autres "Reset" de Souliman Schelfout où l'on suit, en plein covid, le pétage de plombs d'un complotiste persuadé que Bill Gates est le responsable du virus, et qui étaye son illogisme en recoupant des informations absurdes sur le Net et en composant une chanson rap paranoïaque. En plus du Grand Prix, "Reset" a obtenu le prix Label de la jeune création et le prix du Jury des activités sociales de l'énergie CMCAS et CCAS ! Autre surprise avec le prix (ex-aequo) Ciné + (ce qui lui permettra d'être diffusé sur la chaîne) attribué à "J'ai Vu Le Visage Du Diable" de Julia Kowalski qui, comme "Reset", est tourné en mode faux documentaire. Dans un patelin paumé de Pologne, une adolescente persuadée d'être possédée demande l'aide d'un prêtre exorciste pour faire sortir le mal de ses entrailles. Déjà couvert de récompenses (prix Jean-Vigo, Grand Prix Clermont-Ferrand), cette version quasi réaliste de "L'Exorciste" opère cependant un pas de côté sur le chef-d'œuvre de Friedkin en parlant des émois durailles de l'adolescence et du fanatisme (religieux et autre) avec un look mi-rêveur mi-cauchemardesque digne du grand cinéma polonais étrange des années soixante et soixante-dix. Plus que William Friedkin, c'est certainement Andrzej Zulawski qui aurait kiffé !

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Mon Petit Renne

Entre amour fou et folie schizophrénique

Le 11 avril dernier a marqué un tournant dans l'histoire du box-office netflixien avec la mise en ligne de "Mon Petit Renne". Suite à des éloges enthousiastes transmis via un méga bouche-à-oreille, cette mini-série de sept épisodes d'environ 34 minutes chacun a battu tous les records d'audience avec 10 millions d'heures de visionnages la première semaine, 52 millions la deuxième et 87 millions la troisième. Et cela sans promotion particulière. Côté cinéma, on pourrait faire un parallèle avec "Trois Hommes Et Un Couffin", la comédie de Coline Serreau sortie il y a près de quatre décennies, qui malgré un démarrage timide a fini par devenir le douzième plus grand succès de l'histoire du cinéma français avec plus de 10 millions d'entrées. "Mon Petit Renne" a reçu un taux de satisfaction unanime et optimum. Même Stephen King, téléphage de première, a précisé qu'il était rassuré que son propre roman "Misery" soit sorti bien avant pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir pompé l'idée sur la série. En effet, tout comme dans le livre de King — et comme dans la version filmée par Rob Reiner qui a suivi —, la série explore le thème du harcèlement d'un homme par une femme. Cependant, là où l'auteur de "Carrie" et "Shining" flirtait avec le grand-guignol, "Mon Petit Renne" fait dans le réalisme total. Puisque l'histoire, bien que romancée, est basée sur des faits réels vécus par son auteur et interprète Richard Gadd, un comédien écossais maintes fois récompensé pour ses one-man-shows cinglants dont un, intitulé "Baby Reindeer", détaille sa propre persécution par une femme quelques années plus tôt. Alors dans la vingtaine et essayant de percer dans le monde du spectacle, il gagne sa vie comme barman dans un pub londonien. Un jour, par compassion, il offre un thé à une cliente à la ramasse qu'il pensait ne jamais revoir. Celle-ci développe alors une obsession à son égard, le harcelant avec plus de 41 000 e-mails et SMS et 350 heures de messages vocaux d'amour et/ou de haine. Elle s'immisce dans sa vie sentimentale et familiale, allant jusqu'à perturber ses spectacles. Un véritable enfer qui va durer plusieurs mois. Surnommée "Petit Renne" par cette Martha dont il ne parvient pas à se débarrasser, Gadd frôle lui-même la folie, perdant confiance en lui-même et en son avenir. Si le cinéma nous a déjà proposé quelques bons exemples de femmes persécutrices ("Misery" donc, mais aussi "Harcèlement" de Barry Levinson et "Un Frisson Dans La Nuit", premier long-métrage de Clint Eastwood derrière la caméra), "Mon Petit Renne" se distingue en explorant et en approfondissant d'autres aspects. Comme le doute de soi, l'ambiguïté masochiste et la frontière poreuse entre amour fou et folie schizophrénique. "Mon Petit Renne" fonctionne ainsi sur la psychologie tortueuse de ses deux personnages, chacun présentant un côté Dr Jekyll et un côté Mr Hyde. En particulier Martha, incroyablement incarnée par Jessica Cunning, qui oscille entre diabolisme et angélisme. Une femme perdue qui, en essayant de faire le bien, finit par faire le mal *(disponible sur Netflix).* ❑

Les Bolides De L'Enfer

(Elephant Film)

Si Tom Cruise et Sylvester Stallone ont tourné leur pire film dans le milieu de la course automobile ("Jours De Tonnerre" pour le premier, "Driven" pour le second), ce ne fut pas le cas pour Tony Curtis. En 1954, le père de Jamie Lee Curtis, alors star en devenir, avait déjà à son actif quelques films populaires comme "Le Fils D'Ali Baba" et "Le Voleur De Tanger". Pour "Les Bolides De L'Enfer", réalisé par George Sherman, il incarne le constructeur d'une nouvelle voiture de course ultra-performante qui se retrouve contraint de participer à une course pour prouver l'efficacité de son bolide. Un pitch simple, mais agrémenté d'une belle compétition entre pilotes, d'un triangle amoureux très tenu et surtout de véritables courses automobiles bien speed. L'une d'elles, pour la première fois dans l'histoire du cinéma, était filmée depuis un hélicoptère.

Photos AppleTV-DR

La seule culture qui valait était déjà la contre-culture

1971 : The Year That Music Changed Everything

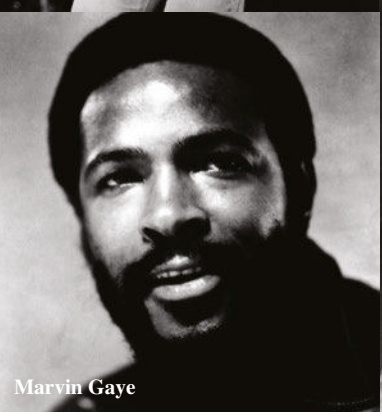
Apple TV+

ANDY WARHOL AURAIT PRIS ÇA POUR UN COMPLIMENT : David Hepworth est ce qu'on appelle un journaliste musical plutôt, *hum*, controversé. En son Royaume-Uni. Ici on ignore tout, ou presque, de lui. Les lecteurs de la presse anglo-saxonne ont découvert son nom dans le "NME" à la fin des années soixante-dix et, au cours des décennies suivantes, il a été associé à des magazines tels que "Smash Hits", "Q", "Empire", "Mojo" ou "The Word". C'est dire si ce natif de Dewsbury a ratissé large, mais pas toujours profond. C'est ce que lui reprochent ses détracteurs, et notamment des lecteurs de ses livres, heurtés par certaines erreurs factuelles. S'il était traduit chez nous, Hepworth aurait du succès car en France, au prétexte qu'elle peut blesser, la vérité est souvent balayée sous le tapis. Même s'il y a à prendre et à laisser dans ce qu'a écrit cet authentique passionné de musique, quelques-uns de ses ouvrages sont réussis. On lui doit notamment "Abbey Road Studios At 90", un livre de référence sur l'endroit où les Beatles ont concocté leurs merveilles, paru en 2022, "Overpaid, Oversexed And Over There: How A Few Skinny Brits With Bad Teeth Rocked America" (tout est dans le titre, et c'est disponible depuis 2020), et "1971 – Never A Dull Moment: Rock's Golden Year", ouvrage qui a cartonné outre-Manche en 2016 et a servi de trame à la série qui intéresse aujourd'hui. Certes, pour Paul McCartney, *l'année qui a tout changé* est plus certainement 1970, celle où il a annoncé — après avoir demandé à John Lennon de ne pas le faire pour ne pas risquer d'altérer le succès potentiel de "Abbey Road" — qu'il quittait les Beatles. Pour David Bowie en revanche, l'année cruciale a plutôt été 1972, celle où tous ses efforts (disons, ceux fournis depuis 1967) ont abouti à la création d'un rocker venu d'ailleurs et désormais mythique : Ziggy Stardust. Des rock stars majeures de la décennie qui, après avoir vécu le traumatisme du split des Fab Four, ont compris qu'il était sûrement la meilleure chose qui pouvait leur arriver (la nature a horreur du vide), sont en droit d'avancer que 1972, 1973 et même 1974 (on pense à Queen) sont aussi des années pivots. Mais en vérité, la date exacte a peu d'importance et ce qu'il ressort du bouquin de David Hepworth, comme de la série de huit épisodes orchestrés par Asif Kapadia, c'est que ce début de décennie a bel et bien été une période majeure de la musique populaire, celle ou évolution a rimé avec révolution. Kapadia, on connaît puisqu'il est déjà responsable du lamentablement voyeuriste "Amy" de 2015 (distribué en France par TF1, ça en disait long…) qu'à l'époque et dans cette rubrique, on a éreinté comme il fallait. Et donc — cette daube lui a valu un Oscar —, on pouvait craindre le pire de "1971: The Year That Music Changed Everything". Mais force est de constater que la série se laisse regarder. Apple a mis la main au porte-monnaie et beaucoup de vedettes survivantes (pas McCartney…) et de figures marquantes de l'époque ont accepté de s'y exprimer. On peut déplorer que, comme toujours dans ce type d'exercice, il manque des musiciens (et des albums) importants, ou que certains passages s'articulent autour de faits et de chansons

George Harrison et Ravi Shankar

Keith Richards

Tina Turner



Marvin Gaye

John Lennon et Yoko Ono

qui ne datent pas de 1971 (“Walk On The Wild Side”, prétexte à l’exhumation d’images de la Factory, est sortie, en 45 tours et sur “Transformer” en 1972), mais tout le monde devrait s’y retrouver. Hepworth et donc Kapadia n’ont évidemment pas manqué de replacer cette succession d’éclosions magnifiques dans le contexte sociopolitique de l’époque (la guerre du Vietnam, la libération de la femme, le procès du journal “Oz”…) et il ressort de leur analyse commune que la seule culture qui valait alors était déjà… la contre-culture. Parmi les séquences les plus réussies (les épisodes sont davantage fourre-tout que chronologiques, ce qui n’est pas un problème puisqu’il en va de même pour notre mémoire), on a retenu celles consacrées à l’engagement politique de John Lennon (et aux stridences de Yoko Ono, toujours parfaite), aux Rolling Stones (la débâcle financière, les errances artistiques — *“On ne va pas jouer du Chuck Berry toute notre vie”* déclare, à un moment, un Mick Jagger qui ne croyait pas si mal dire…) et au traumatisme d’Altamont (c’était en 1969), à “Lifehouse” et à Pete Townshend dans son studio, à l’invention du shock rock par Alice Cooper (qui, dans une interview en voix off, se défend d’en faire…), aux prédictions de David Bowie et à la portée de la musique noire, soul comme reggae. Bref, ces huit pages se tournent, avec de l’huile de coude, un peu comme les Tables de La loi (attention, la version traduite et doublée, en surimpression de la VO, est catastrophique et indigne de la compagnie qui nous a donné — façon d’écrire — l’iPhone). Si l’année 1971 n’a pas changé le monde, elle a au moins contribué à ce que la décennie qui l’a suivie soit la plus riche du siècle sur le plan musical. Après quoi, lentement mais irrémédiablement, les choses se sont gâtées. ❑

La diva du destroy

Au premier coup d'œil, **"Studio Cabana"** (Delcourt) ressemble à une énième romance adolescente entre la bonne élève de la classe et le beau gosse taciturne du collège. Celui-ci, Yusuke Kusaka sèche les cours au grand dam de Yukari Maki, seize ans et chef de classe autoritaire qui veille à ce que tout se passe bien dans les couloirs de l'établissement. A force de le harceler pour qu'il retourne en classe, elle finit par le suivre après les cours. En chemin, après avoir été rejoints par une espèce de punk à la Bryan Gregory, les deux se rendent dans un studio de répétitions. En fait, Yusuke est un auteur-compositeur de grand talent spécialisé dans la romance électrique. Tout se passe bien jusqu'au moment où l'on se pose la question de savoir pourquoi nous ne voyons jamais Yukari et Yusuke en classe. C'est simple, les deux ne sont pas vraiment dans la même classe, ils ont quelques années de différence. Grâce au mangaka Agri Uma, c'est "Sweet Little Sixteen" qui redémarre dans une étude de mœurs des habitudes japonaises plutôt intéressante.

Dans une formule devenue aussi traditionnelle que les lapins en chocolat de Pâques, les Editions Petit à Petit proposent **"Amy Winehouse en BD"**, un ouvrage qui détaille plutôt bien l'une des plus grandes erreurs de management de l'histoire de la musique. Artiste née libre et incontrôlable, la Londonienne avait tout pour devenir une des plus grandes voix de la soul du XXI[ème] siècle. Mais ça, c'était avant que l'industrie musicale ne vienne s'immiscer dans une histoire qui ne pouvait pas se régler à coups de chèques bancaires. Scénarisée par Tony Lourenço et documentée par Elsa Gambin, la vie de la diva du destroy a été partagée en seize chapitres dessinés par le collectif de dessinateurs et dessinatrices maison. Véritable patchwork de styles, cette manière bigarrée de raconter la vie d'Amy Winehouse sied comme un gant au sujet et cette virée graphique au pays de la Jet Set 27 se lit mieux qu'elle ne se vit.

Après un infarctus qui lui a permis d'écrire au calme ses souvenirs de DJ, Hervé Bourhis embraye sur **"American Parano"** (Dupuis), une histoire policière se déroulant en 1967 dans un San Francisco en plein Summer of Love. Près du Golden Gate Bridge, le cadavre mutilé d'une jeune fille est retrouvé. Sur son ventre, un pentagramme sanglant semble désigner le gourou local qui dirige l'église de Satan où la jeune fille louait ses services pour des cérémonies bidon. Dans ce premier volume, Bourhis met en place le personnage de Kimberly Tyler, une inspectrice débutante qui se retrouve en binôme avec un vétéran alcoolique. Pour sa première enquête, la jeune fille va découvrir les joies du machisme dans la police, à une époque où le mot parité n'a pas la même signification qu'aujourd'hui. Dans cette BD tout en référence pop culture, le dessin de l'Argentin Lucas Varela mixe décors précis et personnages au visage cartoonesque. Cela évite d'en rajouter dans la violence de certaines cases.

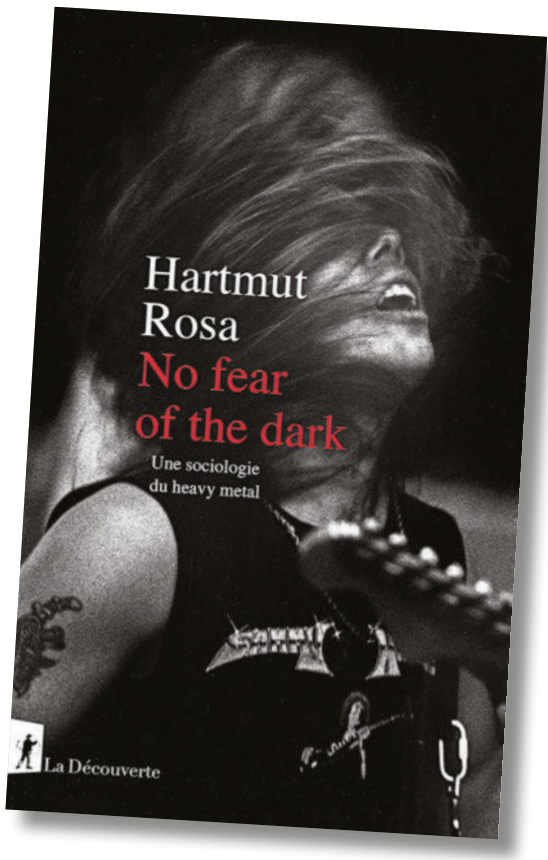
Grâce à Pauline de Tarragon, le public sait qu'il peut y avoir une vie après la Nouvelle Star. Classée troisième dans l'édition 2014, elle s'est fait connaître autant par sa musique avec Pi Ja Ma que comme illustratrice de livres intelligents pour les enfants. Après des années de réflexion, elle se lance dans l'introspection à travers son premier roman graphique **"Minuscule Folle Sauvage"** (La Ville Brûle). Si elle reconnaît qu'il n'est pas facile de se mettre à nu pour aller au fond des choses, le résultat obtenu est plaisant grâce à un dessin tout en douceur qui arrondit les angles des sujets décryptés comme la solitude, l'impression d'être de trop et l'obligation de supporter les autres. Le livre démarre sur un visage avec un trou au-dessus de la boîte crânienne. A côté, une version minuscule de Pauline s'apprête à plonger dans cette inconnue. Dans ce voyage intérieur où il est aussi possible de croiser Patti Smith, nul ne peut se sortir de cette lecture sans apprendre quelque chose sur sa propre personne. ❑

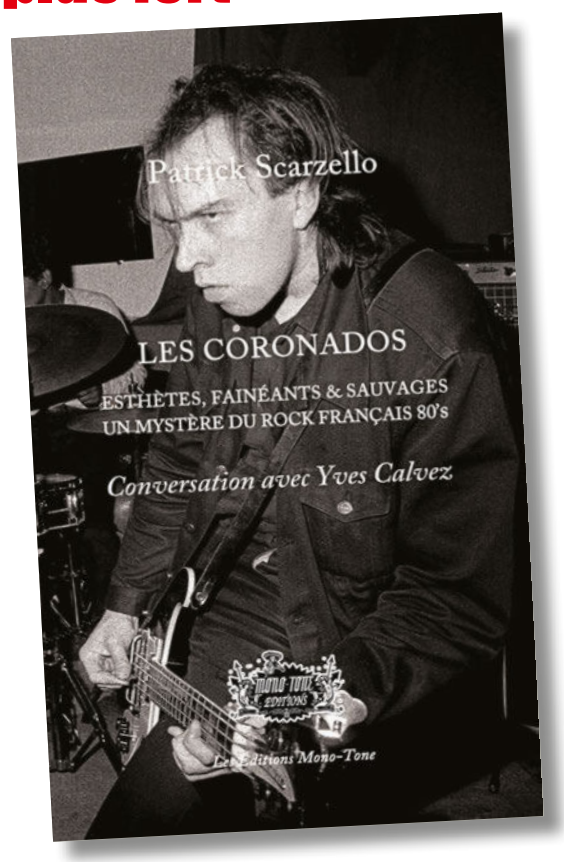
Le gros plan du Géant

Aux Etats-Unis, Lynda Barry est une artiste multirécompensée (pas moins de cinq Eisner Awards). Elle s'est fait connaître dans le fanzinat avec un dessin qualifié à juste titre de spontané à un activisme graphique débordant, "Come Over Come Over" (Çà Et Là) est seulement le second livre de Lynda Barry édité dans l'Hexagone… Dans cette compilation à l'italienne qui regroupe les strips de la série "Ernie Pook's Comeek" publiée de 1988 à 1990, les amateurs de tranches de vie réalistes vont en avoir pour leur dépression. A travers le journal intime de Maybonne, une jeune fille de 14 ans, ces pages sont une plongée dans l'adolescence telle qu'elle est mal vécue dans la réalité. Entre camarades de classe épouvantables et mère abusive, ce premier tome (sur trois prévus) est tout simplement énorme.

par Luc Vigier, maître de conférences à l'université de Poitiers et fan de la première heure. En dépit de quarante-cinq années consacrées

Tout ce qui ne tue pas nos oreilles nous rend plus fort





No Fear Of The Dark
Une Sociologie Du Heavy Metal
HARTMUT ROSA
La Découverte

Très franchement, il y a des phrases qu'on aurait juré sur sa vie être sûr sûr sûr de ne jamais écrire dans ces pages et sans doute que *"un célèbre philosophe allemand publie un livre sur la sociologie du heavy metal"* aurait gagné le pompon de l'improbabilité. Hartmut Rosa, dont nous n'étions guère familiers, ni du nom ni du travail, avouons-le — bien sûr qu'on le connaissait pas, hein — est en effet un intellectuel, sociologue et philosophe de renom — askip donc — dont nous ignorions aussi la passion quasi religieuse pour le heavy metal. Notons d'ores et déjà qu'on est pas du tout spécialiste en heavy metal et encore moins en heavy metal allemand alors qu'il semble florissant chez nos voisins si on en croit les riches pages de Rosa. Mega fan et musicien lui-même, son amour du heavy metal — et de sa douzaine de sous-catégories, selon ses notes — a bien sûr incité ce par ailleurs grand intellectuel à coucher sur papier ses réflexions et analyses sur ce qui est pour lui une affaire très sérieuse et pas du tout le truc de headbangers en recherche de défoulement qu'on aurait pu croire : *Le metal n'est pas une distraction. Ou du moins pas seulement"… "Il est fait pour une écoute engagée, ouverte et sans réserve — précisément : pour une écoute existentielle. Le metal présuppose une disposition à se laisser appeler"*. Ça rigole pas. Mais ça surprend. Rosa n'hésite pas à souligner des faits plus étonnants : les fans qui ont le plus en commun avec les fans de heavy metal seraient les amateurs de musique classique, aussi obsessionnels, dans la même recherche d'un exutoire, d'une expérience quasi religieuse et, tenez-vous bien, plus *"littéraires"* que les fans de rock classique et très consommateurs d'une presse spécialisée ultra-abondante en Allemagne. L'auteur souligne d'ailleurs que pour les deux groupes de fans, la musique prend une place immense dans leur vie quotidienne et *"joue un rôle central dans leur vie et dans la construction de leurs identités"*. Rosa ne manque pas d'arguments et sa solide étude repose sur une intime connaissance du genre et de ses sous-genres, musicalement comme politiquement le cas échéant. Le cas échéant justement vachement souvent vu les images et les idées parfois douteuses ou carrément puantes associées à certains groupes que Rosa n'hésite pas à aborder explicitement sans jamais pourtant se laisser détourner de son évangile passionné de brillant fan ultra-connaisseur qui domine son sujet et qui, en y cherchant un ordre, une formule, cherche aussi évidemment un sens plus profond, universel autant que sans doute, personnel. Tout ce qui ne tue pas nos oreilles nous rend plus fort, en somme, et c'est pas ici qu'on dira le contraire.

Les Coronados
Esthètes, Fainéants & Sauvages, Un Mystère Du Rock Français 80's - Conversation Avec Yves Calvez
PATRICK SCARZELLO
Les Editions Mono-Tone

On avait zappé les Coronados et, pour tout dire, on les avait déjà un peu ratés dans les années 1980, à l'époque de leur — petite — gloire, disons qu'on ne pouvait pas tout faire. C'est donc sans aucun *a priori* qu'on a ouvert ce livre d'entretiens entre l'auteur Patrick Scarzello et le disert bassiste du groupe, Yves Calvez et oh, quelle bonne idée. Non pas que musicalement, on aurait découvert là une admirable pépite et que depuis la lecture, on n'écouterait plus que les Coronados, non, ils ont certes toujours la brutalité juvénile et le riff sanglant mais ce texte est en fait une véritable petite time machine, une de ces histoires de gamins, d'énergie brute et de rock dont on ne se lasse pas et qui, finalement, nous touche toujours plus qu'une énième biographie de star. Mais pas que. C'est aussi, et peut-être à son corps défendant, une description nostalgique d'une France vintage qui, par petites touches, rappellera un paquet de trucs à ses contemporains et en particulier à tous ceux qui ont aussi rêvé de rock dans ces années-là. Ils sont tous là, les tenanciers de magasins de disques entrés dans la légende, les salles de concerts, les ambiances, les bandes, les labels, ce popu-rock qui survivait tant bien que mal, tous animés de la même impérieuse urgence, urgence qui secoue encore à l'écoute des Coronados qu'on ne ratera pas cette fois-ci. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

La jeunesse lookée se pavane aux pieds des musiciens

Chester Remington

11 AVRIL, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

L'excellente salle du quai de Valmy est déjà bien remplie alors que YAR, gang mixte venu de Montreuil, assène un post-punk lourd et prometteur ("Waste"). Elle est bondée lorsque déboule Chester Remington, qui célèbre ce soir la sortie de son premier long-format, le très réussi "Almost Dead". Ce dernier est passé en revue et gagne une puissance dévastatrice par la grâce d'un quintette doué et précis, mené de main de maître par Odilon Horman, mine concentrée, casquette vissée sur la tête. "Fire In Higher Ground" confirme sa carrure de tube avant un final haletant sous le frénétique patronage de Thee Oh Sees, avec en rappel "Out There" et surtout la renversante "Beach", aux réjouissantes influences surf.

JONATHAN WITT

The Silver Lines

12 AVRIL, SUPERSONIC (PARIS)

Première tournée européenne pour le quatuor de Birmingham à la réputation grandissante, qui soumet depuis 2018 d'entraînants singles assortis de prestations scéniques furibardes, notamment lors des dernières Trans Musicales. Une section rythmique solide et en apnée de bout en bout, un talent certain pour les intros accrocheuses du guitariste sur "Insane Girl" ou "Alive" et un chanteur au charisme indéniable avec le bras cassé sur la hanche façon Mick Jagger ou Iggy Pop qui harangue les premiers rangs : la recette fonctionne admirablement et déclenche l'hystérie dans la salle. "Hotel Room" évoque avec brio les regrettés Rakes tandis que l'euphorique nouveau titre "Cocaine" est ovationné et que le très pop "Cast Away" clôture la soirée dans une suintante élégance. Avec un EP annoncé pour septembre, le groupe porté par la fratrie Ravenscroft pourrait enfin mettre tout le monde d'accord.

MATTHIEU VATIN

The Jesus And Mary Chain

13 AVRIL, ELYSÉE MONTMARTRE (PARIS)

20h40. Ça commence. Lumières vertes et strobo, Jim Reid chante comme si le temps n'avait rien écrasé. William, lui, cheveux blancs, torture sa guitare, courbé et appliqué, mais n'a pas de micro. C'est regrettable tellement les voix des deux frères sont faites pour se croiser... Les frangins Reid enchaînent les titres du dernier album "Glasgow Eyes" et tubes du passé. "Happy When It Rains", "April Skies", "Some Candy Talking", "Sidewalking", "Nine Million Rainy Days". Fay Fife, qui chante sur le dernier album, rejoint le groupe sur scène pour deux titres, le sublime "Sometimes Always" autrefois porté par Hope Sandoval et l'indispensable "Just Like Honey". Jim : "*C'est la dernière mais si vous faites du bruit et réclamez, il y en aura peut-être d'autres...*" Rappel : "Darklands", "Never Understand", "I Hate Rock'n'Roll". Et enfin "Reverence", pour une version allongée foutraque et psyché, bien Stooges comme il faut. Seul regret : cette limitation des décibels frustrante pour le groupe qui a un jour inventé la noisy pop.

JÉRÔME REIJASSE

Timber Timbre

21 AVRIL, TRIANON (PARIS)

La scène était rouge, puis orange, et c'était tout. Là-haut, ils étaient quatre : une batterie, un Rhodes, des synthétiseurs et Taylor Kirk, un bonnet sur la tête et une basse dans les mains. Dans la salle, ils étaient souvent par deux et avaient rarement moins de 40 ans. Ils écoutaient avec beaucoup de religion les chansons réduites au fil (du rasoir ?) de l'autre malade, souvent achevées par quelques longues minutes de bruits inquiétants. Le groupe jouait admirablement, la rugosité de la formation les forçait à avoir du génie dans les arrangements et la vocalise féminine de "Run From Me" ressemblait à de la voltige sans filet. C'est beau parce que la mort n'est jamais loin.

THOMAS E. FLORIN

A Place To Bury Strangers

23 AVRIL, PETIT BAIN (PARIS)

Mur de fuzz supersonique et projections vidéo épileptiques : les performances du groupe mené par Oliver Ackermann sont une expérience sensorielle à la fois sonore et visuelle. Survolté, le bricoleur new-yorkais, qui conçoit lui-même ses pédales d'effet, n'épargne pas sa Jaguar rafistolée au ruban adhésif qui sera tour à tour lancée dans la foule, raclée contre un stroboscope et finalement fracassée sur le sol. La performance se poursuit dans la fosse où Ackermann, accompagné des époux Sandra et John Fedowitz, respectivement à la batterie et à la basse, entame une transe psychédélique de plus de vingt minutes au milieu des spectateurs. De retour sur scène, les trois shoegazers achèvent le concert sur une interprétation impeccablement bruitiste du classique "Keep Slipping Away" et du plus rare "Have You Ever Been In Love".

DIMITRI NEAUX

Dry Cleaning

26 AVRIL, GAÎTÉ LYRIQUE (PARIS)

On peut toujours gloser, la scène reste l'épreuve de vérité et rien n'oblige personne à s'y confronter. Une chose est certaine, l'époque est à l'ennui et l'ennui se répercute sur la scène. Censée être le lieu d'une performance, d'un spectacle ou, dans le lexique convenu, d'une épiphanie, elle se réduit parfois à une extension XL de votre enceinte bluetooth. Et on se demande bien à quoi — dans ce show — servent les yeux : rien à montrer ni à voir sinon l'inutile dépense en lights. Dry Cleaning, formation londonienne arty bourrée de références post-punk (autre cliché), suivie depuis 2018, n'a toujours pas opté pour l'obscurité totale et n'échappe guère au constat : rien à mettre en scène, rien à incarner. Systématisme du phrasé en mode spoken sans relief : le groupe fait tapisserie. La guitare rugit, le public s'agite sur le hit ultime "Scratchcard Lanyard", c'est attendu, on applaudit poliment. On passe.

ALEXANDRE BRETON

Dynamite Shakers

29 AVRIL, SUPERSONIC (PARIS)

Le groupe de Saint-Hilaire-de-Riez gravit les échelons à une vitesse vertigineuse et, après avoir assuré avec panache les premières parties des Fleshtones ou Daddylonglegs, c'est pour lui qu'une si imposante file d'attente se dresse devant le club de la rue Biscornet afin de célébrer la sortie de son impeccable premier long format, "Don't Be Boring". Bosseurs acharnés, les Vendéens affichent encore d'impressionnants progrès, leur garage juvénile débraillé tourne à plein régime et, de "What's Goin'On?" à "Headin' For The Texas Border", ils délivrent une prestation de haute volée sur set-list de rêve où seule la magnifique bluette "The Gates To That Sweet Song Of Yours" manque à l'appel. Peu importe, les anciens du fond de la salle valident avec sourire la version de "Strychnine" des Sonics tandis que la jeunesse lookée se pavane aux pieds des musiciens sur "All Will Be Known", chantée par Lila, la bassiste. Presque trop beau pour être vrai.

MATTHIEU VATIN

Adrianne Lenker

2 MAI, TRIANON (PARIS)

Deux ans après le dernier concert de Big Thief dans la capitale, Adrianne revient présenter son nouvel album solo, d'abord seule en scène, puis rejointe par le pianiste Nick Hakim et la violoniste Josefin Runsteen. Cachée derrière ses cheveux et une fausse timidité, la chanteuse très souriante met rapidement la salle dans sa poche avec un "Simulation Warm" grandiose et le bourdon enveloppant de "Half Return". Jamais en pilote automatique, elle parvient toujours à retrouver l'émotion originelle de ses chansons. Nick Hakim, tout en retenue, vient harmoniser sur le poignant et country "Free Treasure". Joué en rappel et pour la première fois sur scène, "Ruined" atteint les derniers cœurs de pierre encore indemnes dans la salle, en dépit des solos de guitare entre fulgurances et second degré de l'artiste.

BRIAG MARUANI

Howlin' Jaws

4 MAI, TRABENDO (PARIS)

Si le nouvel album de Bad Juice s'éloigne du pur rock'n'roll, son set déborde d'énergie brute et explosive. On en reprendrait bien, mais bientôt les Howlin' Jaws déroulent l'intro acrobatique de "Half Asleep Half Awake" et... on sent que ce soir va être intense. Affûté comme jamais, le trio entame un set monstrueux sans temps mort. Les titres du dernier album sont déjà des classiques — "Healer" (qui fait brailler *"more cowbell"* à ceux qui savent), "Lost Songs", "It's You", etc. Les plus anciens sont revisités avec maestria et l'air de ne pas y toucher. Les Jaws ont encore franchi un palier. Avant de partir, ils annoncent qu'ils joueront en première partie des Black Keys au Zénith. Dan et Patrick, va falloir assurer.

ISABELLE CHELLEY

Photo Michela Cuccagna

The Kills

3 MAI, OLYMPIA (PARIS)

Quelques machines, des guitares sexy et deux choristes à temps partiel. Les Kills reviennent à l'essentiel. Dès l'inaugural "Kissy Kissy", ils tiennent le public avec ce rock serré mais poreux à d'autres choses. "Doing It To Death", presque rap. "Hard Habit To Break", presque drum'n'bass. Le dernier album, joué quasiment en intégralité, tient la rampe. Le duo aussi. Alison, fine comme un lacet, tonne et se désarticule. Jamie, lui, twiste, taloche et cabotine un peu : "*Paris est l'endroit du monde où l'on préfère jouer !*" C'est vrai qu'il y a de l'amour dans la salle, même si on a connu ces deux-là plus complices. On voudrait les voir se frôler. Se renifler un peu. Mais lorsque leurs voix se mélangent, le feu prend. "Fried My Little Brains", "Future Starts Slow", "My Girls My Girls"... Merveilleux ! Jusqu'à ce "Sour Cherry", totalement Suicide, joué en guise de clôture. Non — d'apothéose.

ROMAIN BURREL

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Photo Bruno Berbessou

Joe Hisaichi. Le compositeur de Miyazaki et Kitano a rempli deux soirs La Défense Arena (50 000 spectateurs) sans publicité, presse, ni marketing, avec un show grandiose : le Royal Philharmonic Orchestra venu de Londres au grand complet (83 musiciens qui jouent tout à la perfection dès la première passe), 120 choristes, la musique de la Garde républicaine et celle de la gendarmerie mobile. Pas de play-back (de plus en plus fréquent dans les très grandes salles) ni de métronome, un écran géant de très haute qualité sans latence, un son prodigieux grâce à une nouvelle technique de spatialisation des haut-parleurs. Bravo aux jeunes organisateurs, Ugo&Play, qui ont tout investi dans la production. La musique d'Hisaishi, basée sur l'émotion et le merveilleux, pourrait faire la plus belle des cérémonies d'ouverture des Jeux, comme celle de Sakamoto (qui n'était pas catalan) à Barcelone en 1992, car peu d'artistes sont capables de parvenir à ce niveau de technique et de poésie.

Un mois plus tard, Taylor Swift au même endroit. Paramore en première partie, rock funky de très bonne facture, entre Clash période "Magnificent Seven", Blondie, Talking Heads (qu'ils reprennent). Mise en place de maboul (ils jouent ensemble depuis qu'ils ont douze ans), précis, aimables avec le public, polis sans être aseptisés, ça ne sonne pas du tout pastiche ou faux rock. A 20 h pile, Taylor Swift. Certes, ses morceaux composés sur les touches blanches et le même style de progression d'accords (Do Sol La min Fa dans toutes les positions) ne me touchent pas (mais bon, qui suis-je pour critiquer ?). Olivier Nuc, dans Le Figaro : "*Ses compositions, trop linéaires, peinent à séduire au-delà de la dimension scénique. Si l'on fait abstraction de la pyrotechnie et des astucieuses idées de mise en scène, la musique de Taylor Swift est tout simplement linéaire et assez ennuyeuse.*" C'est vrai, et pourtant, entre Mandrake le Magicien et Busby Berkeley, c'est l'industrie du spectacle à son sommet. Rien n'est laissé au hasard, chorégraphies, lumières, projections, tout en restant très organique. Il est impossible de distinguer le vrai du faux, c'est prodigieux et beau, le tableau d'ouverture notamment, féerique. Madonna peut jouer en play-back avec un chapeau et une guitare en carton devant un million et demi de spectateurs (non payants) à Copacabana, c'est du patronage ou le lipdub de l'UMP à côté.

Ces deux concerts extraordinaires, dans des registres totalement différents, montrent les progrès énormes des techniques employées dans le spectacle. A côté de ces énormes machines, dans la musique enregistrée, on est vraiment des manants. Quand je pense que certaines grosses légumes du live ont réussi à faire les poches du disque en faisant surtaxer le streaming, quelle blague. En France, les aides au spectacle "vivant" ont tendance à créer un effet d'aubaine pour quelques-uns de ces mastodontes, qui couvrent tous leurs frais d'activité avec le produit de la taxe sur la billetterie, dont l'essentiel leur revient sous forme de droits de tirage. Cela leur permet d'offrir ici aux grandes stars des pourcentages qu'aucun producteur de taille moyenne ne pourrait proposer, creusant ainsi l'écart avec ces derniers, qui ne peuvent rivaliser avec leurs conditions et perdent les artistes qu'ils ont découverts et soutenus, dès que ceux-ci commencent à jouer dans des salles de plus de 2 000 places. "Choose France" et l' "attractivité", c'est aussi ça, la mutualisation des pertes et la privatisation des profits.

Ni trop lentement ni trop vite : en Tchétchénie, le ministre de la Culture Musa Dadayev vient d'annoncer, en accord avec le président Ramzan Kadyrov, l'interdiction des musiques, chants et chorégraphies dont le tempo ne se situe pas entre 80 et 116 battements par minute, afin de se "*conformer à la mentalité et au sens du rythme tchétchènes*". Il devrait travailler pour certaines plateformes, car c'est un peu ce que font des services comme Spotify lorsqu'ils emploient des anciens de la bande FM pour éditorialiser leurs playlists, mettre en avant certains titres et uniformiser nos goûts comme ils l'ont si bien fait avec la radio. S'il y a bien une qualité au numérique, c'est qu'il permet à l'auditeur de se faire son propre jugement en étant le moins possible conditionné par le marketing.

Malheureusement, nous avons importé leurs méthodes et celles de la grande distribution, les mises en avant poursuivant le travail des face-in et des têtes de gondole du physique. Prises en étau entre la subjectivité de ces sélectionneurs et les 200 000 nouveaux morceaux quotidiens, la plupart des musiques, quel que soit leur genre ou leur potentiel, ont peu de chances de s'en sortir. Cet arbitraire ne poserait aucune difficulté dans un monde concurrentiel, mais la part de marché du leader est telle que cela fausse le jeu. Cette question me semble beaucoup plus importante que celle du pourcentage qu'ils reversent, bien plus élevé que celui dont s'acquittent les plateformes vidéo, ou celle de leurs algorithmes de recommandation, plus neutres et assez bien adaptés.

Rendre à César : "Clair", c'est le nom d'une belle chanson de Gilbert O'Sullivan, c'est aussi le prénom de Claire Rovacchi (et non Claude, cf. chroniques précédentes) dont chaque courrier est un délice qui donne envie de se tromper à nouveau.

Single du mois : "Stained Glass Lena", par Olivier Rocabois (Olivier Rocabois).

Début septembre, Pop Supérette (popsuperette.net) sortira en vinyle pour la première fois "Adult Baby", un album splendide de l'Australien Guy Blackman qui me fait penser, par son mélange d'innocence et de beauté, à la merveilleuse Hermine Demoriane chère à Benoit Sabatier. Le disque est tiré à 300 copies, et ils ont lancé une campagne Ulule pour le financer.

Il y a exactement un an Jean-Louis Murat est mort, ses chansons restent mais, comme avec Jacno ou Fred Chichin, son mauvais esprit nous manque. On le retrouve intact dans "Jean-Louis Murat, Le Lien Défait" de son ami Franck Vergeade (Séguier, 21 €).

"Les Coronados, Esthètes Fainéants & Sauvages, Un Mystère Du Rock Français 80's – Conversations Avec Yves Calvez" par Patrick Scarzello (Les Editions Mono-Tone, 12 €) respire lui aussi le mauvais esprit, la fougue et les jugements à l'emporte-pièce (sur le matos notamment) : "*Les Coronados semblaient pressés, pressés de commencer, pressés d'en finir, pressés de foudroyer le public puis de s'échapper en ricanant une fois la salle dévastée, en bons adeptes de la politique de la terre brûlée, la seule politique — avec celle de l'autruche — qui vaille pour un groupe de rock'n'roll.*"

"Le Coup De La Tranche De Jambon – Une Anthologie Du Canular", par Matthias Debureaux (Allary Editions, 18 €). Stéphane Lerouge, grand spécialiste de la musique de film, pratique également cette discipline à haute dose. Récemment, il est parvenu à proposer à l'éditrice d'une grande maison un livre, "Conversations Secrètes", entre Xavier Dupont de Ligonnès et Gabriel Matzneff. C'est passé comme une lettre à la poste :
"On découvre un autre Dupont de Ligonnès, plein de tact, à l'esprit pétillant.
— Mais le quintuple meurtre ?
— Il l'évoque à sa manière, avec beaucoup d'humour. Mettez-vous à sa place : c'est son grand retour, il veut aussi s'exprimer sur d'autres sujets comme le réchauffement climatique.
— Mais comment fait-on pour le contrat ?
— Il a donné un mandat à Matzneff qui le signera pour eux deux. Mais comme Xavier a trouvé que la police de Nantes a fait un très bon travail dans sa maison, il veut que sa quote-part d'avance lui soit versée.
— Ah oui, dans ce genre de projet, du caritatif, c'est toujours positif.
— Par contre, un détail m'embarrasse : Matzneff a demandé une préface à Olivier Duhamel...
— C'est une mauvaise idée, le grand public ne le connaît pas. Quand vous avez DdL et Matzneff sur une couverture, c'est suffisamment fort en soi...
— Il faut vous manifester vite, Matzneff est chaud, il voudrait décliner le concept "Conversations Secrètes" avec Nordahl Lelandais, le père Preynat, Monique Olivier...
— Calmez-le, on commence avec Dupont de Ligonnès, on verra pour la suite."

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

WIIM AMP | 369 €

Que demander de plus à un ampli connecté ?

"Fraîchement arrivé sur le marché, le WiiM Amp s'impose d'emblée comme l'ampli connecté au meilleur rapport qualité/prix de sa catégorie. À la fois dynamique, bien équilibré et raffiné, il reproduit la musique avec authenticité et précision."

Testé par Valentin, spécialiste hi-fi, pour le Blog Son-Vidéo.com

Flashez le code pour en savoir plus

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma

WWW.SON-VIDEO.COM

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H30-13H / 14H-18H30

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

2024 PALMARÈS FRANCE Capital **MEILLEUR SITE DE COMMERCE EN LIGNE**
" Spécialistes image et son "
avec statista

BOUTEILLES & CAPSULES
TRIEZ-LES !

RCS : HEINEKEN ENTREPRISE RCS N° 414 842 062

RETOURNER LA BOUTEILLE PÉLICAN PERMET DE REMUER LES LEVURES ET RÉVÉLER LE CARACTÈRE DE LA BIÈRE NON FILTRÉE

LA BIÈRE PÉLICAN TIRE SON EMBLÈME DE LA BRASSERIE DU MÊME NOM.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.